



ONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
XIII
234
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
VINCIALE
madio
Palchetto
Num.° d' ordine



HISTOIRE
MODERNE.

TOME VINGT-TROISIEME.

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS,
ET DES AMÉRICAINS.

Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin.

Continuée par M. Richer, depuis le douziéme volume.

TOME VINGT-TROISIEME.

Trois livres relié.

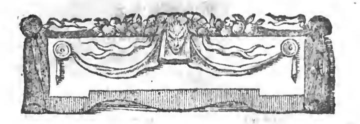


A PARIS,

Chez { Saillant & Nyon, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College; & Veuve Desaint, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

CHAPITRE II.

Royaume du Pérou.

IL est borné au Nord par le nouveau Royaume de Grenade ; au Levant par le Bréſil, & par la mer du Nord ; au Midi par le détroit de Magellan, & au Couchant par la mer du Sud. Il s'étend depuis le golfe de Guayaquil, & la côte de Tombez, par le troiſieme degré 26 minutes de latitude auſtrale, juſqu'aux terres Magellaniques, vers le cinquante-quatrieme degré de la même latitude ; ce qui fait, à-peu-près, 1250 lieues Françoiſes; & du Levant au Couchant,

depuis la ligne de démarcation, jusque vers le soixante-troisieme degré de longitude Occidentale.

Ce Royaume comprenoit autrefois toute la partie de l'Amérique Méridionale, qui est soumise à la Couronne d'Espagne : mais depuis l'an 1739 il ne renferme que les trois Audiences de *Lima* ou du *Pérou*, *proprement dit*, de *Los Charcas*, & du *Chili*.

ARTICLE I.

Audience de Lima ou *du Pérou*, *proprement dit*.

L'AUDIENCE de Lima fut érigée en 1542 : elle étoit fort étendue ; mais elle a été démembrée successivement par l'érection des autres Audiences qu'on établit dans le pays. Elle s'étend aujourd'hui le long de la côte de la mer du Sud, depuis le troisieme degré vingt-cinq minutes de latitude australe, jusque vers le vingtieme, ce qui forme un espace de quatre cens lieues communes de France du Midi au Nord : mais on

ne connoît pas son étendue du Levant au Couchant, parce que sa partie Orientale est occupée par divers peuples qui ne sont pas encore soumis.

Cette Audience comprend dans sa Jurisdiction, l'Archevêché de Lima, les Evêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Aréquipa : c'est la division que les Géographes & les Historiens suivent.

Le Diocese de Lima est divisé en 15 Corrégimens ~~ou Provinces~~, qui sont 1, *Lima*; 2, *Chancay*; 3, *Santa*; 4, *Canta*; 5, *Cagnété*; 6, *Ica*, *Pisco* & *Nasca*; 7, *Guarachiri*; 8, *Guanuco*; 9, *Yauyos*; 10, *Caxatambo*; 11, *Tarma*; 12, *Jauxa*; 13, *Conchucos*; 14, *Guaylas*; 15, *Guamalies*.

§. I.

Corrégiment de Lima.

IL peut avoir cinq lieues de circuit dans lesquelles on trouve huit petites peuplades qui environnent la ville de *Lima*, qui est la capitale du Pérou. Ce pays, qui étoit couvert d'habitans avant la conquête, est réduit à ces petites peu-

plades parmi lesquelles il se trouve encore deux Caciques ; mais ils sont si misérables & si pauvres, que pour vivre, ils montrent à jouer des instrumens dans Lima. La description de cette capitale sera mieux connoître le corrégiment qui porte son nom.

§. II.

Description de Lima.

Nous prenons pour guides Dom Juan, & Dom Ulloa, & nous la ferons connoître telle qu'elle étoit avant le tremblement de terre du 28 Octobre 1746 qui la ruina presqu'entiérement. Elle fut fondée le 6 Janvier 1535, & prit de-là le nom de *Los Reyes* ou ville des Rois. Sa situation est dans une grande & belle vallée qu'on nomme la vallée de *Rimac*, mot qui en langue Indienne signifie celui qui parle ; le mot *Lima* n'en est qu'une corruption. C'est encore le nom du fleuve sur lequel elle est bâtie. On prétend qu'il vient d'une Idole à laquelle on faisoit des sacrifices humains depuis que les Incas eurent étendu jusque-là les bornes de leur Empire. Cette Ido-

le, suivant la tradition populaire, répondit un jour aux prieres qu'on lui adressoit, & fut nommée *Rimac*, ou le Dieu qui parle, pour la distinguer des Idoles muettes.

Lima, disent les deux écrivains cités ci-dessus, est à douze degrés deux minutes, trente-une secondes de latitude australe : sa longitude est au deux cens quatre-vingt-dix-neuf degré, vingt-sept minutes, sept secondes du méridien de Ténérife. L'aiguille varie à Lima de neuf degrés deux minutes une seconde au Nord-Est. Cette ville domine la vallée sans aucunes bornes pour la vue : on voit cependant au Nord quelques monticules de la Cordeliere des Andes. La riviere est du côté du Nord : on y a construit un beau pont de pierre : il est terminé par une arcade qui sert de porte à la ville & à la grande place qui en est peu éloignée. Cette place est spacieuse, de forme quarrée & fort ornée : on voit au centre une grande & belle fontaine, sur le sommet de laquelle est une statue de bronze, qui représente la renommée : l'eau jaillit de sa conque & de la gueule de huit lions de même métal qui embellissent ce monument.

Le côté de la place, qui fait face à la fontaine, est occupé par l'Eglise Cathédrale & par le Palais Archiépiscopal qui s'élevent au-dessus de tous les édifices de la ville : la façade du palais, ses colonnes, ses pilastres & ses fondemens sont de pierre de taille : elle est bâtie sur le modèle de la Cathédrale de Séville; mais elle est moins grande. Au milieu du frontispice est un portail accompagné de deux belles tours. Un large escalier garni de balustrades regne autour de cet ouvrage : il est d'un bois qui imite la couleur du bronze. Des piramides de hauteur médiocre s'élevent à quelque distance les unes des autres. Du côté qui est tourné vers le Nord, la place contient le Palais du Vice-Roi: cet édifice étoit autrefois d'une singuliere magnificence : mais ayant été ruiné par un tremblement de terre en 1687, on substitua aux parties qui avoient été ruinées, des appartemens bas qui servent aujourd'hui de demeure au Vice-Roi. Le côté occidental qui fait face à la Cathédrale offre l'Hôtel de Ville & les Prisons. Le côté méridional est rempli par des maisons particulieres qui n'ont qu'un étage, mais

dont les deux façades ont des portes de pierre de taille. Leur uniformité, leurs arcades & leur dégagement donnent beaucoup d'éclat à la place qui a trente toises de long à chaque côté.

La ville, prise en général, forme un triangle. Le grand côté est le long du fleuve & n'a pas moins de 1920 toises, & sa plus grande largeur depuis le pont jusqu'à l'angle opposé à la base est de 1080. Elle est environnée d'un mur de brique, assez large, mais fort irrégulier dans ses proportions. Il est flanqué de trente-quatre bastions, sans terre-plein ni embrasures, parce qu'on n'a eu d'autre intention que de fermer la ville pour la mettre à couvert de toute surprise de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte que forme le mur, on compte sept grandes portes & trois poternes.

Au-delà de la riviere, à l'opposite de la ville, on trouve un fauxbourg assez étendu. Il se nomme *San-Lazaro*. Les rues, comme celles de la ville, en sont fort larges, tirées au cordeau dans toute leur longueur & paralleles, de sorte que les unes allant du Nord au Sud & les autres de l'Est à l'Ouest, elles

formnent des quarrés de maisons chacun de cinquante toises.

Les rues de la ville sont en général bien pavées & traversées par des canaux tirés sur le fleuve, dont les eaux passent sous des voûtes & servent à la propreté, sans aucun danger. Les maisons, quoique fort basses, sont agréables à la vue. Le corps de ces édifices est construit de piéces de bois emmortoisées avec les solives du toît : on couvre le tout en dedans & en dehors de cannes sauvages ou d'osier : on le recrépit ; on blanchit l'extérieur avec une couche de chaux, & on le peint ensuite en forme de pierre de taille. Le toît est fait avec des planches sur lesquelles on met de la terre grasse qui suffit pour arrêter la chaleur du soleil : comme il ne pleut point dans ce pays, on n'a pas besoin d'autres précautions. Ces maisons étant construites de cette maniere, cedent aux secousses des tremblemens de terre & sont beaucoup moins sujettes à la destruction que si elles étoient plus solides. Dans l'enclos des principales maisons, il y a des jardins ou des vergers remplis de toutes sortes de fruits & de légumes : les canaux donnent toujours la facilité de les arroser.

La ville de Lima eſt partagée en cinq Paroiſſes ; celles du *Sagrario*, de *Santa Anna*, de *San Sebaſtian* ; chacune de ces trois eſt deſſervie par deux Curés ; celles de *San-Marcello* & de *San-Lazaro* n'ont qu'un Curé chacune. Comme celle de San-Lazaro s'étend fort loin dans la vallée, il y a pluſieurs Chapelles où les Prêtres de cette Paroiſſe vont dire la Meſſe tous les jours de Fête. Il y a en outre deux ſuccurſales, *San-Salvador* & *Sant'Anna*.

Il y a beaucoup de maiſons Religieuſes dans cette ville. On en compte quatre de Dominiquains ; trois de Franciſcains ; trois d'Auguſtins ; trois de la Merci : les Jéſuites y avoient ſix maiſons : les Peres de l'Oratoire, les Bénédictins, les Religieux des Agoniſans, les Minimes, les Hoſpitalieres de Saint Jean-de-Dieu y ont chacun un Couvent. Les derniers en ont trois. Il y a en outre neuf Hôpitaux qui ont chacun leur deſtination particuliere. Outre les dixneuf Couvents d'Hommes dont on vient de parler, il y en a quatorze de Filles qui, ſi l'on en croit Ulloa, ſont aſſez peuplés pour former enſemble une petite ville. Il faut y ajouter quatre Com-

munautés du Tiers-Ordre : il y en a une qui est destinée pour les Indiennes, une autre pour les femmes qui se sont fait séparer d'avec leur mari, enfin une pour les pauvres femmes qui y trouvent un asyle contre la misere. La maison des Orphelins est partagée en deux Colleges, l'un pour les Garçons, l'autre pour les Filles.

Toutes les Eglises de Lima sont grandes, bâties en pierres, enrichies d'ornemens précieux, principalement la Cathédrale. Les autels sont couverts d'argent massif d'un travail admirable. Les murs sont revêtus de tentures de velours, garnies de franges & de houppes d'or & d'argent. Deux files de chandeliers d'argent massif bordent toute la longueur de l'Eglise, avec des tables qui sont dans les intervalles & portent des piedestaux chargés de figures d'anges, le tout d'argent. Les vases sacrés & les châsses sont d'or massif, couverts de diamans. Tous les vêtemens sacerdotaux sont d'étoffe d'or ou d'argent. L'Architecture des colonnes, des frises, des chapiteaux, des portes, des frontispices, imite parfaitement la pierre. Les tours qui s'élevent au-dessus sont

un effet assez agréable. Le nombre & la grosseur des cloches sont beaucoup plus considérables qu'en Europe.

Les Vice-Rois du Pérou font leur demeure ordinaire à Lima. Leur administration n'est ordinairement que de trois ans : mais elle est quelquefois continuée par un ordre exprès du Souverain : leur autorité est absolue : ils sont à la tête de tous les Tribunaux, & les Officiers qui les composent ne sont que leurs ministres. La pompe extérieure d'un Vice-Roi du Pérou ne differe point de celle d'un Roi. Il a deux Compagnies de Gardes ; l'une à cheval composée de 160 hommes : leur uniforme est bleu avec des paremens d'écarlate garnis de franges d'argent : les bandolieres sont de même espéce. Cette Compagnie qui n'est composée que d'Espagnols monte la garde à la principale porte du Palais. Le Vice-Roi ne sort jamais, sans être accompagné d'un piquet de huit de ces Gardes, dont quatre le précedent & quatre le suivent. L'autre Compagnie est de 50 Hallebardiers Espagnols qui sont vêtus de bleu comme les Gardes à cheval ; mais les vestes & les paremens sont de velours cramoisi galonnés en or.

Ils font la garde à la porte des fallons par où l'on fe rend à l'Audience publique. Le Vice-Roi a en outre un détachement de cent Soldats qui font dans l'intérieur du Palais, & toujours tout prêts à exécuter fes ordres.

Les affaires qui concernent le Gouvernement font expédiées par un Secrétaire d'Etat : c'eft de ce Bureau que fortent toutes les expéditions Militaires & Civiles. Celles qui regardent l'adminiftration de la Juftice fe terminent au Tribunal de l'Audience : c'eft le principal des Tribunaux de Lima : rien ne s'y décide fans la participation du Vice-Roi. Il eft compofé de huit Auditeurs & d'un Fifcal Civil qui ont trois falles d'affemblées dans le Palais; l'une pour les délibérations & les deux autres pour les plaidoyers. Les affaires civiles & criminelles fe jugent dans la quatrieme falle. Les Indiens ont leur Fifcal Protecteur. Le fecond Tribunal eft celui de la Chambre des Comptes compofée d'un Régent qui préfide, de cinq Maîtres des Comptes, deux Maîtres des Réfultats & deux Ordonnateurs avec quelques furnuméraires des deux dernieres claffes. C'eft-là qu'on juge définitivement

les comptes de tous les Corrégidors qui ont été chargés du recouvrem.nt des Tributs. On y regle auſſi tout ce qui appartient à la diſtribution & l'adminiſtration des Finances.

Un troiſieme Tribunal, qu'on nomme *la Caiſſe Royale*, eſt compoſé d'un Facteur, d'un Maître des Comptes & d'un Tréſorier. Leur inſpection s'étend ſur tous les biens du Domaine Royal & ſur le quint du produit des mines. Les Magiſtrats qui compoſent le Corps de Ville ſont tirés de la principale Nobleſſe de la ville.

Les cauſes de ceux qui ſont morts inteſtats ou chargés des deniers de quelques particuliers, ſont portées à un Tribunal qu'on appelle *Caiſſe des Morts*. Il eſt compoſé d'un Juge ſupérieur, d'un Avocat & d'un Tréſorier.

Les Négocians ont un Tribunal à Lima : c'eſt ûn Conſulat qui eſt compoſé d'un Prévôt des Marchands & de deux Conſuls que les Négocians éliſent & prennent dans leur propre Corps. On y juge ſuivant les réglemens de Cadix & de Bilbao.

Le Chapitre de la Cathédrale de Lima eſt compoſé d'un Doyen, d'un Archi-

diacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre & d'un Tréforier ; de neuf Chanoines, dont quatre obtiennent leurs Canonicats par concours, & les cinq autres par préfentation. L'Archevêque & fon Official forment feuls le Tribunal Eccléfiaftique. Le Siége de Lima fut érigé en Archevêché, vers l'an 1546, par Paul III.

Le Tribunal de l'Inquifition eft compofé de deux Inquifiteurs & d'un Fifcal qui font tous trois à la nomination de l'Inquifiteur d'Efpagne. Cette ville a un Hôtel des Monnoies avec les Officiers néceffaires.

Il y a une Univerfité qui porte le nom de *Saint Marc* : les Chaires des Colléges font fondées & font occupées par des hommes favants. Les bâtimens de l'Univerfité font fort beaux. Cette Univerfité fut fondée en 1545 par Charles-Quint : en 1572, elle fut incorporée à celle de Salamanque : on y compte près de deux mille étudians. Frezier dit que l'Univerfité a plus de quatorze mille piaftres du Pérou de revenu.

Frezier, Voyage à la mer du Sud.

Habitans de Lima.

La ville de Lima eft peuplée d'Efpagnols, de Négres, de defcendans de Négres, d'Indiens, de Métifs. On fait

monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille, dont un tiers est composé de Noblesse : on y compte jusquà quarante-cinq Comtes & Marquis, avec un nombre proportionné de Chevaliers des Ordres d'Espagne. Entre les autres familles Nobles, il y en a qui sont fort illustres, quoique sans titre. Celle d'Ampuero tire son origine des anciens Incas par une Princesse de leur sang qu'un Capitaine Espagnol épousa au tems de la conquête : elle est dans une grande considération. Les Rois d'Espagne lui ont accordé de grandes prérogatives, ce qui porte les personnes du plus grand nom à rechercher son alliance. Toutes ces familles ont beaucoup d'esclaves, de domestiques, de carosses & de caleches.

La qualité de Commerçant n'est point incompatible à Lima avec celle de Noble. Comme Lima est le centre du commerce du Pérou, on y voit arriver une multitude d'Européens, dont la plupart, charmés des agrémens du climat, y demeurent & y contractent des mariages souvent fort avantageux.

Les Négres & les Mulâtres sont la plus grande partie des habitans de Li- *Négres & Mulâtres de Lima.*

ma : ce sont eux qui exercent les Arts Méchaniques. Les Indiens & les Métifs composent la derniere espece de ceux qui habitent cette ville : ils ensemencent les terres, font des ouvrages de poterie, & vendent les denrées aux marchés.

Habillement des Hommes. L'habillement des hommes de Lima ne differe de celui des hommes de Madrid que par le luxe qui regne dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la porter ; le Mulâtre qui exerce un vil métier porte quelquefois des habits plus magnifiques que l'Espagnol de la premiere distinction. De-là il arrive que l'on invente tous les jours de nouvelles étoffes : celles qui arrivent de l'Europe sont aussitôt débitées ; le prix n'y fait rien ; chacun se pique d'avoir les plus belles.

Habillement des Femmes. La maniere dont les femmes de Lima sont habillées paroît indécente à ceux qui sont nouvellement arrivés dans ce pays : mais on s'y accoutume insensiblement, & elle paroît plus supportable. Cet habillement consiste en un pourpoint, une jupe ouverte, une autre jupe de toile blanche, la chemise & la chaussure. Quelques-unes mettent autour du corps une mante qui n'est pas

fermée. Le jupon ne descend qu'au milieu des mollets ; de-là, pend une dentelle fine & large : on voit aussi pendre les bouts des jarretieres, bordés d'or ou d'argent & quelquefois ornés de perles. La jupe de dessus, qui est d'une étoffe riche, est toute chargée d'ornemens. Les manches de la chemise sont longues d'une aulne & demie, larges de deux, garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies & diversement attachées. Le pourpoint qu'on met par-dessus la chemise a des manches fort grandes : elles forment une figure circulaire, sont presque toutes de dentelles avec des bandes de batiste très-fine. La chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qui tiennent au corset : les manches du pourpoint se retroussent sur les épaules & celles de la chemise par-dessus : ces manches forment une espece d'aîles dont le bas descend jusqu'à la ceinture. En été toutes les femmes ont la tête couverte d'un voile assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint : il est de batiste ou de linon très-fin, garni dé dentelles. L'attention & le goût que les femmes apportent au choix des dentelles dont leurs habille-

mens ſont parés, étonnent tous les étrangers. La rivalité à ce ſujet eſt parvenue juſqu'aux Négreſſes. Les dentelles ſont couſues à la toile ſi près les unes des autres, qu'on ne voit qu'une petite partie de la toile qui eſt deſſous. Ces dentelles ſont des plus fines du Brabant : toutes les autres ſont rejettées comme trop communes. En hiver les femmes dans la maiſon s'enveloppent d'un *rebos* qui n'eſt qu'une ſimple piéce de flanelle : mais lorſqu'elles ſortent, elles en prennent un qui eſt garni comme le jupon : quelques-unes y mettent des franges d'or ou d'argent ; d'autres des paſſemens de velours noir. Au-deſſus du jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint qui ne paſſe pas les bords de celui-ci. On ne doit pas être étonné de la prodigieuſe dépenſe que les femmes font dans ce pays pour leur ajuſtement & que leur chemiſe ſeule revienne quelquefois à plus de mille écus.

Les femmes de Lima ſe piquent d'avoir le pié petit : on trouve celui des Européennes ridiculement grand. Dès l'enfance on fait porter aux filles de Lima des ſouliers ſi étroits, que dans un

âge avancé la plupart n'ont les piés longs que de cinq ou six pouces. Leurs souliers sont plats & sans semelles. Une piéce de maroquin sert tout-à-la fois de semelle & d'empeigne. Ils ont la pointe aussi longue & aussi large que le talon, ce qui leur donne la forme d'un 8. Ils sont attachés avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries. Les bas sont de soie blanche, parce que cette couleur est la plus propre à faire paroître la beauté de la jambe qui est presqu'entiérement découverte.

La coëffure est d'autant plus agréable qu'elle est naturelle. Les femmes de Lima ont généralement les cheveux noirs, fort épais & si longs qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture. Elles les relevent & les attachent dorriere la tête en cinq ou six tresses qui en occupent toute la largeur : elles y passent une aiguille d'or un peu courbe & terminée au bout par deux boutons de diamans de la grosseur d'une noisette. La partie des tresses qui n'est point attachée à la tête retombe sur les épaules dans la forme d'un cercle applati : on n'y met aucun ornement, pour ne rien dérober de leur beauté : mais le

devant & le derriere de la tête ſont ornés d'aigrettes de diamans. Les pendans-d'oreilles ſont des brillans accompagnés de glands ou de houppes de ſoie noire. A leurs colliers, qui ſont toujours de perles, elles attachent des roſaires qui ſont auſſi de perles fines : leurs mains ſont couvertes de pierreries & leurs bras de perles. Elles ont ſur l'eſtomac une plaque d'or enrichie de diamans. Les plus riches garniſſent leurs habits de diamans, ce qui jette tant d'éclat qu'on a beaucoup de peine à le ſupporter. Les femmes même des particuliers ne vont point en viſite ſans avoir ſur elles pour trente ou quarante mille écus de perles & de pierreries ; &, par ſurcroit de luxe, elles affectent beaucoup d'indifférence pour toutes ces richeſſes : elles en ont ſi peu de ſoin, qu'il y a toujours quelque réparation à faire, & qu'une partie ſe perd ou s'uſe avant le terme ordinaire de ſa durée. Lorſqu'elles vont à l'Egliſe, elles ont un voile de taffetas noir & une jupe fort longue. Pour la promenade elles prennent une cappe & une jupe ronde. Elles ſont toujours accompagnées de trois ou quatre eſclaves de leur ſexe, qui ſont Négreſ-

ſes ou Mulâtres, en livrée comme les laquais.

Les femmes de Lima ſont preſque toutes de taille moyenne : toutes ſont belles ou jolies : leurs cheveux ſont, comme on l'a dit, tout noirs ; leur peau eſt fort blanche ; leurs yeux ſont grands & vifs & leur teint eſt admirable. Dom Ulloa dit que les agrémens de l'eſprit ſecondent ceux du corps : elles ont de la vivacité, de la pénétration, penſent avec juſteſſe & s'expriment avec élégance : leur converſation eſt douce & amuſante. Ce Voyageur les trouve enfin ſi aimables qu'il n'eſt pas étonné de voir une prodigieuſe quantité d'étrangers ſe fixer à Lima par les nœuds du mariage. Il ajoute cependant qu'elles ſont un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris qu'elles veulent gouverner : mais ſi les maris ſe conforment au caractere de leurs femmes, elle pouſſent les attentions & les complaiſances pour eux plus loin que celles de tout autre pays. Figure des femmes.

Elles aiment beaucoup les odeurs, mettent de l'ambre derriere leurs oreilles, dans leurs robes & dans tous leurs ajuſtemens. Leurs bouquets mêmes en ſont chargés, ce qui gâte le parfum na-

turel des fleurs. Elles mettent dans leurs cheveux les fleurs les plus éclatantes : l'approche d'une femme de Lima eſt annoncée par la variété d'odeurs qu'elle exhale. La grande place eſt un jardin perpétuel par l'abondance & la variété des fleurs que les Indiens y étalent. Les femmes y vont dans leurs caleches dorées, pour acheter ce qu'elles y trouvent de plus agréable & de plus rare, ſans que le prix les rebute. Ce ſpectacle y attire beaucoup d'hommes. Les femmes du plus bas état ſe font une loi d'imiter les femmes de qualité.

Toutes les femmes de ce pays aiment la muſique : de toutes parts, on n'entend que des chanſons vives & ingénieuſes ; des concerts de voix ou d'inſtrumens. Les bals y ſont très-fréquens : on y danſe avec une légéreté ſurprenante. Rien n'eſt plus oppoſé à la mélancolie que l'humeur des habitans de Lima, & leur goût pour la danſe & la muſique augmente beaucoup la joie qui regne dans ce pays.

Caractere des habitans.

Outre la vivacité & la pénétration naturelles, les habitans de Lima ont beaucoup de goût pour les ſciences : ils recherchent avec ſoin la converſation

des perſonnes éclairées qui arrivent d'Eſpagne : ils forment entr'eux des aſſemblées qui ne ſervent pas peu à leur donner de l'émulation & à les inſtruire. D'ailleurs ils ont le caractere docile, quoiqu'un peu fier. En ménageant leur amour propre on les amene à la complaiſance. Ils aiment les manieres douces, & l'exemple fait en cela beaucoup d'impreſſion ſur eux. Ils paſſent pour courageux ; mais ils ſe font un point d'honneur qui ne leur permet ni de diſſimuler un affront, ni de ſe faire la réputation de querelleurs, & vivent entr'eux dans une ſociété fort tranquille. Les gens Nobles ont une politeſſe ſans bornes pour les étrangers : les Mulâtres étant moins inſtruits ſont plus ſujets aux défauts qui bleſſent la ſociété. Ils ont le caractere altier & inquiet & ont ſouvent entr'eux de vifs démêlés : cependant les déſordres qui naiſſent de ces vices ne ſont pas conſidérables.

Fertilité du terrein de Lima.

Il ne manque aux agrémens de Lima & de ſa ſituation que de la pluie pour arroſer ſon terroir : mais l'induſtrie y ſupplée au point que les environs de cette ville ſont fertiles en toutes ſortes de grains & de fruits. On a conſtruit plu-

ſieurs canaux par leſquels l'eau des rivieres ſe répand dans la campagne & la rend féconde. Ces canaux ſont l'ouvrage des Incas, & les Eſpagnols ont eu ſoin de les entretenir. C'eſt par ce moyen qu'on cultive dans le territoire de Lima du froment, de l'orge, des luzernes pour les chevaux, des cannes de ſucre, des oliviers, des vignes : la récolte ſe fait ordinairement au mois d'Août. Dans ce pays les arbres ſe dépouillent de leurs feuilles, ſuivant leur nature : ceux qui ſont propres aux pays chauds perdent ſeulement la vivacité de leur verdure & ne s'en dépouillent que pour faire auſſi-tôt place à de nouvelles feuilles qui chaſſent les autres. Il en eſt de même des fleurs : elles ont auſſi leurs ſaiſons. Ainſi le canton de Lima, où l'on diſtingue l'hiver & l'été, comme dans la Zone tempérée, a les mêmes avantages pour les productions des fleurs & des fruits.

Les Voyageurs obſervent qu'avant le tremblement de terre arrivé en 1687, lequel cauſa beaucoup de dommage à la ville, les récoltes de froment & d'orge étoient d'une abondance admirable ; mais qu'après cet accident, le terroir s'y

s'y trouva tellement changé que le blé y pourrissoit sans pousser aucune espece de germe. Cette altération fut attribuée à la quantité de vapeurs sulfureuses qui s'étoient exhalées & aux particules de nitre qui étoient restées sur la terre. Les propriétaires, instruits par l'expérience, employerent leur terre à d'autres usages: ils y semerent de la luzerne & y planterent des cannes de sucre, dont ils tirerent un profit assez considérable. On recommença au bout de quatre ans à y semer du froment, mais en petite quantité: lorsque le sol eut achevé de reprendre sa force, on sema, comme on l'avoit fait auparavant, & les récoltes se firent avec la même abondance. Les champs sont cultivés par des esclaves Négres: les oliviers sont une richesse pour les environs de Lima: on en fait des plantations qui ressemblent à des forêts: ils sont plus hauts, plus gros, plus touffus que ceux d'Espagne, & on ne les taille jamais, ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelassés les uns dans les autres ils ne laissent aucun passage à la lumiere. La seule culture qu'on peut leur donner est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau

au pié de chaque atbre, & d'arracher tous les trois ou quatre ans les petits rejettons qui croissent autour. Avec ce seul soin ils produisent une multitude incroyable de belles olives, dont on tire d'excellente huile, qu'on regarde même comme supérieure à celle d'Espagne.

Les environs de la ville de Lima sont remplis de jardins où croissent des légumes & des fruits de toutes les espéces. Leur bonté répond à leur abondance, & on assure qu'aucun pays n'en produit qui égalent ceux de Lima. D'ailleurs on y en trouve toute l'année, parce que les saisons étant alternatives dans les montagnes & dans les vallées, les fruits mûrissent d'un côté lorsqu'ils cessent de l'autre, & Lima, qui n'est qu'à vingt-cinq ou trente lieues des montagnes, en tire beaucoup. On trouve à Lima du raisin de plusieurs espéces : celui qui est de la même que le raisin d'Italie est fort gros & a très-bon goût : on n'en tire cependant point de vin. Les vignes de treilles s'étendent sur la terre où elles croissent & produisent beaucoup, sans qu'on en prenne d'autre soin que celui de les tailler.

La qualité du terroir eſt pierreuſe & ſablonneuſe : les pierres ſont des cailloux liſſes, ce qui rend les chemins fort incommodes aux gens de pié & de cheval. Les lieux où l'on ſeme ont environ deux piés de bonne terre : mais ſi l'on creuſe au de-là, l'on n'y trouve plus que cette ſorte de cailloux, ce qui fait croire que la mer couvroit autrefois tout cet eſpace : on n'y creuſe pas à quatre ou cinq piés ſans y trouver de l'eau : il y a même des rivieres que l'on n'apperçoit point, parce que leur lit eſt rempli de cailloux : mais on n'y peut remuer les piés, ſans y faire ſourdre l'eau. Cette abondance d'eau ſouterraine contribue à la fertilité du pays, principalement pour les hautes plantes dont les racines pénétrent aſſez loin pour être ſans ceſſe arroſées.

Outre les vergers, les jardins & les plantations qui mettent une charmante variété dans les campagnes, il y a des lieux où la nature ſeule fournit un ſpectacle charmant & une nourriture abondante pour les troupeaux. Les collines ſont couvertes au printems d'une belle verdure & d'une variété admirable de fleurs. Ces collines peuvent ſervir de

promenades : mais il y en a de publiques dans la ville ; celle d'Alameda au fauxbourg San-Lazaro, compoſée de cinq allées d'orangers & de citronniers, longues d'environ deux cens toiſes ; celle d'Acho qui offre auſſi de belles allées d'arbres ſur le bord de la riviere, & quelques autres où l'on voit chaque jour une multitude de caroſſes & de caleches.

Dans le voiſinage de Lima on voit des *Guacas* ou d'anciens ſépulchres d'Indiens & quelques reſtes de murailles qui bordoient les grands chemins : mais à trois lieues de la ville au Nord-Eſt on trouve encore les murs d'une grande bourgade. Ces murs, quoique bâtis ſur la ſuperficie de la terre, ſans mortier & ſans ciment ont réſiſté juſqu'à préſent aux plus violentes ſecouſſes des tremblemens de terre ; & les plus ſolides édifices bâtis par les architectes Eſpagnols y ont ſuccombé. L'expérience ſervoit de maître aux Indiens & leur apprenoit que dans un pays ſi ſujet aux tremblemens de terre, le mortier n'étoit pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Les Hiſtoriens aſſurent que les Indiens, voyant la maniere de bâtir

des premiers conquérans, disoient, en riant, que les Espagnols creusoient des tombeaux pour s'enterrer. On ne s'est cependant pas corrigé sur la maniere de bâtir, & les anciennes villes du Pérou, bâties par les Espagnols, ne sont que des ruines. Le plaisir d'avoir des appartemens spacieux & des palais, l'emporte dans l'esprit des Espagnols sur la crainte d'être écrasé sous des ruines.

A tous les agrémens dont on vient de parler, se joint la fertilité de la terre. Le pain qu'on mange dans ce pays n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur. On en distingue trois sortes; l'un nommé *Criollo*: il est fort persillé & fort léger; l'autre nommé *Pain à la Françoise*, & le troisieme *Pain Mollet*. Ce sont les Négres qui fabriquent tous ces pains pour le compte des boulangers. Les boutiques en sont toujours bien fournies. Les boulangers y sont fort riches, & une grande partie de leur bien consiste dans les esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent; ils reçoivent ceux que leurs maîtres veulent faire châtier pour quelque faute: ils se chargent de leur nourriture & payent encore aux maîtres leur travail Nourriture.

journalier, en pain ou en argent. C'eſt le plus grand châtiment auquel on puiſſe condamner les eſclaves : les galeres n'en approchent point. Ils ſont obligés de travailler continuellement le jour & la nuit : leur nourriture eſt fort mauvaiſe : en peu de tems l'eſclave le plus vigoureux eſt affoibli. Cette punition eſt ſi redoutable pour eux, que la crainte ſeule eſt capable de les contenir, & ceux qui y ſont condamnés font l'impoſſible pour obtenir leur grace. La même punition étoit établie chez les Grecs & les Romains.

La viande la plus ordinaire dans ce pays eſt le mouton : le goût en eſt excellent. Le bœuf eſt auſſi fort bon : mais on en mange peu, & deux ou trois bœufs par ſemaine ſuffiſent pour toute la ville. La volaille y eſt excellente & en grande abondance. Le gibier conſiſte en perdrix, tourterelles & ſarcelles. La plus grande conſommation eſt de chair de porc qui paſſe pour être fort bonne ſans être cependant auſſi délicate qu'à Carthagêne. Toutes les viandes & le poiſſon même ſont accommodés avec la graiſſe de porc. Cet uſage s'eſt conſervé depuis l'arrivée

des Espagnols au Pérou : ils n'y trouverent point d'huile. Quoiqu'il y en ait à présent on s'en sert peu. Ce fut Antoine de Ribiera, qui planta en 1560, le premier olivier qu'on ait vu dans cette région ; c'est de lui que sont venus ceux qui forment aujourd'hui des forêts dans le Pérou.

On fait geler du veau sur les montagnes, & on le regarde comme un mêt fort délicat : les étrangers mêmes l'aiment beaucoup. La préparation consiste à tuer les veaux & à les laisser un jour ou deux dans les bruieres qui sont sur les montagnes : lorsqu'ils sont gelés, ils se conservent fort long-tems sans corruption.

Le poisson qu'on mange à Lima vient des ports de Chorillos, de Callao & d'Ancon. La riviere en produit de plusieurs sortes, entr'autre une crevette qui a deux ou trois pouces de large. Les côtes sont remplies d'une multitude incroyable d'anchois : on y prend beaucoup de moules qui sont plus grosses que les nôtres & qui ont le goût d'huîtres.

Le commerce contribue beaucoup à l'abondance qui regne à Lima : les

Consuls envoient des députés dans toutes les villes de la dépendance du Vice-Roi : il y a en outre à Lima un comptoir général où l'on porte toutes les marchandises qui arrivent par les gallions, les vaisseaux de regître & tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces. Pour donner une idée de la richesse de ce pays, M. Frezier assure qu'en 1682, lorsque le Duc de la Plata alla prendre possession de sa Vice-Royauté, les marchands firent paver en lingots d'argent deux rues par lesquelles il devoit passer.

§. III.

Corrégiment de Chancay.

Il comprend le bourg de la Baranca, la ville de Gaura & celle de Chancay. On ne compte que soixante à soixante-dix maisons dans la Baranca. La ville de Gaura ne consiste qu'en une rue : mais elle a près d'un quart de lieue de long, & contient environ deux cens maisons : les unes sont de brique cuite, les autres de brique crue, avec quelques cabanes d'Indiens. Il n'y a qu'une Paroisse & un Couvent

qui est aux Franciscains. Le bout de la rue qui va du côté du Midi est fermé par une grande tour, avec une porte au-dessus de laquelle est une espéce de donjon. Cette tourelle donne entrée sur un pont de pierre, sous lequel passe la riviere de Gaura qui est assez profonde & si proche de la ville qu'elle en baigne les fondemens, sans cependant les endommager, parce qu'ils sont sur le roc. Au de-là de la riviere on trouve une espéce de fauxbourg qui s'étend l'espace d'une demi-lieue le long du chemin. Chancay est à quatorze lieues. C'est une ville composée d'environ trois cens maisons. Parmi les habitans il y a des Espagnols de grande distinction : c'est la demeure du Corrégidor qui gouverne Gaura par un Subdélégué. On compte douze lieues de Chancay à Lima.

§. IV.

Corrégiment de Santa.

Il tire son nom d'un fleuve très-rapide qu'on traverse en venant de Truxillo. Il contient plusieurs bourgades, entre lesquelles sont *Moche* qui est com-

posé de cinquante maisons & d'environ soixante-dix familles ; Bira, le Tambo de Chao qui sont entre Truxillo & Santa, Guaqua, Manchan, Casma la Baxa, Guarmey, Callejones, Guammanayo, Pativilca. Le fleuve du Santa qu'on passe près du Tambo de Chao, s'élargit au gué d'environ un quart de lieue & forme cinq principales branches, par lesquelles il coule en toute saison, & conserve toujours beaucoup de profondeur. Pour le traverser, on prend des chevaux que des hommes, préposés à cet usage, tiennent toujours sur ses bords, & qui sont dressés à résister au courant qui est très-rapide. La ville de *Santa* ou *Santa Maria de la Paille*, car c'est son propre nom, fut d'abord bâtie sur la plage dont elle est à présent éloignée de plus d'une demi-lieue. Elle étoit alors très-peuplée : on y voyoit divers Couvents, & le Corrégidor y faisoit sa demeure ; mais elle fut détruite en 1685 par Edouard David, Pirate Anglois, & ses habitans se transporterent dans le lieu où elle est aujourd'hui : elle n'a pas repris son ancien éclat ; à peine est-elle composée de cinquante familles Indiennes ou Mulâtres. Gua-

qua & Manchan font deux hameaux. Cafma la Baxa, qui eft à une lieue du dernier, eft un fort petit bourg. Guarmey eft à quinze lieues de Manchan. C'eft un bourg d'environ foixante-dix familles, & qui n'eft confidérable que par la demeure du Corrégidor qui étoit autrefois à Santa. Entre Guarmey & Callejones, qui en eft à treize lieues, les chemins font prefqu'impraticables. On trouve enfuite Guamanayo, dépendance du bourg de Pativilca, qui eft à huit lieues de Callejones & le dernier du reffort de Santa. Pativilca n'eft compofé que de cinquante à foixante maifons & d'un nombre proportionné d'habitans, la plupart de races mêlées. Il eft remarquable par les reftes d'un édifice Indien fitué fur le bord de la mer, qui n'eft qu'à trois quarts de lieues de Guamanayo. Ce font des murs de brique que leur grandeur fait prendre pour les ruines du Palais de quelqu'ancien Cacique.



§. V.

Corrégiment de Canta.

Ce Corrégiment eſt à cinq lieues au Nord-Eſt de Lima : ſon étendue eſt de plus de trente lieues : la plus grande partie occupe les premieres branches des montagnes qu'on nomme *les Cordelieres des Andes*. Le climat y eſt varié ſuivant la diſpoſition du pays : celui des vallées eſt chaud : celui des parties hautes eſt tempéré, & froid ſur les collines. On trouve dans ce Corrégiment de vaſtes campagnes de Bambous. On y nourrit beaucoup de moutons, & parmi les fruits, on regarde les papas comme les meilleurs du Pérou. Ces campagnes appartiennent à la principale Nobleſſe de Lima.

§. VI.

Corrégiment de Cagnete.

Il tire ſon nom de ſa Capitale. Sa Juriſdiction commence à ſix lieues au Sud de Lima, & s'étend à plus de trente le long de la côte. Le climat

y eſt ſemblable à celui de Lima. Les vallées y ſont fertiliſées par une riviere & divers ruiſſeaux qui les traverſent : elles produiſent quantité de froment & de maïs. Il y a beaucoup de cannes à ſucre. On trouve quantité de ſalpêtre dans le voiſinage du bourg de Chilca. Ce canton abonde en fruits, en légumes, en oiſeaux domeſtiques des Indes.

§. VII.

Corrégiment d'Ica, Piſco & Naſca.

Ce Corrégiment porte le nom de ces trois villes. Sa partie antérieure s'étend le long de la côte du Sud. Sa Juriſdiction comprend plus de ſoixante lieues de longueur : cet eſpace eſt ſi ſablonneux que les campagnes ſont incultes dans tous les endroits où les rivieres & les canaux ne peuvent atteindre. Il y a cependant quelques cantons où la terre eſt aſſez humide pour qu'on y plante des vignes qui produiſent aſſez de raiſin dont on fait du vin qui n'eſt pas déſagréable. On trouve dans quelques cantons des oliviers qui rapportent de fort bonnes olives dont on tire de l'huile ex-

cellente. Les cantons qui ſont arroſés par les canaux produiſent beaucoup de froment, de maïs & des fruits de toutes les eſpéces. Il y a dans la Juriſdiction d'Ica des forêts d'Algorrobales qui ſervent à nourrir une prodigieuſe quantité d'ânes. Ceux qui habitent ſur les bords de la mer s'occupent à la pêche & ſalent leur poiſſon qu'ils envoient dans les montagnes où le débit en eſt sûr.

§. VIII.

Corrégiment de Guarachiti.

C'EST dans ce Corrégiment que l'on trouve la premiere branche de la Cordeliere & une partie de la ſeconde : il s'étend par l'une & par l'autre à plus de quarante lieues. Ce Corrégiment commence à ſix lieues à l'orient de Lima. Il n'y a de fertile & de peuplé que les vallons & les lieux bas : ils abondent en grains & en fruits. On trouve des mines d'argent dans les montagnes.

§. IX.

Corrégiment de Guanuco.

Le climat de ce canton eſt tempéré; le terrein y eſt fertile en grains & en fruits. La principale place de ce pays s'appelle *Guanuco* : elle eſt à quarante lieues Nord-Eſt de Lima. Les premiers conquérans en avoient autrefois fait choix pour leur ſéjour : mais elle eſt aujourd'hui fort déchue de ſa ſplendeur, quoique leurs maiſons y ſubſiſtent encore.

§. X.

Corrégiment de Yanyos.

Il commence à vingt lieues de Lima au Sud-Eſt, contient une partie de la premiere & de la ſeconde branche de la Cordeliere. Il a plus de trente lieues d'étendue dans ſa plus grande largeur. Le climat eſt inégal. On y recueille du froment, de l'orge, du maïs & d'autres grains avec les fruits ordinaires du pays. Les campagnes y ſont perpétuellement couvertes d'herbes, qui

nourriſſent une prodigieuſe quantité de gros & de menu bétail, dont la plus grande partie ſe vend à Lima.

§. XI.

Corrégiment de Caxatambo.

CE canton eſt ſitué à trente-cinq lieues au Nord de Lima. Sa plus grande étendue eſt d'environ vingt lieues, dont une partie eſt ſituée dans les montagnes. Tout le territoire eſt fertile en grains. Il s'y trouve auſſi des mines d'argent : mais elles ſont peu abondantes.

§. XII.

Corrégiment de Tarma.

C'EST un des plus conſidérables de l'Evêché de Lima. Sa Juriſdiction commence à quarante lieues de Lima, vers le Nord-Eſt, & confine, vers l'Orient, aux habitations des ſauvages nommés *Marancochar* qui inſultent aſſez ſouvent les Eſpagnols établis dans les environs de leurs habitations. Ce canton eſt fertile en grains ; on y nourrit

quantité de bestiaux. Il y a des mines d'argent qui sont assez riches, & le canton s'en ressent. On y fabrique différentes étoffes. Ces manufactures occupent un grand nombre d'Indiens.

§. XIII.

Corrégiment de Jauxa.

Ce Corrégiment commence à quarante lieues de Lima, vers l'Est : son étendue est du même nombre de lieues. Il comprend les vallées & les plaines qui sont entre les Cordelieres. Une riviere qui le traverse prend sa source dans le lac Chicay-Cocha, & passe par un des bras du fleuve des Amazones. Cette riviere divise tout le Corrégiment en deux parties : il est rempli de belles bourgades peuplées d'Espagnols, de Métifs & d'Indiens. Son terroir est assez fertile en grains & en fruits, & le commerce y est fort considérable. Il confine comme le précédent aux habitations des Indiens sauvages, parmi lesquels les Religieux Franciscains ont commencé des Missions. On trouve quelques mines d'argent dans cette Province.

§. XIV.

Corrégiment de Conchucos.

Il commence à quarante lieues de Lima, vers le Nord-Nord-Eſt, & s'étend par le centre des montagnes, ce qui en rend le climat fort inégal : il abonde en grains & en fruits : on y nourrit quantité de beſtiaux. On y fabrique des draps qui ſe vendent aſſez bien.

§. XV.

Corrégiment de Guaylas.

Il occupe le centre des montagnes & commence à cinquante lieues de Lima. Sa Juriſdiction eſt aſſez grande & ſon terroir a les mêmes propriétés que le précédent. On y nourrit une très-grande quantité de beſtiaux.

§. XVI.

Corrégiment de Guamalies.

C'est le dernier Corrégiment de l'Archevêché de Lima. Il eſt ſitué dans le centre des Cordelieres & le climat y

eſt fort inégal. Sa Juriſdiction commence à quatre-vingt lieues de Lima vers le Nord-Eſt. Le froid y eſt plus commun que le chaud, ce qui fait que le terroir y eſt peu fertile : il peut avoir quarante lieues d'étendue. Ses bourgades ſont peuplées de Tiſſerands, de Cardeurs & de Drapiers.

Ces ſeize Corrégimens ſont remplis de bourgs, de villages & de hameaux, tous habités par des Eſpagnols, des Métifs & des Indiens. Il y a un Corrégidor pour toutes ces habitations ; & chacune a ſon Curé. Ces Curés ſont ou ſéculiers ou réguliers, ſuivant le droit que chaque ordre prétend avoir acquis dans le tems de la conquête.

EVÊCHÉ DE TRUXILLO.

C'EST le premier Diocèſe de l'Archevêché de Lima : il s'étend au Nord où il termine la Vice-Royauté du Pérou. On compte dans ce Diocèſe ſept Corrégimens qui ſont *Truxillo*, *Sagna*, *Piura*, *Caxamalca*, *Chachapoyas*, *Llulla* & *Chillaos*, *Patas* ou *Caxamarquilla*.

§. I.

Corrégiment de Truxillo.

Il n'a pas plus de vingt lieues de long. Sa Capitale eſt à huit degrés ſix minutes trois ſecondes de latitude auſtrale : elle eſt ſituée dans la vallée de Chimo : ſa ſituation eſt agréable : elle peut être miſe entre les villes du troiſieme rang : ſa diſtance du rivage de la mer n'eſt que d'une demi-lieue : le port d'Yuanchaco, quoiqu'éloigné de deux lieues, ſert à ſon commerce. Elle eſt enceinte d'un mur de briques : ſes maiſons ont une aſſez belle apparence. Les principales ſont de briques cuites, ont de grandes portes & des balcons. Les autres ſont de briques crues : toutes ſont fort peu exhauſſées, ce qui vient de la crainte des tremblemens de terre. Le Palais Epiſcopal, les Edifices Publics, les Hôpitaux, les Couvents, &c. augmentent beaucoup la beauté de la ville. Les habitans ſont un mêlange de toutes ſortes de races : il y a parmi les Eſpagnols des familles très-diſtinguées : ils ſont tous aſſez civils. Les uſages & l'habillement ſont les mêmes qu'à Lima. Il n'y a point

de Bourgeois un peu aisé qui n'ait une caleche, parce que les rues étant remplies de sable, il est fort difficile d'y marcher. La vallée est extrêmement fertile en grains, en fruits, en raisins, en cannes de sucre. Les arbres qui entourent la ville sont d'agréables promenades : l'on y jouit toujours d'un beau ciel.

§. II.

Corrégiment de Sagna.

CE Corrégiment est au Nord de celui de Truxillo, & s'étend environ trente lieues. Il y a plusieurs bourgs parmi lesquels on compte *Chocopé* qui a soixante-dix familles, la plupart Espagnoles & le reste Indiennes. On remarque, comme une chose singuliere dans ces climats, qu'en 1726, il plut dans ce canton pendant quarante jours : la pluie commençoit le soir à quatre ou cinq heures & finissoit le matin, à-peu-près à la même heure. Toutes les maisons qui n'étoient pas de brique cuite furent détruites. Pendant ce déluge les vents du Sud ne varierent point & soufflerent avec tant de force qu'ils agitoient

le ſable, quoiqu'il fût changé en limon. Deux ans après il y plut pendant onze jours, mais avec moins de force : depuis on n'a pas vu de pareil phénomene, comme on ne ſe ſouvient pas d'en avoir vu auparavant.

A treize ou quatorze lieues de Chocopé, l'on rencontre le bourg de *San-Pedro*, dont le terroir eſt fertiliſé par la riviere de Chiloma. Il produit en abondance des cannes de ſucre, des raiſins & des fruits de toutes les eſpéces. On trouve enſuite celui de *Lambayeque*, qui eſt à vingt lieues de San-Pedro : mais avant d'y arriver, il faut traverſer la riviere de Xaquetepeque. Il y a pluſieurs autres bourgs dans les environs. Celui de Sagna qui a donné ſon nom au Corrégiment fut ſaccagé en 1681 par les Pirates Anglois : tous les habitans ſe tranſporterent à Lambayeque qui eſt devenu la réſidence du Corrégidor. Ce bourg contient près de quinze cens maiſons & trois mille chefs de famille. A peu de diſtance coule une riviere que l'on paſſe à gué : elle eſt cependant ſujette aux débordemens : alors on la paſſe ſur un pont de bois. Les environs du bourg de Lambayeque, ſont fertiles

autant que la riviere & les canaux les arrosent.

§. III.

Corrégiment de Piura.

Il y dans ce Corrégiment un espace de terrein assez considérable qu'on nomme *Désert*, parce qu'on n'y trouve que du sable, sans aucune habitation. Ce terrein est si égal, même si uni, qu'il arrive souvent aux Voyageurs de manquer leur route : le sable y est tellement agité par les vents, que les guides perdent la trace. Leur ressource dans ces occasions est d'observer si on a le vent en face, lorsqu'on va du côté de Lima, & au dos lorsqu'on en revient. Par ce moyen on est sûr de ne pas s'égarer, parce que les vents du Sud régnent continuellement dans cette contrée. Les guides pratiquent encore un autre moyen : ils prennent dans leurs mains, en différents endroits, des poignées de sable & le flairent : ils distinguent à l'odeur s'il a passé des mules, parce que leur fiente y laisse de l'odeur. Ceux qui vont sans guide, & s'arrêtent pour dormir, courent risque de ne savoir Désert.

quelle route tenir à leur réveil : ils périssent souvent de fatigue & de misere.

Le premier bourg de ce Corrégiment est *Sechura*. Il fut d'abord établi proche de la mer : mais ayant été submergé, on le construisit à une lieue du rivage. Il peut contenir deux cens maisons. Il y a une assez belle Eglise construite de brique. Ses habitans sont des Indiens presque tous voituriers ou pêcheurs. Il y a une riviere dans les environs : mais elle séche dans l'été. Alors on creuse des puits qui fournissent une eau saumache & bourbeuse.

A dix lieues de-là, on trouve la ville de Piura qui est assez considérable. Elle fut fondée, en 1531, par François Pizare. C'est la premiere Colonie des Espagnols au Pérou. On lui donna d'abord le nom de *Saint Michel de Piura*. Elle étoit dans la vallée de Targasala : mais l'air y étoit si mal sain, qu'on fut obligé de la transférer : elle est aujourd'hui sur un terrein sablonneux & fort élevé. Sa latitude est à cinq degrés, onze minutes, une seconde du Sud, & l'on observe que l'aiguille y varie de huit degrés treize minutes Nord-Est. Ses maisons sont de brique & toutes assez

basses,

basses. Outre la Jurisdiction du Corrégidor, elle a un Bureau des Finances avec un Contador & un Trésorier. Le nombre de ses habitans monte à quinze mille, Espagnols, Métifs, Indiens & Mulâtres. L'air y est assez sain, mais chaud & sec, parce qu'il n'y pleut jamais. Le terrein y est arrosé par une riviere qui le rend très-fertile : elle disparoît en été au point qu'il ne reste pas la moindre trace de son passage. Il y a dans cette ville un Hôpital qui est destiné pour guérir les maladies vénériennes : il est desservi par des Religieux Bethléemites. Le climat de Piura est si favorable à cette maladie, qu'on y accourt de toutes les parties du Pérou ; & l'on assure qu'avec moins de remedes & moins de lenteur que dans tout autre pays, les malades y reçoivent une parfaite guérison. Les productions les plus communes de ce pays sont des algarrobales, du maïs, du coton, du grain, des fruits & des racines, dont les habitans se nourrissent. Leurs plus grandes richesses consistent dans les pâturages, où ils engraissent de nombreux troupeaux. On y fabrique beaucoup de maroquin : le commerce des mules y

procure des richeſſes conſidérables.

Au Nord de Piura, on trouve le bourg d'Amotapé, & dix lieues plus loin celui de Parignas; à quatorze lieues celui de Mancora : ces trois bourgs ſont des annexes de la cure de Tumbez, & ſont partie de ſa Lieutenance, qui dépend du Corrégiment de Piura.

Tumbez étoit un port très-floriſſant avant la conquête : il n'offre aujourd'hui qu'un bourg de cent cinquante familles, Métifs, Indiens, Mulâtres & quelques Eſpagnols. Il eſt ſitué ſur les bords d'une riviere que les barques peuvent remonter. Le terrein eſt ſablonneux & fort inégal : l'air y eſt chaud & ſec : il ſe paſſe pluſieurs années ſans qu'il y pleuve. Depuis Tumbez juſqu'à Lima, tout le pays qui s'étend des Andes à la mer eſt nommé vallées. On compte de Tumbez à Lima deux cens ſoixante-quatre lieues.

§. IV.

Corrégiment de Caxamalca.

Il eſt ſitué à l'Orient de Truxillo, & ſa Juriſdiction s'étend dans tout l'eſ-

pace que laissent entr'elles les Cordelieres des Andes. Le terroir est fertile en grains, en légumes & en fruits : on y nourrit beaucoup de gros & de menu bétail : il y a un grand nombre de haras. Presque tous les Indiens qui l'habitent sont tisserands : ils fabriquent des toiles de coton qui servent à faire des toiles de navire, des pavillons, des couvertures de lit : ce commerce ne laisse pas d'être considérable. On y trouve quelques mines d'argent ; mais elles sont d'une médiocre valeur.

§. V.

Corrégiment de Chachapoyas.

Il est situé à l'Orient des Cordelieres. Son étendue est très-considérable ; mais la plus grande partie est déserte. Les Indiens y fabriquent aussi des toiles de coton, dont on se sert pour faire des tapisseries & d'autres meubles. Les couleurs qu'ils mêlent dans le tissu rendent ces tapisseries fort agréables.

§. VI.

Corrégiment de Llulla.

A l'extrémité Méridionale du dernier Corrégiment, on trouve celui de Llulla & Chillaos, dont le terrein eſt fort bas, ce qui le rend humide & chaud : il y a beaucoup de forêts. Il confine à la riviere de Moyabamba qui, prenant ſa ſource dans les Provinces Méridionales du Pérou, forme le fleuve des Amazones. La principale denrée que l'on tire de ce diſtrict eſt le Tabac : on en tire auſſi beaucoup de ce fruit qu'on nomme *Amandes des Andes.*

§. VII.

Corrégiment de Patas, ou *de Caxamarquilla.*

Le climat, les fruits de ce dernier Corrégiment de l'Evêché de Truxillo ſont fort variés. On y trouve beaucoup d'or, & le principal commerce des habitans conſiſte à troquer ce métal pour de la monnoie courante.

EVÊCHÉ DE GUAMANGA.

CET Evêché contient neuf Corrégimens qui sont *Guamanga*, *Guanta*, *Vilcas Guaman*, *Andaguaylas*, *Guanca-Belica*, *Angaraés*, *Castro Virréna*, *Parina-Cocha*, *Lucanas*.

§. I.

Corrégiment de Guamanga.

CE Corrégiment s'étendoit d'abord depuis celui de Jauxa jusqu'au pont de Vilcas. Il a maintenant pour bornes les provinces qui l'environnent, & renferme le bourg d'Anco. Son climat est tempéré, assez fertile en grains & en fruits. Les troupeaux qu'on y éleve, les cuirs qu'on y fabrique, les confitures en gelée & en conserve qu'on y fait, lui procurent un fort bon commerce. La ville de Guamanga fut fondée en 1539, par François Pizare, sur les ruines d'un village Indien. On lui donna d'abord le nom de *San-Jouan de la Vittoria*, en mémoire de l'Inca Mango, qui se renferma dans les montagnes : elle fut bâ-

tie pour faciliter aux Espagnols la communication entre Lima & Cusco : mais sa premiere situation ayant paru incommode pour les besoins de la vie, parce qu'elle étoit trop près des Andes, elle fut transférée où elle est aujourdhui. Elle est située sur le penchant de quelques collines qui s'étendent vers le Sud, renferment à l'Orient une plaine traversée par une belle riviere. On y compte environ vingt familles nobles qui en occupent le centre & dont les maisons sont hautes, bâties de pierres, bien travaillées & généralement couvertes de tuiles avec des jardins & des vergers. Les fauxbourgs qui environnent cet espace sont habités par des Indiens dont les maisons, quoique basses, sont de pierres. L'Eglise Cathédrale est aussi fort ornée : son Chapitre est composé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, de deux Chanoines. Les Canonicats s'obtiennent par le concours. Il y a en outre deux Prébandiers & un Pénitencier. Le Séminaire de l'Evêque se nomme *San Christoval.* L'Eglise de ce Séminaire est la Paroisse des Espagnols. Celle des Indiens se nomme *Sainte Anne*, & a pour Succursales les

Chapelles de Cormença, de Belen, de Saint Sébaſtien & de Saint Jean Baptiſte. L'Egliſe des Dominiquains eſt encore une Paroiſſe des Indiens : le Curé eſt un Religieux de cet Ordre. Il y a dans cette ville une Univerſité Royale : les Profeſſeurs en Philoſophie, en Théologie & en Droit y jouiſſent d'un revenu aſſez conſidérable. Les Magiſtrats de la ville ſont des Nobles qui ont le Corrégidor pour Préſident. Outre les Dominiquains, il y a dans cette ville des Cordeliers, des Peres de la Merci, des Auguſtins, un Hôpital, un Collége, une Hoſpice, des Religieuſes de Sainte Claire, des Carmélites & une Communauté de Dévotes.

§. II.

Corrégiment de Guanta.

Il eſt à l'Oueſt-Nord-Oueſt de Guamanga, & commence à quatre lieues de cette ville. Il a vint-cinq à trente lieues de longueur. L'air y eſt aſſez bon & le terrein abondant en fruits & en grains. On y trouve des mines d'argent ; mais elles produiſent aujourd'hui fort

peu. La riviere de Jauxa forme, dans l'endroit où elle commence à porter le nom de *Tayaxaca*, une Isle où croît en abondance la fameuse herbe qui se nomme *Coca*. Cette herbe, le plomb que l'on tire de ses mines, & les denrées que la Province produit, font le principal commerce de ce Corrégiment.

§. III.

Corrégiment de Vilcas Guaman.

Au Sud-Est de Guamanga, à six ou sept lieues de cette ville, commence le Corrégiment de Vilcas Guaman: il a plus de trente lieues d'étendue. L'air y est tempéré; les grains, les fruits, les pâturages & les bestiaux y sont en abondance. La plupart de ses habitans sont Indiens: ils fabriquent des Bayettes, des Cordelots & d'autres étoffes de laine, qui se transportent à Cusco, à Potosi & dans d'autres lieux. On trouve dans ce Corrégiment une ancienne Forteresse des Indiens : nous en rapporterons l'inscription dans un autre article. Le bourg de Vilcas Guaman en avoit une qui a été ruinée, & l'on a bâti l'Eglise de ses débris.

§. IV.

Corrégiment d'Andaguaylas.

A l'Orient de Guamanga, en tirant un peu vers le Sud, on trouve le Corrégiment d'Andaguaylas, dont la Jurisdiction s'étend plus de vingt lieues vers l'Est, dans un espace qui est entre deux rameaux de montagnes. Plusieurs petites rivieres qui arrosent son terroir le rendent très-fertile : il produit des cannes de sucre, du maïs, du froment en abondance. Ce pays est un des plus peuplés du Pérou : les familles nobles de Guamanga y ont des Domaines qui leur produisent beaucoup.

§. V.

Corrégiment de Guanca-Belica.

Ce Corrégiment commence à trente lieues du Nord de Guamanga. Le terroir est sec & aride : mais il y a une mine abondante de vif argent. La ville de Guanca-Belica est peu considérable, quoiqu'elle ait un Gouverneur particu-

lier. Il y a dans cette ville une fontaine dont l'eau pétrifie tout ce qu'on y jette : on peut même se servir pour les bâtimens de ce qu'elle a pétrifié.

§. VI.

Corrégiment d'Angaraés.

Il dépend du Gouvernement de Guanca-Belica, quoiqu'il ait une Jurisdiction particuliere : elle commence à vingt lieues de Guamanga, vers l'Ouest-Nord-Ouest. L'air y est assez sain ; le terrein y produit beaucoup de grains, de fruits ; de très-bons pâturages où l'on engraisse une multitude de bestiaux.

§. VII.

Corrégiment de Castro Virréna.

Il est à l'Occident de Guamanga, & peut avoir trente lieues d'étendue. Son terroir est rempli de bruyeres : on y nourrit beaucoup de cette espece de bétail qu'on nomme *Vicounuas* au Pérou, & dont la laine fait une grande partie du commerce de cette contrée.

§. VIII.

Corrégiment de Parina-Cocha.

Ce Corrégiment eſt à vingt lieues de Guamanga vers le Sud : il peut en avoir vingt d'étendue. On y nourrit quelques troupeaux : il y a des grains & des fruits en abondance. Sa plus grande richeſſe conſiſte dans des mines d'or & d'argent qui ſont plus riches à préſent qu'elles ne l'ont jamais été.

§. IX.

Corrégiment de Lucanas.

A vingt-cinq ou trente lieues de Guamanga, entre l'Oueſt & le Sud, on trouve le Corrégiment de Lucanas. Le climat eſt aſſez tempéré. Le terrein eſt fertile ; il produit beaucoup de grains, de fruits & de pâturages dans leſquels on nourrit un grand nombre de troupeaux. Il y a dans ce canton des mines d'argent ſi abondantes, qu'on les met au nombre des plus grandes richeſſes du Pérou : les Marchands qu'elles y

attirent y rendent le commerce très-considérable.

EVÊCHÉ DE CUSCO.

CET Evêché, qui est le troisieme de l'Audience de Lima, contient quatorze Corrégimens. 1 *Cusco* ; 2 *Quispicanchi* ; 3 *Abancay* ; 4 *Paucartambo* ; 5 *Calcaylares* ; 6 *Chilques* & *Musqués* ; 7 *Cotabamba* ; 8 *Canas* & *Cauchés* ou *Tinta* ; 9 *Azmaroès* ; 10 *Chumbi-Vilcas* ; 11 *Lampa* ; 12 *Caravaya* ; 13 *Asangaro* & *Asilo* ; 14 *Apolobamba*.

§. I.

Corrégiment de Cusco.

L'AIR de ce Corrégiment est assez tempéré, excepté sur les montagnes où il fait plus froid que chaud. On éleve des troupeaux dans les lieux élevés, & dans les bas on recueille des grains & des fruits en abondance. Il y a plusieurs villes, bourgs & villages. La Capitale est Cusco, située à treize degrés & demi de latitude australe, & à soixante-dix-huit de longitude du Méridien de

Tolede : elle eſt à cent vingt lieues Eſpagnoles de Lima. Du tems des Incas c'étoit la plus grande, la plus peuplée, & la plus belle ville du Pérou, dont elle étoit la Capitale. Sa fondation eſt attribuée à Mango-Capac, premier Empereur du Pérou : il la peupla d'Indiens ſauvages qu'il avoit ramaſſés ſous ſes loix. Il la diviſa en deux parties qu'il nomma *Hanam Coſco* & *Hurin Coſco*, c'eſt-à-dire, haut & bas Cuſco. L'une étoit occupée par les Indiens qui s'étoient attachés volontairement à Mango-Capac ; l'autre par ceux que Mama Oello, ſon épouſe, avoit attirés avec la même adreſſe & le même bonheur. Dans le commencement de la fondation de cette ville, les maiſons n'étoient que des cabanes qui ne différoient de celles du pays que par l'ordre & l'arrangement : mais, à meſure que l'Empire s'agrandit, ſa Capitale s'étendit & s'embellit. Tous les Hiſtoriens aſſurent qu'à l'arrivée de François Pizare, les Eſpagnols furent étonnés de trouver une ville de cette importance.

Au milieu de la ville, les Incas avoient fait conſtruire une place, où aboutiſſoient quatre grandes rues qui

représentoient les quatre parties de la Monarchie du Pérou. Le concours des Indiens qui venoient s'y établir augmentant tous les jours, on assigna des quartiers pour chaque Province. Ceux qui y étoient une fois établis n'avoient plus la liberté de choisir un autre lieu pour leur demeure : chacun pouvoit y suivre les usages du pays de sa naissance : mais tout le monde étoit obligé d'adorer le Soleil, que les Incas regardoient comme leur pere. On lui avoit élevé un Temple que l'on nommoit *Caracancha* : le Grand-Prêtre portoit le nom de *Villouna*. Les murailles du Temple étoient incrustées d'or & d'argent, ornées de diverses figures : on y voyoit comme en trophée toutes les figures des Idoles des peuples que les Incas avoient subjugués. Il y avoit en différents endroits de la ville des édifices souterreins habités par les Devins & les Enchanteurs : les Espagnols y trouverent, après la conquête, une quantité prodigieuse d'or & d'argent.

Garcilasso, liv. VII, ch. 8, François Corréal, part. 3. chap. 6.

Vers le Nord de la ville, on voit encore les ruines d'une fameuse Forteresse que les Incas avoient fait bâtir pour leur sûreté. Elles donnent lieu de

croire que les Souverains du Pérou avoient enceint leur principale demeure d'un grand mur taluté, pour fermer tous les passages extérieurs, & pour se conserver en même-tems une communication libre avec la ville par des voûtes souterreines qui conduisoient à trois différents Forts situés dans la ville même : ils entretenoient une nombreuse garnison. Le rempart qui environnoit la Forteresse étoit d'une hauteur extraordinaire, construit de pierres, bien travaillées & d'une grosseur prodigieuse. Celles qui ont résisté au tems sont si grosses, qu'on ne comprend pas comment on a pu, sans le secours d'aucune machine, les tirer des carrieres & les transporter dans le lieu où elles sont employées. Les vuides que laisse l'irrégularité de ces grosses masses sont remplis d'autres pierres ajustées avec tant d'art & de proportion, que leur liaison ne s'apperçoit pas facilement. Il y en a qui sont d'une si énorme grosseur, qu'on ne peut même concevoir de machine assez forte pour les remuer. Plusieurs Voyageurs pensent que cette grosseur extraordinaire est formée de diverses parties, dont l'art a

caché les liaisons. Les ouvrages intérieurs de la Forteresse sont presqu'entiérement détruits; mais la plus grande partie de ceux du dehors subsistent encore, & semblent devoir durer autant que le monde.

Les rues de l'ancien Cusco étoient longues & étroites. Toutes les maisons étoient de pierre, & l'on y comptoit un assez grand nombre d'édifices Royaux: l'or & l'argent en faisoient la principale décoration. On assure que l'on apportoit à Cusco toutes les richesses de l'Empire, & lorsqu'elles y étoient entrées, il étoit défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir. La ville étoit divisée en différents quartiers & traversée par une riviere. De la Forteresse des Incas descendoit un ruisseau qui coupoit la ville du Nord au Midi. Cet espace, qui étoit séparé du reste de la ville par le ruisseau, contenoit trois ou quatre rues où demeuroient tous les Princes du Sang Royal, & leurs logemens étoient rangés suivant les degrés de consanguinité. Cette Capitale de l'Empire du Pérou avoit plusieurs places considérables. Corréal, qui étoit du Sang des Incas, fait la description de ces places, & dit que la

plus grande avoit au moins quatre cens pas de longueur du Nord au Sud, & cent cinquante de largeur de l'Eſt à l'Oueſt.

Cette ville eſt aujourd'hui de la grandeur de Lima : elle eſt ſituée dans un terrein fort inégal & ſur le penchant de pluſieurs collines dont le voiſinage offroit un emplacement fort commode. Celles qui l'environnent au Nord & à l'Oueſt forment un arc. La ville eſt bordée au Sud-Eſt par une plaine où aboutiſſent des allées fort agréables. La plupart des maiſons ſont bâties de pierres & couvertes de tuiles fort rouges qui produiſent un aſſez bel effet : les appartemens ſont bien diſtribués : tous les ouvrages de menuiſerie ſont dorés, juſqu'aux moulures des portes : les meubles répondent à cette magnificence. Etat préſent de Cuſco.

L'Egliſe Cathédrale reſſemble à celle de Lima par la grandeur, par l'ordonnance ; mais ſon architecture eſt d'un meilleur goût. Il y a neuf Paroiſſes à Cuſco : la premiere eſt deſſervie par trois Curés, deux pour les Eſpagnols, un pour les Indiens.

Il y a un Couvent de Dominiquains, dont les principaux murs ſont ceux de

l'ancien Temple du Soleil, & le Saint Sacrement ſe trouve placé dans l'endroit même où cet aſtre étoit repréſenté en or. Les Franciſcains ont auſſi un grand Couvent à Cuſco : les Auguſtins & les Peres de la Merci en ont un aſſez conſidérable. Les Jéſuites y avoient trois maiſons pour l'inſtruction des jeunes gens. Il y a deux Hôpitaux, l'un pour les Eſpagnols, l'autre pour les Indiens. Les Couvents de Filles ſont au nombre de trois.

La ville eſt gouvernée par un Corrégidor & des Régidors qui ſont tirés de la premiere Nobleſſe. Le Chapitre eſt compoſé de cinq Dignitaires, de quatre Chanoines. Il y a trois Colléges dans Cuſco : l'un eſt un Séminaire ſous la direction de l'Evêque; on y enſeigne le Latin, la Philoſophie & la Théologie : les Jéſuites enſeignoient les Belles-Lettres dans le ſecond; le troiſieme eſt deſtiné à l'inſtruction des jeunes Indiens. Les deux premiers ont le titre d'Univerſité, & l'on y confere tous les degrés, juſqu'au Doctorat.

Il y a trois Tribunaux de Juſtice; l'un pour les Droits Royaux; l'autre eſt l'Inquiſition; le troiſieme ſe nomme *la Cruzada*.

On compte dans cette ville trois ou quatre mille Eſpagnols & douze mille Indiens. L'air y eſt très-pur, quoiqu'un peu froid à cauſe du voiſinage des Andes. On voit dans la vallée d'*Yucai*, qui en eſt à quatre lieues, les débris des maiſons de campagne des anciens Incas. La plus grande partie de cette belle vallée appartient à l'Evêque de Cuſco; le reſte eſt aux Nobles Eſpagnols de la ville. On y tranſporte les malades, & ils ne ſont jamais long-tems à ſe rétablir.

D'autres vallées rendent le voiſinage de cette ville extrêmement agréable: il y a des mines d'or très-riches.

§. II.

Corrégiment de Quiſpicanchi.

Il commence preſque aux portes de Cuſco, du côté du Sud, & s'étend plus de vingt lieues de l'Eſt à l'Oueſt: preſque tout ce terrein appartient aux familles Nobles de Cuſco. On y recueille du froment, du maïs, des racines & des fruits en abondance. On y fabrique des baguettes & des droguets de laine. Une

partie de cette Jurisdiction confine à des forêts qui sont habitées par des Indiens sauvages. Ce canton du Corrégiment de Quispicanchi produit beaucoup de Coca, qui fait un des principaux commerce du pays.

§. III.

Corrégiment d'Abancay.

Ce Corrégiment commence à quatre lieues Nord-Est de Cusco : il a plus de trente lieues d'étendue : l'air y est assez chaud. On y voit de vastes plantations de cannes douces, dont on tire du sucre admirable. Il y a du froment, du maïs & d'autres denrées. C'est dans ce Corrégiment qu'on trouve la fameuse vallée de *Xaquixaguana*, par corruption *Xajaguana*, où Gonzale Pizare fut défait & pris par le Président de la Gasca.

§. IV.

Corrégiment de Paucartambo.

Il est à huit lieues de Cusco vers l'Est; a une étendue assez considérable.

Du tems des Incas il produisoit plus de Coca que les autres : mais ce commerce y a diminué depuis que les autres Provinces l'ont adopté : il est d'ailleurs assez fertile en grains & en fruits.

§. V.

Corrégiment de Calcaylares.

Il commence à quatre lieues de Cusco vers l'Ouest. Il l'emporte sur tous les autres par la douceur de son climat, par son extrême fertilité en grains & en fruits fort délicats. Le sucre y est d'une bonté admirable : il est naturellement aussi ferme & aussi blanc que celui qui sort des rafineries d'Europe.

§. VI.

Corrégiment de Chilques & de *Musqués.*

Ce Corrégiment commence à sept ou huit lieues au Sud-Ouest de Cusco, & s'étend à plus de trente. Le terroir produit des grains en abondance, & nourrit beaucoup de bestiaux. Les Indiens qui y sont établis fabriquent plusieurs sortes d'étoffes de laine.

§. VII.

Corrégiment de Cotabamba.

Il eſt à vingt lieues au Sud-Oueſt de Cuſco, s'étend entre les deux rivieres d'Abancay & d'Apurima, a plus de trente lieues. L'air y varie ſelon la ſituation des lieux ; le terroir nourrit beaucoup de beſtiaux, produit quantité de fruits & de grains. Il y a des mines d'or & d'argent ; mais elles rendent beaucoup moins qu'autrefois.

§. VIII.

Corrégiment de Canas & Cauchés, ou Tinta.

Il commence à vingt lieues au Sud de Cuſco, & s'étend du même nombre au Nord, au Midi, à l'Eſt & à l'Oueſt. La Cordeliere le diviſe en deux parties : l'une nommée *la partie haute*, qui eſt ſituée dans les montagnes & s'appelle *Canas* ; l'autre, *la partie baſſe* : elle porte le nom de *Cauchés*. La derniere jouit d'un air tempéré & produit toutes ſor-

tes de grains : la premiere eſt plus expoſée au froid & n'a gueres que des pâturages où l'on nourrit toutes ſortes de beſtiaux. Dans les grandes prairies, qui ſont entre les Cordelieres, on nourrit tous les ans vingt-cinq à trente mille mules qu'on y amene du Tacuman, & qui ſe vendent aux Foires du pays où l'on ſe rend de toutes les Provinces du Pérou. On trouve dans Canas une célebre mine d'argent à laquelle on a donné le nom de *Condanama.*

§. IX.

Corrégiment d'Azmaraès.

On le trouve à quarante lieues au Sud-Oueſt de Cuſco : ſon étendue eſt de trente lieues. Le terrein produit beaucoup de grains & de ſucre. On y nourrit quantité de troupeaux : il y a beaucoup de mines d'or & d'argent ; mais elles ne ſont pas ſi riches qu'elles l'étoient autrefois.

§. X.

Corrégiment de Chumbi-Vilcas.

A l'Ouest de Cusco, & à la distance de quarante lieues, on entre dans le Corrégiment de Chumbi-Vilcas. Il peut avoir trente lieues d'étendue, fournit beaucoup de grains & de bestiaux. On y trouve des mines d'or & d'argent.

§. XI.

Corrégiment de Lampa.

CE Corrégiment est à trente lieues de la même ville : c'est la principale des Provinces comprises sous le nom de *Collao.* Ce pays est mêlé de plaines & de collines très-riches en pâturages, & toujours couvertes d'un grand nombre de troupeaux : le climat est cependant froid ; il ne produit que des Papas & des Quinoas. Il y a des mines d'argent qui sont fort riches.

§. XII.

§. XII.

Corrégiment de Caravaya.

IL commence à ſoixante lieues au Sud-Eſt de Cuſco, & peut en avoir cinquante d'étendue. L'air y eſt généralement froid, à l'exception de quelques lieux bas où l'on recueille un peu de Coca. Il y a beaucoup de grains, de fruits & de bons pâturages. Tout ce pays eſt rempli de mines d'argent. Il y a des lavoirs qui ſont fort renommés. Cette Province eſt ſéparée des Indiens Idolâtres par une riviere qui charie tant d'or dans ſon ſable, qu'en divers tems de l'année, les Chefs de ces Sauvages envoient des détachemens pour le recueillir, & qu'ils en ramaſſent aſſez pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Eſpagne. En 1713, on découvrit ſur la montagne d'Ucuntaya une croûte d'argent preſque pur, dont on tira pluſieurs millions : mais le deſſous étoit de la pierre. Il y a pluſieurs mines d'or entre leſquelles on vante celle d'Aporoma, dont l'or eſt à vingt-trois carats. On y trouve auſſi des mines d'argent.

§. XIII.

Corrégiment d'Aſangaro & d'Aſilo.

Le Corrégiment d'Aſangaro & d'Aſilo eſt à cinquante lieues au Sud de Cuſco. L'air y eſt fort froid : il n'y a que des pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux qui font tout ſon commerce. Il y a cependant quelques mines d'argent au Nord-Eſt. Les Papas, les Quinoas & la Canuaga y croiſſent en abondance. Ce Corrégiment eſt du reſſort de l'Audience de Charcas.

§. XIV.

Corrégiment d'Apolobamba.

A ſoixante lieues de Cuſco, ſur les frontieres des Moxes qui ſont des Miſſions, on trouve ſept villages Indiens de diverſes Nations nouvellement convertis : on leur a donné un Officier revêtu de l'autorité civile & militaire, qui commande à la Milice de leurs ſept Communautés, autant pour faire reſpecter les Miſſionnaires, que pour les

défendre contre les entrepriſes des Indiens Idolâtres.

EVÊCHÉ D'ARÉQUIPA.

CET Evêché eſt diviſé en ſix Corrégimens qui ſont 1 *Aréquipa*; 2 *Camana*; 3 *Condéſuios*; 4 *Caylloma*; 5 *Maquagna*; 6 *Arica*.

§. I.

Corrégiment d'Aréquipa.

CE Corrégiment contient la ville d'Aréquipa & quelques villages qui ſont aux environs. Le terroir de ce canton eſt toujours couvert de fruits, de grains & de verdure, parce qu'on n'y éprouve jamais la ſtérilité de l'été. Les pâturages y ſont ſi abondans, que les troupeaux toujours nombreux & gras ne peuvent les conſumer.

La ville d'Aréquipa, qui eſt la Capitale du Dioceſe, fut fondée, par François Pizare, dans un lieu qui portoit déja ce nom : on la transféra enſuite dans la vallée de Quilca à vingt lieues de la mer. C'eſt aujourd'hui une

des plus grandes villes du Pérou. Elle est fort avantageusement située : les maisons sont bâties en pierres & fort richement meublées. Son climat est si doux qu'on n'y ressent jamais aucun excès de froid & de chaud. La campagne est sans cesse émaillée de fleurs : ce printems continuel en éloigne toutes les maladies qui viennent de l'intempérie des saisons. Une riviere qui passe sous les murs de la ville, entraîne, par des canaux qu'on a conduits dans les rues, toutes les immondices qui pourroient infecter l'air. Tous ces agrémens sont diminués par les tremblemens continuels auxquels cette ville est sujette : on en a subi quatre dans les années 1582, 1600, 1604, 1625. Elle est cependant très-peuplée. Le Gouvernement civil & militaire est entre les mains du Corrégidor. Il y a en outre un Conseil de Régidors, qui sont élus tous les ans à la pluralité des voix & pris entre les Nobles. Cette ville étoit autrefois du Diocese de Cusco : elle en fut séparée en 1609, & on y établit un Siége Episcopal. Le Chapitre est composé de cinq Dignitaires, le Doyen, l'Archidiacre, le Chantre, le Tréso-

rier, l'Ecolâtre : il y a en outre cinq Canonicats. Il y a deux Paroisses pour les Espagnols & une pour les Indiens. Il y a dans cette ville sept Communautés d'Hommes, un Séminaire pour les Ecclésiastiques employés au service de la Cathédrale, & trois Couvents de Filles. Il y a des Commissaires de l'Inquisition & de la Croisade, avec un Tribunal pour les deniers Royaux.

§. II.

Corrégiment de Camana.

En suivant les Côtes de la Mer du Sud, on traverse le Corrégiment de Camana qui renferme plusieurs déserts. Il s'étend, du côté de l'Est, vers les premieres montagnes de la Cordeliere. On y trouve beaucoup d'ânes & quelques mines d'argent qui sont assez négligées.

§. III.

Corrégiment de Condésuios.

A cinquante lieues d'Aréquipa vers le Nord, on entre dans ce Corrégiment

qui peut avoir trente lieues d'étendue. L'air & le terroir y ſont différents, ſuivant la ſituation des lieux. On y trouve une ſorte de cochenille ſauvage, dont les Indiens font commerce avec les Provinces où l'on fabrique des étoffes de laine. Ils la réduiſent en poudre & la mêlent avec du maïs violet, pétriſſent le tout enſemble, en font de petits pains quarrés auxquels ils donnent le nom de *Mango* : ils les vendent une piaſtre la livre. Il y a dans ce pays beaucoup de mines d'or & d'argent : mais elles ne ſont pas, à beaucoup près, ſi riches qu'autrefois.

§. IV.

Corrégiment de Caylloma.

IL eſt à trente lieues d'Aréquipa. Il y a des mines d'argent qui fourniſſent beaucoup, quoiqu'on y ait continuellement travaillé, depuis leur découverte qui fut faite dès le commencement de la conquête. Le pays eſt ſi froid qu'il n'y croît ni grains ni fruits : on en trouve cependant ſur la pente des montagnes & des eſpaces qui les ſéparent. On

trouve, dans certains cantons, une prodigieuse quantité d'ânes sauvages.

§. V.

Corrégiment de Maquagna.

Il commence à quarante lieues d'Aréquipa, vers le Sud, & en a quarante d'étendue, à la distance de seize des côtes. Il y a plusieurs bourgs dont le principal se nomme *Maquagna* : il est peuplé d'Espagnols, entre lesquels on compte plusieurs Nobles qui sont assez riches. L'air de ce canton est fort doux, & le terroir est rempli de vignobles qui fournissent beaucoup de vin & d'eau-de-vie. Il y a des papas & des olives.

§. VI.

Corrégiment d'Arica.

C'est le dernier de cet Evêché : il est situé le long des Côtes de la Mer du Sud. Comme l'air y est chaud, mal sain, la plus grande partie du terroir est stérile : on y trouve cependant de l'axi & du piment en abondance, &

cette épicerie qui eſt fort recherchée dans toute l'Amérique Méridionale, fait un commerce conſidérable pour les habitans. Il y a dans quelques cantons des olives qui ſont de la groſſeur d'un œuf de poule, & ſont auſſi délicates que les meilleures de l'Europe.

ARTICLE II.

Audience de Los Charcas.

CETTE Province eſt, à peu de choſe près, auſſi grande que celle de Lima; mais elle eſt beaucoup moins peuplée, parce qu'il y a des déſerts & des montagnes couvertes de bois épais, & qu'elle eſt traverſée par les hautes montagnes de la Cordeliere des Andes. On comptoit autrefois, ſous le nom de Charcas, diverſes contrées peuplées par un nombre prodigieux d'Indiens : mais aujourd'hui ſa Juriſdiction commence, du côté du Nord, à Vilcanora, lieu appartenant au Corrégiment de Lampa dans le Dioceſe de Cuſco; de-là, elle s'étend vers le Sud juſqu'à Buenos-Aires. A l'Orient elle touche au Bréſil, & n'a pour bornes

de ce côté que la célebre ligne de démarcation. Elle touche, à l'Occident, la Côte de la Mer du Sud : le reste de cette Province confine au Royaume du Chili. Elle est entre le quinzieme & le trente-cinquieme degré de latitude Méridionale, le trente-unieme & le cinquante-cinquieme de longitude Occidentale. Les Empereurs du Pérou n'avoient encore soumis qu'une partie de ce pays, lorsque les Espagnols en entreprirent la conquête. On compte dans cette vaste étendue un Archevêché, qui est *la Plata*, & cinq Evêchés, qui sont 1 la Paz; 2 Santa-Cruz de la Sierra; 3 Tacuman; 4 Paraguay; 5 Buenos-Aires. Ils sont divisés comme ceux de Lima en plusieurs Corrégimens.

Archevêché de la Plata.

Il y a quatorze Corrégimens dans cet Archevêché qui sont 1 *Plata*; 2 *Tomina*; 3 *Porco*; 4 *Taya* ou *Chichas*; 5 *Lipes*; 6 *Amparaès*; 7 *Oruro*; 8 *Pilaya* ou *Paspaya*; 9 *Cochabamba*; 10 *Chayantas*; 11 *Paria*; 12 *Carangas*; 13 *Cicacica*; 14 *Atacama*.

§. I.

Corrégiment de Plata.

La ville de Plata.

LA ville de Plata, qui porte aussi le nom de *Chuquisaca*, est la Capitale de ce Corrégiment, même de l'Archevêché. Elle fut fondée en 1539, par le Capitaine Pédro d'Anzurez, sous les ordres de François Pizare, & sur les ruines d'un bourg Indien nommé *Chuquisaca*, à peu de distance d'une montagne nommée *el Porco*, où il y avoit quelques mines d'argent qui en avoient fourni une prodigieuse quantité aux Empereurs du Pérou. Ce fut à cause de ces mines que les Fondateurs de la ville lui donnerent le nom de *Cusdad de la Plata*, qui signifie, *cité d'argent*. Celui du bourg s'est cependant conservé, & l'on nomme la ville indifféremment *Plata* ou *Chuquisaca*.

Elle est située dans une petite plaine, à huit degrés vingt minutes dix secondes de latitude Australe, est environnée de montagnes qui la mettent à l'abri des vents. La chaleur n'y est point excessive en été : mais pendant l'hiver,

qui dure depuis le mois de Décembre jusqu'à celui de Mars, les pluies y sont fréquentes & presque toujours accompagnées de tonnerre & d'éclairs. Dans tous les autres mois de l'année l'air y est tranquille & serein. Les maisons y sont de pierres & couvertes de tuiles. Celles de la principale place ont un étage, sans compter le rez-de-chaussée. Elles sont grandes, bien distribuées, accompagnées de jardins & de vergers. L'eau courante y est rare; mais il y en a une quantité suffisante pour la consommation des habitans, depuis qu'on a pris le soin de la distribuer, par des fontaines publiques, dans plusieurs quartiers de la ville. On y compte quatorze mille habitans Espagnols & Indiens.

L'Audience Royale de Charcas fut établie à Plata en 1559 : elle a pour Chef un Président qui est en même-tems Gouverneur & Capitaine Général de toutes ces Provinces, à l'exception de celles de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman, du Paraguay & de Buenos-Aires, qui sont indépendans pour le Militaire. L'Audience de Plata est composée, outre le Président, de cinq Auditeurs, d'un Fiscal, d'un second Fiscal

qui eſt Protecteur des Indiens, & de deux Auditeurs ſurnuméraires. Le Corps de Ville eſt, comme celui des autres villes, compoſé de Régidors qui ſont ordinairement choiſis dans le Corps de la Nobleſſe de la ville : ils ont le Corrégidor pour Chef. Il y a deux Alcades pour la Police.

L'Egliſe de cette ville fut érigée en Evêché dès l'an 1551 : elle reçut le titre de Métropole en 1608. L'Archevêque & l'Official forment le Tribunal Eccléſiaſtique, indépendamment de celui de l'Inquiſition, de celui de la Croiſade, & de celui du bien des Défunts : le premier dépend de l'Inquiſiteur de Lima.

La ville de Plata a deux Paroiſſes : la premiere eſt deſſervie par deux Curés ; l'un pour les Eſpagnols, l'autre pour les Indiens : la ſeconde eſt preſqu'entiérement compoſée d'Indiens. On compte dans cette ville huit Couvents, ſix d'Hommes, & deux de Filles : les Egliſes de ces Couvents ſont magnifiques. Il y a une Univerſité aſſez conſidérable : on y donne pendant toute l'année des leçons publiques dans deux Colléges. Il y en a un qui eſt en même-tems Sémi-

naire, & qui dépend de l'Archevêque.

On trouve à deux lieues de Plata une riviere nommée *Cachimayo*, dont les bords sont ornés d'un grand nombre de maisons de c mpagne. Il y en a une autre nommée *Pilco-Mayo* qui coule à six lieues de la ville sur le chemin du Potosi, à six lieues de Plata : elle fournit d'excellent poisson pendant une partie de l'année : on la traverse sur un grand pont de pierre.

Ville de Potosi.

La Jurisdiction de ce Corrégiment est si étendue vers l'Occident, qu'elle renferme la ville de Potosi, à laquelle les Voyageurs donnent le titre d'Impériale. Les fameuses mines d'argent qu'on découvrit en 1545 dans la montagne de ce nom, & dont nous parlerons dans la suite, y attirerent tant de monde, qu'il s'y forma une ville également opulente que peuplée. On ne lui donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la montagne est froid & sec, ce qui rend le terroir de la ville aride & stérile. Il n'y croît ni fruits, ni grains, ni herbe : mais on y apporte tant de vivres des autres Provinces du Pérou, qu'on y est dans une abondance continuelle. Il s'y fait un commerce presqu'aussi considé-

rable qu'à Lima. On y a établi le Conſeil des Finances qui étoit autrefois à Plata. Il y a des Eaux Minérales dont on vante la vertu : elles ſont chaudes, & on les nomme *Bains de Dom Diégo.*

§. II.

Corrégiment de Tomina.

Il commence à dix-huit lieues au Sud de Plata, & confine aux Indiens ſauvages, nommés *Chiriguans.* L'air y eſt chaud : ſon terroir produit des grains, des fruits & beaucoup de ſucre. Il peut avoir quarante lieues d'étendue.

§. III.

Corrégiment de Porco.

Ce Corrégiment commence près de la ville de Potoſi, à vingt-cinq lieues de Plata, & s'étend environ vingt lieues vers l'Occident. L'air y eſt froid & peu favorable aux ſemences & aux fruits ; mais il y a de beaux pâturages. C'eſt dans ce Corrégiment qu'on trouve la célebre montagne de Porco, dont les

mines, ouvertes par les Incas, furent les premieres auxquelles les Espagnols firent travailler après la conquête.

§. IV.

Corrégiment de Taya ou *Chichas.*

Il est à trente lieues au Sud de Plata, en a environ trente-cinq d'étendue. L'air y est chaud dans une partie, froid dans une autre, & le terroir est fertile à proportion. On y nourrit beaucoup de bestiaux. Il y a un grand nombre de mines d'or & d'argent. A l'extrémité de sa Jurisdiction, sur les confins des Indiens-Idolâtres, on trouve un fleuve nommé *Tipuanys*, dont le sable est mêlé de beaucoup d'or.

§. V.

Corrégiment de Lipes.

Du même côté, en tirant un peu vers le Sud-Ouest de Plata, on trouve le Corrégiment de Lipes, dont l'étendue est aussi de vingt-cinq lieues. L'air y est très-froid : le terroir est couvert

de pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux de *Vicunas*, d'*Alpucas*, ou *Tarugas* & de *Llamas*, animaux assez communs dans les hautes montagnes où le froid est continuel. Il y a des montagnes d'or dans le Corrégiment de Lipes; mais elles sont abandonnées aujourd'hui, quoiqu'elles aient été exploitées autrefois avec beaucoup de profit, principalement celle d'*Abitanis* où le métal étoit si abondant, qu'on le coupoit avec le ciseau.

§. VI.

Corrégiment d'Amparaès.

Il est à peu de distance de Plata; vers l'Orient, & s'étend jusqu'aux Corrégimens de l'Evêché de Santa-Cruz de la Sierra. Le Corrégidor de cette Province a sous sa Jurisdiction les Indiens qui résident à Plata. Le terroir est fort varié; on y trouve quelques troupeaux & beaucoup de grains, principalement de l'orge qui est son principal commerce.

§. VII.

Corrégiment d'Oruro.

Au Nord de Plata, on trouve le Corrégiment d'Oruro. La Capitale se nomme *Saint Phipphe d'Austria d'Oruro*: elle est située à quarante lieues de Plata. Ce pays n'est fertile qu'en pâturages; mais il renferme quantité de mines d'or & d'argent. Les premieres sont peu exploitées par les Espagnols, parce qu'ils sont persuadés que les Incas les ont épuisées: mais les secondes ont fourni de grandes richesses à l'Espagne. Elles sont aujourd'hui remplies d'eau qu'on a beaucoup de peine à épuiser. Celles de Papo, qui sont à douze lieues de Saint Philippe, rendent encore abondamment. La ville d'Oruro ou de Saint Philippe, est grande, bien peuplée & fait un très-grand commerce.

§. VIII.

Corrégiment de Pilaya ou *Paspaya.*

Il commence à quarante lieues de distance, vers le Sud, de Plata: la

plus grande partie de ſon diſtrict eſt ſituée dans les coulées, où l'air eſt fort bon : elles produiſent toutes ſortes de grains & de fruits, de légumes, & quantité de raiſin, ce qui procure à ſes habitans un commerce avantageux avec les Provinces voiſines.

§. IX.

Corrégiment de Cochabamba.

CE Corrégiment commence à cinquante lieues Sud-Eſt de Plata, & à cinquante-ſix de Potoſi. Sa Capitale, qui porte le même nom, eſt une des principales villes du Pérou, & ſa Juriſdiction s'étend, de quelques côtés, à plus de quarante lieues. La ville de Cochabamba eſt ſituée dans une plaine fertile & fort agréable. Tout le pays eſt arroſé d'un grand nombre de rivieres & de ruiſſeaux, qui le rendent très-fertile, & l'ont fait nommer le *Grenier de l'Archevêché de Plata* & de *l'Evêché de la Paz*. L'air y eſt généralement ſain : l'on trouve des mines d'argent dans quelques endroits.

§. X.

Corrégiment de Chayantas.

A cinquante lieues au Nord-Eſt de Plata, on entre dans le Corrégiment de Chayantas qui a quarante lieues d'étendue. Ce pays eſt fameux par ſes mines d'or & d'argent. Celles d'or fourniſſoient beaucoup autrefois ; mais on les néglige aujourd'hui. Celles d'argent ſont exploitées avec ſoin & rendent quantité de métal. Il y a dans cette Juriſdiction une riviere qui roule beaucoup d'or dans ſon ſable. Le terroir nourrit aſſez de beſtiaux pour la ſubſiſtance de ſes habitans.

§. XI.

Corrégiment de Paria.

CE Corrégiment commence à ſoixante-dix lieues Nord-Eſt de Plata : il en a plus de quarante d'étendue. L'air y eſt froid, & le terroir n'y offre que des pâturages qui nourriſſent une prodigieuſe quantité de beſtiaux. Cette

Province fournit d'excellens fromages à tout le Pérou. Elle tire son nom d'un grand lac qu'elle renferme, & qui est formé de l'écoulement des eaux de celui de *Titicaca* ou *Chacuita*.

§. XII.

Corrégiment de Carangas.

Il est à soixante & dix lieues Ouest de Plata, & en a plus de cinquante. L'air y est si froid qu'il ne produit que des Papas, des Quinoas & des Canaguas : mais il nourrit beaucoup de bestiaux. On y trouve quantité de mines d'argent, entre lesquelles on donne le premier rang à celle de Turco, parce qu'elle est entiérement de *Machacado*, c'est le nom que les Mineurs donnent au Minerai, lorsque les filons du métal forment un tissu dans la pierre avec laquelle ils sont mêlés. Il y a dans cette contrée d'autres mines qui ne sont pas, à la vérité, si riches; mais on les trouve plus singulieres. Ce n'est ni dans le roc ni dans les montagnes qu'il faut creuser; c'est dans le sable, où il suffit de faire un trou, pour en tirer des

morceaux d'argent qui n'ont presque point de mêlange de sable.

§. XIII.

Corrégiment de Cicacica.

Le Corrégiment de Cicacica est au Nord, à quatre-vingt-dix lieues de Plata & à quarante de la Paz. Le bourg qui donne le nom à la Province appartient à l'Archevêque de Plata avec tout ce qui est au Sud. La plus grande partie des terres qui sont au Nord, dépendent du Diocese de la Paz. On donne à ce Corrégiment plus de deux cens lieues d'étendue. Dans les parties où l'air est chaud, il produit une grande abondance de Coca qui lui fait un commerce considérable. Les parties froides n'ont que des pâturages où l'on nourrit diverses sortes de bestiaux. Il y a des mines d'argent; mais elles n'approchent pas de celles de Carangas.

§. XIV.

Corrégiment d'Atacama.

Il s'étend assez loin sur les Côtes

Occidentales de la Mer du Sud, & prend ſon nom d'un bourg qui eſt à plus de cent vingt lieues de Plata. Le terroir eſt fertile; mais rempli de ſable en quelques endroits, principalement vers le Sud, où le Pérou eſt ſéparé du Chili par un grand déſert. On pêche ſur cette côte une prodigieuſe quantité de Tollos, eſpéce de poiſſon qui ſe tranſporte ſalé dans toutes les Provinces intérieures, & dont il ſe fait un grand commerce.

EVÊCHÉ DE LA PAZ.

LA Province où la ville de la Paz eſt ſituée, portoit autrefois le nom de *Chuquiapu*, & par corruption *Chuquiabo*. Ce pays avoit été conquis par les Incas. Lorſque les Eſpagnols s'en furent rendus maîtres, le Préſident de la Gaſca y fit bâtir une ville & lui donna le nom *de la Paz*, pour éterniſer l'honneur qu'il avoit eu d'étouffer une révolte qui s'étoit formée, & de donner la paix au Pérou. Il vouloit d'ailleurs favoriſer le commerce entre les villes d'Aréquipa & de Plata, éloignées de cent ſoixante-dix lieues l'une de l'autre, ſans qu'il y eût aucune place de conſidéra-

tion dans l'intervalle. Elle fut érigée en Siége Epiſcopal en 1608, après avoir dépendu près de ſoixante ans du Dioceſe de Plata. L'Evêché de la Paz contient ſix Corrégimens, qui ſont 1 *la Paz*; 2 *Omaſnios*; 3 *Pacajes*; 4 *Laricaxas*; 5 *Chicuito*; 6 *Paucar-Colla*.

§. I.

Corrégiment de la Paz.

Ce Corrégiment eſt fort borné : ſa Juriſdiction n'a d'autre étendue que la ville & ſon territoire. La ville eſt de médiocre grandeur : elle eſt bâtie dans les coulées de la Cordeliere, ſur un terrein inégal. Les collines qui l'environnent bornent la vue de toutes parts, excepté du côté d'une riviere qui traverſe la vallée : elle s'étend même fort peu au-delà. Cette riviere eſt peu conſidérable : mais elle déborde quelquefois & devient alors ſi rapide, qu'elle entraîne des rochers conſidérables : elle roule dans ſes eaux des morceaux d'or, qu'on ramaſſe après le débordement. En 1730, un Indien, ſe lavant les piés ſur la rive, en trouva un ſi gros que le Marquis de

Caftel Fuert l'acheta douze mille piaftres, & l'envoya au Roi d'Efpagne comme une rareté digne du Cabinet Royal.

La ville de la Paz eft gouvernée par le Corrégidor & les Magiftrats ordinaires. Outre la Cathédrale, il y a une Paroiffe qui eft deffervie par deux Curés, & trois autres Eglifes qui font Sainte Barbe, Saint Sébaftien & Saint Pierre; fix Couvents d'Hommes & deux de Filles; enfin un Séminaire pour les jeunes gens qui fe deftinent à l'Etat Eccléfiaftique. Le Chapitre eft compofé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre & de fix Chanoines.

Le voifinage des montagnes, qui ne font éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du pays froide & fujette aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats; mais la ville eft à couvert de ces défagrémens par fa fituation. Il y fait même chaud, & l'on cultive aux environs des cannes de fucre, de la cora, du maïs & diverfes fortes de fruits. Les montagnes voifines font couvertes d'arbres dont on eftime le bois. On y trouve des ours, des tigres & des léopards. A quatorze lieues vers l'Eft, dans les mêmes montagnes,

tagnes, on en diſtingue une fort haute qui renferme de grandes richeſſes. Un coup de tonnerre en détacha une roche vers le commencement de ce ſiécle, on y trouva tant d'or, que, pendant un tems aſſez conſidérable, l'once ne valut que huit piaſtres dans la ville. On a fait pluſieurs tentatives pour exploiter cette mine, mais elles ont toutes mal réuſſi, parce que la montagne eſt continuellement couverte de neige.

§. II.

Corrégiment d'Omaſnios.

Il commence preſqu'aux portes de la Paz, vers le Nord-Oueſt. Il a vingt lieues d'étendue & ſes bornes du côté de l'Occident ſont les rives du fameux lac de *Titicaca*, ou *Chicuito*. L'air y eſt froid, auſſi le terroir ne produit que des pâturages où l'on nourrit beaucoup de beſtiaux. Les Indiens qui habitent près du lac, s'attachent à la pêche, & font un commerce avantageux de leur poiſſon.



§. III.

Corrégiment de Pacajes.

Au Sud-Eſt de la Paz, on entre tout d'un-coup dans le Corrégiment de Pacajes, qui reſſemble beaucoup au précédent par les qualités de l'air & du terroir : mais il y a un grand nombre de mines d'argent : les Eſpagnols en exploitent cependant fort peu. Ils craignent que les Incas ne les aient épuiſées, & d'y faire des dépenſes inutiles. On y a découvert des mines de jaſpe : il eſt d'une blancheur extrême ; on s'en ſert dans tout le Pérou pour mettre aux fenêtres des maiſons & des Egliſes. On y trouve encore des carrieres de marbre de diverſes couleurs ; une mine d'émeraude : mais la difficulté du travail décourage les Eſpagnols : ils n'en tirent pas un grand profit. C'eſt dans les mines de ce Corrégiment que ſe trouve le fameux minerai d'argent, nommé *Vereguenla*, & les montagnes de Santa Juana & de Tampaya, d'où l'on a tiré tant de richeſſes.

§. IV.

Corrégiment de Laricaxas.

A peu de diſtance des terres de la Paz, on entre dans le Corrégiment de Laricaxas. Il a cent dix-huit lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & trente du Nord au Sud. Ce pays jouit de toutes ſortes de climats : ſes productions ſont à peu près les mêmes que celles du diſtrict de Carabaya, auquel il confine du côté du Nord. Il y a une prodigieuſe quantité de mines d'or dont le titre ordinaire eſt de vingt-trois carats & trois grains. Une de ſes montagnes en donnoit vers le commencement de ce ſiécle une très-grande quantité à ce titre : mais la mine s'eſt remplie d'eau, & l'on s'eſt efforcé en vain de la ſaigner en perçant la montagne.

§. V.

Corrégiment de Chicuito.

IL commence à vingt lieues de la Paz, vers l'Oueſt, & s'étend l'eſpace

de vingt-huit du Nord au Sud, & de plus de quarante de l'Eſt à l'Oueſt. L'air y eſt toujours ſi froid que la gelée & la neige y regnent ſucceſſivement pendant toute l'année. Le terroir ne produit que des Papas & des Quinoas. On engraiſſe avec leur racine des troupeaux, pour leſquels on reçoit en échange toutes ſortes de denrées de Cochabamba. Il y a dans les montagnes des mines d'argent qui étoient autrefois fort riches.

Lac conſidérable.

Le Lac Titicaca dont ce Corrégiment touche le bord occidental, eſt ſitué dans les Provinces connues ſous le nom de *Collao*. C'eſt le plus grand de tous les Lacs connus dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingt lieues de circuit & autant de profondeur. Il reçoit les eaux de dix à douze grandes rivieres & de pluſieurs petites. Celle du Lac eſt ſi épaiſſe & ſi dégoûtante qu'on ne peut en boire. On y prend deux ſortes de poiſſons; les uns fort gros & très-bons : les Indiens les nomment *Suchis*; les autres petits & très-mauvais, que les Eſpagnols nomment *Bogas*. Il s'y trouve auſſi beaucoup d'oiſeaux aquatiques. Ses bords ſont couverts d'une eſpeçe de glayeul de jonc.

Il renferme plusieurs Isles : il y en a une remarquable par sa grandeur : elle formoit anciennement une colline que les Incas firent applanir. Manco-Copac, Fondateur de l'Empire du Pérou, publia que le Soleil, son pere, lui avoit ordonné aussi bien qu'à Mama Aëllo Hu-ca, sa femme & sa sœur, de composer dans cette Isle des loix raisonnables & justes pour délivrer leurs peuples de la barbarie. Depuis ce tems l'Isle fut respectée comme un Sanctuaire, & les Incas, après en avoir applani le terrein, y firent bâtir un Temple au Soleil. Ce Temple étoit un des plus somptueux de l'Empire : les murailles étoient revêtues de plaques d'or & d'argent ; mais ces richesses n'égaloient pas celles qui s'étoient accumulées autour, où tous les sujets de l'Empire, obligés de le visiter une fois l'an, apportoient en offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses. On est persuadé que les Péruviens, voyant leur pays soumis aux Espagnols, jetterent tous ces trésors dans le Lac. Ses bords se rétrécissent & forment vers le Sud une espece de golfe au bout duquel sort une riviere qui va former le Lac Pa-

Pont singulier. ria. On voit encore sur cette riviere un Pont de glayeuls & de joncs, inventé par les Incas, pour faire passer leur armée en allant à la conquête des Provinces de Collasuio. Quoique l'eau de cette riviere paroisse dormante à la superficie, elle coule cependant avec beaucoup de rapidité en dessous. L'Incas qui entreprit cette conquête fit couper une sorte de paille nommée *Ichu*, qui se trouve en abondance sur toutes les collines des bruyeres du Pérou. Il en fit faire quatre gros palans qu'on tendit au-dessus de l'eau, d'une rive à l'autre. Il fit mettre dessus, en travers, une prodigieuse quantité de bottes de jonc & de glayeuls secs, liées les unes sur les autres & bien amarrées aux palans. On mit sur le tout deux autres palans bien tendus, qui furent couverts de matériaux, liés & amarrés comme les premiers. Ce Pont singulier a six aunes de largeur, & n'est élevé que d'une & demie au-dessus de l'eau. On a toujours pris soin de l'entretenir ou de le renouveller, & toutes les Provinces voisines sont également obligées de contribuer aux réparations. Ce Pont sert au commerce des Provinces qui sont au-delà de la riviere,

§. VI.

Corrégiment de Paucar-Colla.

C'EST le dernier de cet Evêché. Sa Jurisdiction confine, du côté du Sud, à celle de Chicuito, & son climat est à peu près le même. On y nourrit quantité de moutons tant de l'Europe que du pays. Les Indiens en employent la laine à faire des sacs, en quoi consiste une partie de leur commerce. Il a pour Capitale une ville nommée *Puno*. Les montagnes renferment des mines d'argent : mais la difficulté d'en tirer l'eau, les fait négliger aujourd'hui. Elles étoient autrefois si riches qu'on y coupoit le métal au ciseau.

EVÊCHÉ DE SANTA-CRUZ DE LA SIERRA.

CET Evêché ou cette Province forme un Gouvernement particulier. Quoiqu'il soit d'une vaste étendue, il contient peu d'Espagnols. Presque tous ses bourgs sont des Missions auxquelles on donne le nom de *Missions du Paraguay*.

La Capitale, qui porte le nom de *Santa-Cruz de la Sierra*, fut érigée en Siége Epicopal l'an 1605. Son Chapitre n'est composé que d'un Doyen & d'un Archidiacre : il n'y a ni Canonicats ni Prébendes. L'Evêque fait sa résidence ordinaire dans la ville de Misque Pocona qui est à quatre-vingt lieues de Santa-Cruz. La Jurisdiction de Misque Pocona a plus de trente lieues d'étendue : elle est presque déserte; mais les bourgs des environs sont fort peuplés. L'air y est chaud : la vallée où elle est située a plus de huit lieues de circonférence & produit toutes sortes de grains, de légumes & de fruits, sans en excepter le raisin. Les montagnes & les bois fournissent du miel & de la cire, qui font partie du commerce de ce pays. Les Indiens habitent le pays qui est situé depuis Santa-Cruz de la Sierra jusqu'au Lac Xarayes, d'où sort la riviere du Paraguay, qui, se joignant à d'autres, forme le fleuve connu sous le nom de *Rio de la Plata.* Les Jésuites commencerent à répandre la Foi dans ce pays vers le commencement du dernier siécle. En 1731, ils avoient formé plusieurs bourgs composés de six cens familles. Ces In-

Misque Pocona ville du Pérou.

diens sont bien faits & courageux. Les Portugais ont fait plusieurs fois l'expérience de leur courage. Leurs armes sont le fusil, le sabre & les fleches empoisonnées. Ils ont un langage différent de celui des autres Nations du Paraguay: mais leurs usages different peu de ceux des autres Indiens.

Ils ont pour voisins des Indiens Idolâtres, nommés *Chiriguans*, ou *Chiriguanes* qui persistent avec opiniâtreté dans l'Idolâtrie. Les Missionnaires pénétrent dans leur pays, & se font accompagner de quelques Chiquitos. Ils emmenent dans leurs peuplades ceux qu'ils peuvent convertir : mais le nombre en est toujours peu considérable.

La ville de Santa-Cruz est éloignée de celle de Plata d'environ quatre-vingt-dix lieues. Nuno de Chavez en jetta les premiers fondemens en 1548, & la nomma *Santa-Cruz* en mémoire d'un bourg de même nom où il étoit né. Elle est médiocrement grande & fort mal bâtie.

EVÊCHÉ DE TUCUMAN OU TUCENA.

CET Evêché ou ce Gouvernement peut avoir deux cens lieues d'étendue du Midi au Nord, & près de cent du Levant au Couchant. Il y a cependant des endroits où il est plus étroit. Ce pays est borné au Nord par le Diocese de la Plata; au Levant par le Paraguay & le Diocese ou Gouvernement de Buenos Aires; au Midi &au Couchantparle Chili & par le Diocese de la Plata. Quoique ce pays fût uni à l'Empire des Incas, il n'avoit pas été conquis par la force de leurs armes; les habitans s'étoient soumis volontairement. Les Espagnols n'eurent pas beaucoup de peine à en faire la conquête : ils le trouverent habité par un peuple naturellement docile : ils y bâtirent quatre villes : la premiere nommée *San Iago*, parce qu'elle fut fondée près d'une riviere de même nom. Ses débordemens fertilisent beaucoup les terres voisines. La ville est à plus de cent soixante lieues au Sud de la Plata ; la seconde est *San Miguel de Tucuman*, située à vingt-cinq ou trente lieues Ouest de

San Iago; la troisieme est *Nuestra Senora de Talavera*, qui est à quarante lieues Nord de *San Iago*; la quatrieme est *Cordoue de la Nouvelle Andalousie*, à plus de quatre-vingt lieues de *San Iago* au Sud. Le pays est si étendu, qu'on a cru que quatre Colonies ne suffisoient pas : on y a bâti trois autres villes qui sont *Rioja*, à plus de quatre-vingt lieues Sud-Est de San Iago; *Salta* au Nord-Est, & à soixante lieues de la même ville, & celle de *San Salvador* ou *Xuqui*, qui est à vingt lieues Nord-Est de Salta. Ces villes sont petites & mal bâties. Le Gouverneur du pays fait sa résidence à Salta, & l'Evêque à Cordoue, qui est la plus grande de toutes ces Colonies. Les autres ont leurs Corrégidors particuliers qui gouvernent les Indiens de leurs districts. Ce pays est rempli de déserts inhabitables, tant à cause de ses hautes & spacieuses montagnes où l'eau manque sans cesse, que par les courses continuelles des Indiens sauvages.

La ville de Tucuman reçut la qualité de ville Episcopale en 1570; mais sa Cathédrale est à Cordoue de la Nouvelle Andalousie. Le Chapitre est composé de cinq dignités, qui sont le Doyen, Ville de Tucuman.

l'Archidiacre, le Chantre, l'Ecolâtre & le Tréforier : il n'y a ni Chanoines ni Prébendiers. Le territoire de Tucuman eſt fertile dans tous les endroits où l'on peut conduire l'eau des rivieres. Les lieux chauds donnent du ſucre & du coton. On y fabrique des étoffes de coton & de laine : on trouve du miel & de la cire dans les bois. Le principal commerce qu'on y fait, eſt celui des mules qu'on nourrit dans les vallées où les pâturages ſont fort abondans. On fait paſſer dans les autres Provinces du Pérou des troupeaux innombrables de ces animaux qu'on regarde comme les meilleurs de toute l'Amérique Méridionale.

EVÊCHÉ OU GOUVERNEMENT DU PARAGUAY.

CET Evêché ou Gouvernement eſt le quatrieme de l'Audience de Los Charcas. Il comprend tout le pays qui eſt au Sud de Santa-Cruz de la la Sierra & à l'Eſt du Tucuman. Il eſt borné au Sud par le Gouvernement de Buenos-Aires, & à l'Eſt il s'étend juſqu'à celui de Saint Vincent du Bréſil.

Les Colonies Espagnoles du Paraguay se réduisent aux villes de l'*Assomption*, de *Villa-Rica*, & quelques autres lieux qui ont pour habitans des Espagnols, des Métifs & quelques Indiens. Les deux villes sont assez médiocres & les bourgades n'ont rien de considérable. Dans les villes & les bourgades, les maisons sont séparées par des jardins & des arbres sans aucune espéce de symmétrie. L'Assomption porte le titre de Cité. C'est la résidence du Gouverneur de la Province, qui avoit autrefois sous sa Jurisdiction une partie des peuples qui habitent le Paraguay : mais on en a séparé beaucoup de Missions, qu'on a unies au Gouvernement de Buenos-Aires, quoique le Gouvernement spirituel soit demeuré dans le même état. L'Assomption a une Eglise Cathédrale, dont le Chapitre est composé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Trésorier & de deux Chanoines. Les Paroisses ont des Franciscains pour Curés, excepté celles des Missions.

Le P. Charlevoix, Hist. du Paraguay. Hist. Génér. des Voyages, tom. 13.

Les Missions du Paraguay ne se bornent pas à la Province de ce nom : elles s'étendent en partie sur le territoire de

Santa-Cruz de la Sierra, celui du Tucuman & de Buenos-Aires. On y a converti une multitude d'Indiens répandus dans ces quatre Evêchés. Les Jésuites commencerent par les Guaranies. Les Portugais, ne songeant qu'à tirer avantage de leurs Colonies, faisoient des courses continuelles sur ces peuples, enlevoient pour l'esclavage ceux qui tomboient entre leurs mains & les employoient aux plantations. Pour mettre les nouveaux convertis à l'abri des incursions des Portugais, on en transplanta plus de vingt-quatre mille dans les terres du Paraguay. Ces peuplades augmenterent au point qu'en 1734, on comptoit trente-deux bourgs ou villages Indiens Guaranies, qui contenoient plus de trente mille familles, & leur nombre croissant de jour en jour, on songeoit à fonder trois nouveaux bourgs. Dans le même tems, il y avoit sept peuplades de la Nation des Chiquitos dans le Diocese de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroissement continuel de leurs habitans faisoit penser à augmenter le nombre de leurs villages.

Toutes les Missions du Paraguay sont environnées d'Indiens Idolâtres. Les

uns vivent en bonne intelligence aveo les Indiens nouveaux convertis, & les autres les menacent continuellement de porter le ravage chez eux. Les Missionnaires pénétrent souvent chez eux & en convertissent quelques-uns qui les suivent & vont s'établir dans les bourgades occupées par les Chrétiens. On trouve à cent lieues des Missions une Nation d'Indiens Idolâtres qui se nomment *Guenoas* qu'on a beaucoup de peine à convertir, parce qu'ils sont accoutumés à une vie licentieuse, & qu'ils ont parmi eux des Métifs, même des Espagnols chargés de crimes & à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet asyle. Le mauvais exemple que les Guenoas en reçoivent les éloigne des vérités qu'on leur annonce.

Ils sont d'ailleurs accoutumés à une vie oisive, ne subsistent que de leur chasse, ne cultivent point leurs terres & craignent le travail auquel ils croient qu'on les assujettira après leur conversion. On fait le même tableau des Charuas, peuple qui habite entre les rivieres du Parana & d'Urugay. Ceux qui habitent les bords du Parana, depuis le bourg du Saint Sacrement, sont plus

dociles, parce qu'ils ſont plus laborieux, cultivent leurs terres & n'ont aucune communication avec les fugitifs. On trouve vers la ville de Cordoue d'autres Indiens Idolâtres, nommées *Pampas* : ils vont vendre leurs denrées dans la ville, & ſont cependant très-difficiles à convertir : mais ces Idolâtres vivent dans une paix conſtante avec les Chrétiens. Aux environs de Santa-Fé, ville dépendante de la Province de Buenos-Aires, on trouve une multitude de peuples guerriers, qui paſſent toute leur vie à faire des incurſions ſur d'autres peuples. Ils font ſouvent de grands ravages juſques ſous les murs de San Iago & de Salta, dans la Province de Tucuman. Les autres Nations qui habitent depuis les confins de celles-ci, juſqu'aux Chiquitos & juſqu'au Lac de Xarayes, ſont peu connues. Quelques Jéſuites ont pénétré chez ces peuples ; mais ils n'ont pu découvrir leurs habitations, ce qu'on attribue à la vaſte étendue de leur pays, ou à leur vie errante qui ne leur permet pas de faire un long ſéjour dans les mêmes lieux. Vers le Nord de l'Aſſomption, on rencontre un petit nombre d'Indiens Gentils, dont quelques-

tins fuivirent les Miffionnaires aux villages des Chrétiens, & embrafferent la Foi. Les Chiriguans habitent du même côté, & veulent toujours mener une vie libre dans leurs montagnes.

Miffions du Paraguay.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les Miffions du Paraguay occupent une étendue de pays confidérable. L'air y eft en général humide & tempéré : il y a cependant quelques endroits où il eft froid : le terroir eft fertile en grains, en fruits & en légumes. On y cultive beaucoup de coton, dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. On y plante du tabac, des cannes de fucre, & de cette herbe qu'on nomme *Herbe du Paraguay*, & qui fait un objet de commerce d'autant plus confidérable qu'elle ne croît que dans le pays, d'où elle paffe dans toute l'Amérique Méridionale : le produit de ce commerce fert à la nourriture & à l'entretien des habitans, & les Miffionnaires en font la diftribution avec tant d'égalité, qu'on ne peut leur refufer les louanges qui leur font dues à ce fujet.

Chaque peuplade a fon Gouverneur, fes Régidors & fes Alcades. Les Gouverneurs font élus par les Indiens mê-

mes, & confirmés par les Curés qui se réservent par-là le droit de rejetter ceux dont le caractere ne leur convient pas. Les Alcades sont nommés tous les ans par les Corrégidors qui veillent avec eux au maintien de la paix & du bon ordre. Comme ces Magistrats n'ont pas les lumieres fort étendues, il leur est défendu d'infliger la moindre peine, sans le consentement du Curé qui éclaircit l'affaire & approuve le jugement, lorsqu'il le trouve équitable. Le châtiment le plus ordinaire est la prison ou le jeûne : si la faute est grave, la peine est quelques coups de fouet, & c'est la plus grande parmi ces hommes qui ne commettent jamais d'assez grands crimes pour en mériter une plus févere. L'horreur pour le vol, pour le meurtre, &c, est établie dans toutes ces peuplades par les exhortations continuelles des Missionnaires. Les châtimens sont même toujours précédés d'une remontrance, qui dispose le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle, & ces marques de ménagement, de douceur & d'affection, mettent les Curés à l'abri de la haine & de la vengeance de celui qu'ils font punir. Aussi

loin d'être haïs des Indiens, ces Peres en sont si chéris & si respectés, que quand ils les feroient punir sans raison, ils croiroient cependant l'avoir mérité, parce qu'ils regardent ces Directeurs comme incapables d'injustices.

Chaque peuplade a son Arsenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui peuvent servir à la Milice, dans les cas où la guerre est indispensable, soit contre les Portugais, ou contre les Nations Idolâtres. Ces armes sont des épées, des fusils & des bayonnettes. Tous les soirs des jours de Fêtes on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village sont divisés en plusieurs compagnies, qui ont des Officiers en uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la devise de leur canton. Les Gouverneurs, les Régidors & les Alcades ont aussi des habits de cérémonie différents de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

Education que l'on donne aux Indiens du Paraguay.

Il y a dans les villages, des Ecoles pour apprendre aux jeunes Indiens à lire & à écrire. Il y en a pour la danse & pour la musique, où l'on fait de très-bons éleves, parce qu'on n'y reçoit que ceux qui ont des dispositions & des

talens pour ces exercices. Ceux qui ont quelque génie, apprennent la langue latine & ne laiſſent pas d'y faire des progrès. Il y a divers atteliers dans la cour de la maiſon du Curé, pour la peinture, la ſculpture, la dorure, l'orfévrerie, la ſerrurerie, la menuiſerie, l'horlogerie, &c. Les jeunes gens ont la liberté de choiſir celle de ces profeſſions qui eſt de leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des maîtres. Chaque village a ſon Egliſe qui eſt toujours fort grande & très-bien ornée.

Les maiſons des Indiens ſont toujours bien diſpoſées, ſi commodes & ſi bien meublées que celles des Eſpagnols ne les valent pas, dans pluſieurs bourg du Pérou. Quelques-unes ſont bâties de pierres, d'autres de briques cuites; la plupart de bois. Elles ſont toutes couvertes de tuiles. On trouve dans ces villages juſqu'à des fabriques de poudre à canon, dont on réſerve une partie pour les tems de guerre; l'autre pour les feux d'artifice par leſquels on ſolemniſe toujours les Fêtes Eccléſiaſtiques & Civiles. A la proclamation des Rois d'Eſpagne, les Officiers ſont vêtus de neuf & rien ne manque à la magnificence

de leurs habits. Chaque Eglise a sa Chapelle de musique composée de voix & d'instrumens. Le service Divin s'y célebre avec la même pompe que dans les Eglises Cathédrales : on vante principalement celle des Processions publiques. Tous les Officiers Civils & Militaires y paroissent en habits de cérémonie. La Milice y est en Corps. Le reste du Peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre. Ces Processions sont accompagnées de danses : les danseurs ont des habits particuliers & fort riches.

Entre les Edifices publics de chaque village, on voit une maison de force ; où les femmes de mauvaise vie sont renfermées. Elle sert en même-tems de retraite pour celles dont les maris sont absents ou qui n'ont point de famille. On a beaucoup de soin pour l'entretien de cette maison, pour la subsistance des vieillards & des orphelins. Tous les habitans sont obligés de travailler deux jours la semaine pour cultiver un espace de terre destiné à cet usage. Ce travail s'appelle *Travail de la Communauté*. Si le produit monte au-delà des besoins, on applique le surplus à l'ornement des

Communautés, à l'habillement des vieillards, des orphelins & des infirmes. Par cet arrangement, on pourvoit à tous les besoins des habitans. Les Tributs Royaux sont payés ponctuellement. Les Curés sont obligés d'exciter les Guaranies au travail, parce qu'ils sont naturellement paresseux. C'est pour cette raison qu'ils font vendre eux-mêmes les marchandises qui proviennent des manufactures, & les denrées qu'on retire de la culture des terres. Les Chiquitos au contraire sont laborieux, & pourvoient par leur travail, à la subsistance de leurs Curés. Ceux-ci, de leur côté, font des provisions d'étoffes & d'autres marchandises qu'ils donnent en échange à leurs Paroissiens pour de la cire & d'autres productions du pays. On remet tout ce qui revient de cette espece de commerce entre les mains du Supérieur de la Mission : chaque peuple a le sien. Du produit de la vente, on achete de nouvelles marchandises pour les besoins de chaque Communauté. Il arrive delà que les Indiens ne sont pas obligés de sortir du canton pour se procurer leurs besoins, & que n'ayant point de communication avec d'autres

peuples, ils ne sont point exposés à contracter les vices dont on s'efforce de les préserver.

L'administration spirituelle des peuplades est aussi extraordinaire que le Gouvernement politique. Chaque village n'a qu'un Curé; mais il est assisté d'un autre Prêtre, souvent même de deux, suivant le nombre des habitans. Ces Prêtres sont servis par cinq ou six jeunes garçons qui font l'Office de Clercs à l'Eglise, & font un espece de Clergé, où toutes les heures d'exercice sont reglés comme dans les Colleges des grandes villes. Les Curés visitent les plantations des Indiens, qu'ils ont soin d'encourager au travail. Ils assistent régulièrement à la boucherie publique, font faire la distribution des viandes par rations, à proportion du nombre de personnes dont chaque famille est composée. Ils visitent les malades pour leur donner les secours spirituels & temporels. Ces soins les occupent au point qu'ils sont obligés d'abandonner plusieurs Offices à leur Vicaire. C'est celui-ci qui fait le Catéchisme aux jeunes gens des deux sexes : le nombre en est si grand qu'il passe deux mille dans chaque village.

Le Dimanche, tous les habitans, sans distinction d'âge, vont recevoir les mêmes instructions.

Dom Ulloa, de qui nous empruntons tous ces détails, dit que les Curés devroient être nommés par le Gouverneur, comme Vice-Patron des Eglises, & être admis par les Evêques aux fonctions de leur Ministere : mais, comme il est à présumer que les Provinciaux connoissent mieux les sujets de leur Ordre, le Gouverneur & l'Evêque ont pris le parti de leur confier tous leurs droits à ce sujet. Le Provincial fait sa résidence dans le bourg de la Caudelaria, qui est le centre de toutes les Missions. C'est le Roi d'Espagne qui paye les appointemens aux Curés dans les Missions des Guaranies. Ils montent par an à trois cens piastres, en y comptant ceux du Vicaire. Cette somme est confiée au Supérieur qui fournit tous les mois à chaque Curé ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture & son habillement. Les Missions des Chiquitos qui ont un Supérieur à part ne sont pas comprises dans cet arrangement, & leur Nation étant plus laborieuse, les Curés tirent leur subsistance de son travail.

Ce

Ce que nous venons de dire sur le Paraguay est tiré de Dom Ulloa. Il nous est tombé entre les mains une brochure qui contient l'Extrait des Mémoires du Sieur Bavet, Ingénieur à la Martinique, que le hasard conduisit au Paraguay en 1717, & qui y passa assez de tems pour acquérir une connoissance parfaite des mœurs, des usages, des habitans & de la maniere dont ils étoient gouvernés par les Jésuites. Nous commencerons par la description qu'il fait du pays.

Description du Paraguay par M. Bavet.

La partie du Paraguay qu'occupent les Jésuites comprend le *Parana*, qui est une grande Province au Sud du Paraguay proprement dit, & à l'Est de la Plata. Cette contrée s'étend dans l'Amérique Méridionale, sous le quatrieme climat Austral, depuis le Tropique du Capricorne, ou le vingt-troisieme degré de latitude Sud, jusqu'au vingt-neuvieme.

C'est dans cette étendue qu'on trouve les terres possédées par les Jésuites, dont la principale partie est située entre les rivieres du Paranaguazu & d'Uragay. Les possessions des Jésuites ont environ cent lieues de largeur sur cent cinquante

de longueur. Ces terres ſont appellées *Réductions*, parce que les Jéſuites en portant la Foi parmi les peuples qui les habitoient, les réduiſoient ſous leur puiſſance.

Les Réductions commencerent vers l'an 1610, tems auquel les Miſſionnaires entrerent dans ce pays. Ils y trouverent quelques Eccléſiaſtiques qui les avoient précédés ; mais ils les obligerent de paſſer ailleurs ; gagnerent quelques Sauvages par les careſſes & les promeſſes, & s'en ſervirent pour ſoumettre les autres. Ils ne tarderent pas à bâtir une ville qu'ils établirent ſur les bords du Paranaguazu : ils lui donnerent le nom de *Conception*. La ſeconde Réduction fut établie ſur le bord de l'Uraguay : on lui donna le nom de la *Grande Saint Ignace*. La troiſieme fut conſtruite à près de vingt-cinq lieues des deux autres, & fut nommée *Los Apoſtolos*. La quatrieme fut placée à près de dix lieues de Los Apoſtolos, & reçut le nom de *Saint Michel* ; la cinquieme à ſept lieues de Saint Michel reçut le nom de *Saint Laurent* ; la ſixieme enfin, à la même diſtance de Saint Laurent, fut appellée *Saint Louis*.

Toutes ces villes ſont à la ſuite les unes des autres, en tirant à l'Eſt vers la mer du Nord, du côté de *Rio grande*. Le nombre augmenta au point qu'il y en avoit trente-deux en 1718. La plus grande & la plus riche de ces villes eſt Saint Ignace, que l'on peut comparer à la Rochelle.

Tous les peuples réduits demeurent dans ces villes : il y en a très-peu de répandus dans les campagnes. On compte dans les principales villes juſqu'à huit mille habitans, & dans les moindres environ trois mille. Toutes les Réductions peuvent en contenir cent douze mille, tant hommes que femmes & enfans : on compte dans ce nombre vingt-mille hommes en état de porter les armes.

Les maiſons y ſont de pierre de taille & de bonne maçonnerie. Elles ſont toutes uniformes, d'un étage ſeulement, & couvertes de tuiles. Les rues ſont droites & larges. Les Preſbyteres ſont autant de petits Palais. Il y a douze ou quinze appartemens entourés de groſſes colonnes de marbre. Ces colonnes ſoutiennent des balcons couverts, & forment des galeries. Devant chaque

Presbytere, il y a une grande cour & des jardins considérables sur le derriere.

Dans les côtés, on a construit des bâtimens pour différentes manufactures, pour les cuisines & pour les logemens des domestiques. Le tout est enceint d'un mur très-épais, & d'une bonne construction. Il peut avoir vingt piés de hauteur.

Les Eglises sont grandes & fort bien ornées. Le clocher est sur le devant ou à côté de la maison Presbytérale : les cloches peuvent avoir douze à quinze piés de tour. Dans chaque Eglise, il y a deux buffets d'orgue assez considérables, soutenus par des colonnes & des thermes fort bien travaillés. Le chœur de musique est composé d'un nombre considérable de voix, d'un serpent, d'un cornet à bouquin, de hautbois, de violons, de basses-de-violes & de harpes.

Ce pays est plat : il est arrosé par plusieurs rivieres, dont deux sont navigables. On y distingue quatre saisons, comme dans les climats de l'Europe, mais dans des tems différents. L'hiver commence au mois d'Août, & en dure

environ trois : il eſt cependant fort doux. Il n'y gele que pendant un mois ; mais il n'y neige & n'y pleut preſque jamais. Le printems & l'automne y ſont charmans.

Tout ce pays n'eſt preſque compoſé que de prairies naturelles. Il y a peu de bois : on y trouve cependant quelques petites forêts qui ſont éloignées les unes des autres d'environ huit à dix lieues. Il y a même des endroits où l'on ne trouve aucun arbre dans l'eſpace de vingt ou trente lieues. Il y a cependant une forêt dans la Province de Guaira : on y prend tous les bois pour les groſſes charpentes & pour la navigation. Les autres forêts ne ſont, pour ainſi dire, que des bois taillis.

Tous les fruits d'Europe & d'Amérique y viennent en abondance. Les Jéſuites y font ſemer du froment pour eux ſeulement. On y trouve du coton, des cannes à ſucre, du millet, du tabac, des arbres appellés *Kamini*, dont la feuille, nommée *Gierbe*, eſt à-peu-près ſemblable à celle du laurier : elle fait le principal objet de la récolte du pays. Il y a des vergers d'une lieue ou deux en quarré qui en ſont tout plantés.

La Gierbe eſt une eſpece de thé que les Jéſuites aſſurent avoir été découvert par le grand Saint Jgnace. Tous les Eſpagnols de ces contrées en font un grand uſage, principalement, du côté de la mer du Sud, où il s'en conſume une quantité prodigieuſe. Ce n'eſt que dans les Réductions que s'en fait la récolte. Elle ſe vend ſur le pié de cent piaſtres le quintal : le débit en eſt conſidérable.

Les Jéſuites font auſſi des ſucres moſcovades, mais en petite quantité. Ce n'eſt que pour leur uſage & quelques diſtributions qu'ils font à Buenos-Aires & dans le Paraguay Eſpagnol. Ils pourroient y faire du vin, parce que la vigne y vient très-bien. Le raiſin en eſt d'une beauté & d'un goût admirables; mais ils aiment mieux faire venir leurs proviſions des pays étrangers, que de planter des vignes chez eux, par la crainte que le vin n'attirât les Eſpagnols ou les autres Nations.

On éleve dans les ménageries toutes ſortes de volailles ; mais on n'en donne qu'aux Jéſuites ou aux malades. Il eſt défendu aux Indiens d'en manger, ſous peine d'un châtiment rigoureux.

Le pigeon y eſt fort délicat. On y trouve une prodigieuſe quantité de perdrix, de tourterelles, de bécaſſes, de bécaſſines, d'ortolans, de cercelles, de canards & d'oies ſauvages. On y éleve des troupeaux conſidérables de moutons, de chevres & de cochons.

Il y a en outre beaucoup de cerfs, de ſangliers & d'autruches; des tigres d'une grande beauté & d'une prodigieuſe groſſeur; des lions blancs, mais petits; des renards, & beaucoup de chiens ſauvages.

Dans les vaſtes pâturages & les prairies naturelles qui ſont du côté de la mer, il y a un nombre prodigieux de chevaux & de bêtes à cornes. C'eſt-là que les Jéſuites envoient chercher les beſtiaux néceſſaires à la nourriture des Réduits.

Tous les ans ils font faire en Décembre, Janvier & Février, une grande chaſſe générale, où chaque Réduction envoie une compagnie plus ou moins nombreuſe, à proportion du plus ou moins de perſonnes que chacune contient. Lorſque la chaſſe eſt faite, chaque homme eſt obligé d'amener cent bêtes à ſa Réduction. Les Réduits conduiſent ces

troupeaux près de deux cens lieues au travers de ces vaſtes campagnes, ſans qu'il s'en échappe aucun animal. Lorſqu'ils ſont arrivés aux Réductions, on met les bêtes à corne dans de grands parcs, qui ont quatre à cinq lieues de tour. C'eſt-là qu'on va chaque ſemaine prendre la quantité de viande dont on a beſoin pour la conſommation. Elle eſt conſidérable, parce que les Réduits n'ayant que la viande pour tout aliment, il en faut ſix ou ſept livres par jour à chacun. Comme les chevaux ſont très-communs dans ce pays, chaque Réduit en a un.

Les Indiens Réduits ſont d'une taille médiocre, mais forts & robuſtes, adroits & leſtes. Ils ont le teint olivâtre, les cheveux noirs, & naturellement longs; mais les Jéſuites les leur font couper à la hauteur des oreilles, & ne leur permettent jamais de les laiſſer croître d'avantage. On les diſtingue par-là des autres Indiens qui ne ſont pas réduits.

Ces peuples ont beaucoup de conception, & s'appliquent à ce qu'on leur montre. Ils ſont humbles & ſoumis; de maniere qu'on réuſſit en peu

de tems à leur apprendre ce qu'on veut qu'ils sachent. On les marie fort jeunes ; la plupart dès l'âge de quatorze ou quinze ans, & le plus tard à dix-sept ou dix huit. Ils ont les mœurs assez pures, & s'acquittent fort bien des devoirs de Religion. Ils entendent tous les jours la Messe qui se dit assez matin pour ne pas interrompre leurs travaux. La plupart communient tous les mois. Ils ne manquent jamais au service de l'Eglise les Fêtes & les Dimanches.

Tous leurs vêtemens sont de coton. Les hommes ont les jours ordinaires une chemise, un caleçon, & une espece de redingote.

Quelques-uns portent un buste en forme de gillet, fait de peau de cerf passée. Ils ont un bonnet d'étoffe, semblable à celui que nos rouliers portent l'hiver. Ils ont ordinairement les jambes & les piés nuds, excepté les jours d'exercice, ou de revue & de danse, qu'ils prennent des souliers & des bas de coton brochés.

Les femmes ont une chemise & pardessus une espece de grande jupe de coton blanc, en forme de soutane. Il y a un colet & des fentes aux côtés pour

paſſer les bas. C'eſt le ſeul vêtement des femmes ordinaires. Celles qui jouiſſent de quelque conſidération portent, par-deſſus la jupe de coton, une eſpece de robe d'étoffe de laine ouvrée de différentes couleurs; mais elles ont toutes & en tout tems, la tête, les jambes & les piés nuds, les cheveux épars, bien peignés, même lavés.

Tous les Réduits ſont enrégimentés & diſciplinés militairement. Les Officiers ſont tous du corps de la Nation. Ils ſont diſciplinés par quelque Jéſuite qui a du ſervice. Ils ſont réguliérement l'exercice tous les Dimanches, tant à pié qu'à cheval. Les Cavaliers ont des ſelles & des piſtolets. Ils font leurs évolutions & leurs mouvemens aſſez réguliérement, s'exercent au maniement des différentes armes qui ſont en uſage chez eux. Ces armes ſont le fuſil, la lance & la fléche. Ils ont en outre une eſpece de fronde qu'ils appellent *Hande*. C'eſt une pierre arrondie & groſſe comme une balle de jeu de paume, percée au milieu. Ils y paſſent une corde à boyau, longue d'environ une braſſe : ils lancent la pierre avec une adreſſe ſurprenante. Lorſqu'ils ſont

l'exercice ou la revue, ils ont des sabres, des baudriers & des habits uniformes; un juſtaucorps & des caleçons à la Françoiſe, des bonnets à la dragone, ornés de plumes d'autruche avec un Nom de Jéſus ſur le devant & une tête de mort ſur le derriere. Ces vêtemens ſont de différentes couleurs, ſuivant les régimens, & d'un gros coton: les baudriers ſont auſſi de coton. Toutes les armes & les munitions de guerre ſont dans un Arſenal que renferme la maiſon Preſbytérale, & ne ſe donnent que les jours de revue ou d'exercice: on les rapporte après.

Chaque Réduction a ſon Etat-Major, où il y a un Gouverneur & un Lieutenant de Roi. Ces deux Officiers ont ſeuls la permiſſion d'avoir un fuſil pour la chaſſe. Les autres Officiers Militaires peuvent avoir quelques fléches; mais ils ſont obligés d'en demander la permiſſion au Jéſuite qui eſt le Chef de la Réduction. Outre les Officiers Militaires, il y a dans chaque Réduction des Caciques qui ſont les Nobles du pays. Chaque Cacique eſt chargé du ſoin de conduire un quartier. Il eſt obligé de rendre compte tous les Diman-

ches & toutes les Fêtes de ce qui s'y est passé. Chaque Officier a sa marque de distinction. Le Gouverneur a un jonc de quatre piés de hauteur, à poignée d'or. Le Lieutenant de Roi a une semblable canne à poignée d'argent. Les Majors des Régimens ont des cannes à longues poignées d'argent. Les Alcades, qui sont des especes de Juges Civils, portent une baguette d'ébène ou de baleine, de la grosseur du petit doigt, & de huit à neuf piés de long. Les Caciques ont une semblable baguette, mais elle n'est que de la longueur des joncs ordinaires, avec une petite tête d'argent au bout.

Les Gouverneurs, les autres Officiers & les Caciques, rendent tous compte de leur conduite au Chef de la Réduction. C'est un Jésuite, Curé, qui gouverne avec une autorité absolue, qui rend justice souverainement, & qui a soin de pourvoir aux besoins de chaque famille.

On a soin de récompenser ceux qui sont assidus au travail, & qui menent une conduite sans reproche : mais comme les gratifications trop fréquentes dégénerent ordinairement en abus, on

n'en accorde jamais qu'à ceux qui en méritent réellement. Les fautes font toujours fuivies du châtiment. Le châtiment le plus ordinaire eft des coups de nerf de bœuf fur les reins. La rébellion & la défertion eft punie de mort.

Les Jéfuites de ces Réductions ont une teinture de tous les Arts, & ont montré à ces peuples tous ceux qu'ils cultivent. L'architecture, la peinture, la dorure, la fculpture & la gravure; l'orfévrerie, la charpenterie, la menuiferie, la ferrurerie, la fabrique & la fonte des cloches, & l'armurerie. Leurs armes font fort bien travaillées; leurs étoffes de coton & de laine font parfaitement fabriquées. Ils ont des falpétrieres & font de la poudre à canon. Il y a dans les maifons Prefbytérales de très-habiles batteurs d'or & d'argent.

Chaque Réduction a des Maîtres de Mufique & des Facteurs de toutes fortes d'inftrumens. Le Curé a foin de choifir le plus habile ouvrier & de lui confier le foin de conduire les autres. Plufieurs Réduits ont appris des Jéfuites la Médecine & la Chirurgie, & s'y rendent fort habiles. Ceux qui font inftruits dans ces profeffions,

ſe répandent dans les Miſſions pour ſoulager les peuples. Ces Médecins & ces Chirurgiens, portent pour marque de diſtinction, un bâton noir de leur hauteur & de la groſſeur du doigt, avec une croix au bout.

Il y a dans ce pays pluſieurs mines d'or & d'argent ; mais les Jéſuites les cachent avec beaucoup de ſoin, & n'y font travailler que par des gens de confiance. C'eſt avec cet argent, qu'ils embelliſſent leurs Egliſes & leurs maiſons Preſbytérales. Ils ont, comme on l'a vu, des orfévres, des batteurs d'or. C'eſt de-là que proviennent tous ces lingots qu'ils envoient à Buenos-Aires & qui paſſent en Eſpagne : ce commerce eſt le principal objet de l'attention des Jéſuites. On ne convertit point l'or & l'argent en monnoie pour l'uſage des Réduits : on a ſoin, comme on l'a encore vu, de leur fournir tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Outre les mines d'or & d'argent qui ſont aſſez communes dans cette portion du Paraguay, il y en a de cuivre & de fer, dont les Jéſuites ſavent tirer un très-bon parti.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les Jéſuites du Paraguay ſont

un commerce confidérable. Celui de la Gierbe ou des feuilles de Kamini, eft d'un produit d'autant plus confidérable, que c'eft l'occafion dont ils fe font fervi pour faire paffer leur or & leur argent en Europe. Ils le mettent en lingots dans les ballots de Gierbe, qui font toujours conduits à Buenos-Aires par des Jéfuites. Tous leurs ballots font marqués au Nom de Jéfus, qui eft tellement en vénération dans cette partie du Nouveau Monde, que tous les Réduits, les Efpagnols même n'ofent arrêter leurs regards deffus, par refpect pour la fociété & la religion.

Les Jéfuites paient cependant un Tribut au Roi d'Efpagne : il confifte en cinq piaftres pour chaque Réduit qui eft parvenu à l'âge de virilité : mais ce font les Jéfuites eux-mêmes qui font le dénombrement de leur capitation, & on les accufe de ne pas faire une déclaration exacte. Ces Peres font encore obligés d'envoyer de tems en tems de leurs Réduits à Buenos-Aires pour les travaux publics ; mais ce n'eft qu'en conféquence de leurs déclarations.

Ces Réduits ont même toujours parmi eux quelques-uns de ces Peres, de

crainte qu'ils n'aient, pendant le travail, communication avec quelqu'étranger. Les Jésuites qui les escortent ne les quittent enfin jamais : ils vont avec eux aux travaux, les ramenent aux heures du repas dans un Collége, & son tsuccessivement relevés par d'autres Jésuites.

Dans chaque Réduction, un seul Jésuite est revêtu du souverain pouvoir : il commande en maître absolu, & les Réduits lui obéissent avec une soumission aveugle. On compte environ quarante Jésuites qui ont le gouvernement & la discipline de tous les peuples Réduits qui se trouvent dans cette vaste contrée : les autres Jésuites n'y sont regardés que comme les Coadjuteurs ou les Vicaires qui n'ont qu'une autorité précaire.

Les Chefs ont au-dessus d'eux un Provincial : il demeure à la Conception qui est la plus ancienne maison des Réductions. Ce Provincial n'a que deux ou trois Jésuites avec lui : l'autorité qu'il a sur les Curés est fort bornée, & on ne doit le regarder que comme le premier parmi ses égaux. Chaque Curé fait exactement la visite des campagnes,

quoiqu'il ait, comme on l'a dit, des Officiers préposés pour lui rendre compte de ce qui s'y passe. Il monte, pour cet effet, toutes les semaines à cheval, accompagné de quarante ou cinquante Cavaliers, de maniere que rien ne lui échappe. Tous ces Curés ont une conduite très-réguliere, & ne donnent aux Réduits que des exemples édifiants. La prudence guide toutes leurs actions, & ils en commettent très-peu que l'on puisse véritablement censurer : jamais ils ne s'écartent de leur devoir. Cette régularité dans les mœurs leur attire une si grande considération de la part des Réduits, qu'ils la poussent jusqu'à la vénération. Aussi les Réduits obéissent-ils aux Jésuites avec une soumission aveugle. Il n'y en a pas un qui ne sacrifiât volontiers sa vie pour obliger son Curé.

Ces Curés ne changent ordinairement pas de résidence ; chacun d'eux meurt dans la Réduction où il a été établi, & sa vie n'est ordinairement pas courte. On en attribue la cause à la bonne qualité de l'air qu'on respire dans ce pays, à la bonté des mets & au régime qu'on y observe.

Pour remplacer ceux qui meurent; on choiſit dans toutes les maiſons des Jéſuites d'Eſpagne ceux qui paroiſſent avoir le plus de diſpoſitions pour gouverner les Réduits. On les fait venir à Buenos-Aires, où ils font un nouveau ſéminaire, ſous prétexte d'apprendre les langues du Paraguay : mais le véritable motif eſt pour les examiner de nouveau, approfondir leur caractere, & connoître s'ils ont toutes les qualités requiſes pour gouverner ces peuples, ſuivant les principes de l'adminiſtration établie. On n'y en reçoit aucun qui ne ſoit d'une prudence & d'une capacité reconnues. Cet examen eſt fort ſévere : on les garde cinq ou ſix ans dans le Séminaire & on les met à des épreuves continuelles. Au bout de ce tems, à peine s'en trouve-t-il un ſur ſept qui ſoit jugé capable de remplir les fonctions de Curé au Paraguay. Il arrive même aſſez ſouvent que le petit nombre d'élus n'obtient pas les places auxquelles il ſe croit deſtiné, quoiqu'on trouve dans ceux qui le compoſent les qualités requiſes. Souvent la crainte de quelqu'accident engage un ancien Curé à joindre la Cure vacante

à celle qu'il possede déja. C'est une loi constante dans ce pays de n'y laisser entrer aucun Européen, de quelque Nation qu'il soit, même un Jésuite. Quoique le Gouverneur de Buenos-Aires, sous la dépendance duquel ce pays se trouve, ait droit d'examiner ce qui s'y passe, tous ceux qui ont occupé ce poste n'ont jamais songé à y faire usage de leur autorité, & s'en sont toujours rapportés à la prudence des Jésuites pour l'administration de la Justice & les autres parties du Gouvernement.

Les loix de l'Histoire ne nous permettent pas de nous en rapporter aux discours populaires, & d'écouter la partialité toujours outrée dans ses relations & injuste dans ses jugemens. Elles veulent au contraire que nous fassions tous nos efforts pour découvrir la vérité & la présenter au Lecteur. C'est pour y arriver que nous avons lu tous les Ecrivains qui ont fait mention du Paraguay. Ne voulant rien prendre sur notre compte, nous n'avons fait qu'un extrait de leurs ouvrages à cet égard; nous avons presque toujours employé leurs expressions, sans même changer les tems, mettant au présent, suivant

le langage de l'Ecrivain que nous ſui-vons, ce qui eſt paſſé, puiſque les Jéſuites ne ſont plus au Paraguay. Pour remplir le plan que nous nous propoſons, & ne rien laiſſer à déſirer au Lecteur, nous allons rapporter ce que M. de Bougainville, Capitaine de Vaiſſeau, nous dit de ce pays, des Jéſuites qui y étoient établis, & de la maniere dont ils en ont été chaſſés. Il parle en témoin oculaire : il étoit alors ſur les lieux. Ce n'eſt point un Voyageur vulgaire, qui ne voit que les choſes qui le frappent, qui ne ſait rien diſcuter, rien approfondir & rien apprécier, à qui la mémoire enfin tient lieu de tout. C'eſt un Officier dont les talens naturels ont été développés par l'éducation; un Philoſophe qui cherche la cauſe des effets qu'il voit, & ſait la découvrir; un Politique qui développe les caracteres des différentes Nations, & connoît leurs mœurs; un Phyſicien qui ſuit la nature dans ſes opérations, & approfondit preſque tous ſes myſteres : c'eſt un Géographe éclairé, qui, à la connoiſſance de la ſurface de la terre, des cercles de la ſphere, joint celle des mathémathiques. Ces connoiſſances & ces talens ſont ac-

compagnés de la modeſtie, preſque toujours inſéparable du véritable mérite. Il avertit ſes Lecteurs de ne pas regarder ſa relation comme un ouvrage d'amuſement, ajoutant que *ſes idées & ſon ſtyle n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & ſauvage qu'il mene depuis douze ans.* Nous penſons ſi différemment de ſon ſtyle & de ſes idées, que nous ne ferons pas difficulté de le copier, ne nous permettant que les changemens qui abrégeront les détails qui nous paroiſſent inutiles dans notre ouvrage, & qui ſont néceſſaires dans le ſien.

Ce fut en 1580, que les Jéſuites furent admis pour la premiere fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, ſous le regne de Philippe III, les fameuſes Miſſions auxquelles on donne en Europe le nom *de Paraguay*, & plus à propos en Amérique celui *d'Uragay*, riviere ſur laquelle elles ſont ſituées. Elles ont toujours été diviſées en peuplades qui furent foibles d'abord & en petit nombre; mais qui ſont arrivées juſqu'à celui de trente ſept, vingt-neuf ſur la rive droite de l'Uragay & huit ſur la rive gauche. Chacune étoit régie par deux Jéſuites en

Voyage autour du Monde, par la Frégate la Boudeuſe & la Flûte l'Etoile, entrepris par M. de Bougainville en 1766, 1767, 1768 & 1769.

habit de l'Ordre. Les Monarques d'Efpagne, alliant l'intérêt à la religion, déſiroient la converſion de ces Indiens : ils eſpéroient par-là, ſe rendre maîtres d'une vaſte & riche contrée & augmenter le nombre des adorateurs du vrai Dieu. Les Jéſuites ſe chargerent de remplir ces vues, & repréſenterent que, pour faciliter le ſuccès d'une ſi pénible entrepriſe, il falloit qu'ils fuſſent indépendans du Gouverneur de la Province, & même qu'aucun Eſpagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif de cette ſinguliere demande étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuaſſent la ferveur des Néophites, ne les éloignaſſent même du Chriſtianiſme, & que la fierté Eſpagnole ne leur rendît le joug trop odieux. La Cour d'Eſpagne approuva ces raiſons, & régla que les Miſſionnaires ſeroient ſouſtraits à l'autorité des Gouverneurs; que le tréſor leur donneroit chaque année ſoixante mille piaſtres pour lẽs frais des défrichemens, ſous la ſeule condition que les Indiens payeroient annuellement à la Couronne une piaſtre par homme depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante,

à meſure que les peuplades ſe formeroient & que les terres ſeroient miſes en valeur. On exigea en même-tems que les Jéſuites appriſſent aux Indiens la langue Eſpagnole ; mais ils n'ont pas rempli cette condition.

Les Jéſuites commencerent leur opération avec un zèle & un courage admirables. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéiſſance & au travail des hommes féroces, inconſtans, attachés autant à leur pareſſe qu'à leur indépendance. Les obſtacles furent infinis, les difficultés renaiſſoient à chaque pas : le zèle triompha de tout, & la douceur des Miſſionnaires amena à leurs piés ces hommes ſauvages. Ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduiſirent chez eux les Arts utiles & agréables. D'une Nation barbare, ſans mœurs, ſans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact obſervateur des cérémonies Chrétiennes. Les Indiens, charmés de l'éloquence perſuaſive de leurs Apôtres, obéiſſoient, ſans répugnance, à des hommes qu'ils voyoient ſe ſacrifier à leur bonheur. On aſſure que lorſqu'ils vouloient ſe former une idée du

Roi d'Eſpagne, ils ſe le préſentoient ſous l'habit de Saint Ignace.

Ils ſe livrerent cependant à une eſpece de révolte vers l'année 1757. Le Roi Catholique échangea avec le Portugal les peuplades des Miſſions ſituées ſur la rive gauche de l'Uragay, contre la Colonie du Saint Sacrement. Le déſir d'arrêter la contrebande qui ſe faiſoit dans ces contrées, engagea la Cour de Madrid à cet échange. Par-là l'Uragay devenoit la borne des poſſeſſions reſpectives des deux Couronnes; on faiſoit paſſer ſur la rive droite les Indiens du pays cédé, & on les dédommageoit en argent du travail de leur emplacement. Ces Indiens, déſolés de ſe voir forcés d'abandonner des terres en valeur, pour en aller défricher de nouvelles, ſe révolterent & prirent les armes. On leur avoit permis d'en avoir pour ſe défendre contre les *Pauliſtes*, brigands ſortis du Bréſil & qui avoient formé une République vers la fin du ſeizieme ſiécle. Lorſque la révolte éclata, l'on ne vit point de Jéſuite à la tête
Idem. Ibid. des Indiens. Ceux-ci les retinrent même par force dans les villages, pour y exercer les fonctions du Sacerdoce : ils élurent

élurent un Roi. C'étoit un Indien nommé *Nicolas*, non un Jésuite comme le bruit s'en répandit alors en Europe. Le Gouverneur Général de la Plata & celui de Monte-Viedo marcherent contre les rebelles. Ils en détruisirent plus de deux milles dans une bataille. Cette défaite jetta la terreur parmi les Indiens : mais la Cour d'Espagne changea tout-à-coup d'idée, abandonna le projet de l'échange, & ordonna aux Officiers Espagnols d'évacuer le pays dont ils s'étoient emparés dans les Missions.

L'Auteur, dont nous empruntons ces détails, dit qu'un des Généraux Espagnols lui assura que la plupart des Indiens vouloient le suivre, & qu'il ne put empêcher sept familles de l'accompagner. La conduite des Indiens paroît bien singuliere : ils viennent de prendre les armes pour conserver le pays qu'ils habitent, & veulent l'abandonner lorsqu'on consent à les y laisser. On peut conjecturer de-là qu'ils n'avoient été excités à la révolte que par les Jésuites : mais quel pouvoit être le motif de leur mécontentement & de leur désir de suivre les Espagnols? Ils habitoient une terre fertile sous un agréable cli-

mat ; composoient une société dont tous les membres étoient laborieux, où personne ne travailloit pour soi : les fruits de la culture commune étoient rapportés dans des magasins publics, d'où on les tiroit pour distribuer à chacun ce qui lui étoit nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage. L'homme dans la vigueur de l'âge nourrissoit, par son travail, l'enfant qui venoit de naître, & lorsque le tems avoit usé ses forces, il recevoit de ses concitoyens les services dont il leur avoit fait l'avance. Les maisons particulieres étoient commodes ; les édifices publics étoient beaux ; le culte étoit uniforme & scrupuleusement suivi. Ce peuple ne connoissoit ni rangs ni conditions : personne n'étoit tourmenté par l'ambition, l'avarice ou la misere.

L'étendue du terrein que renfermoient ces Missions peut être de deux cens lieues du Nord au Sud, de cent cinquante de l'Est à l'Ouest ; la population y étoit d'environ trois cens mille tant hommes que femmes. Des forêts immenses y offrent des bois de toute espéce ; les pâturages nourrissent près de deux millions de bestiaux ; de belles

rivieres arrosent l'intérieur de cette contrée, y établissent la circulation & facilitent le commerce. La dépense totale entraînoit peu de frais : les Indiens étoient nourris, habillés, logés du produit de leur travail : la plus grande dépense se faisoit pour l'entretien des Eglises. Le reste appartenoit aux Jésuites qui faisoient venir d'Europe les outils nécessaires aux différents métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Le revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & en maté, plante connue sous le non *d'Herbe du Paraguay*, dont la consommation, comme nous l'avons dit, est immense dans toutes les Indes Espagnoles.

Les Indiens avoient pour leurs Curés, qui, comme on l'a vu, étoient Jésuites, une soumission tellement servile, qu'ils se laissoient punir du fouet, à la maniere des Colleges, hommes & femmes pour les fautes publiques, & alloient eux-mêmes demander le châtiment pour les plus légeres. Les Jésuites élisoient tous les ans des Corrégidors & des Capitulaires dans chaque

Paroiſſe : les Corrégidors étoient chargés des détails de l'adminiſtration. La cérémonie de leur Election ſe faiſoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Egliſe, & ſe publioit au ſon des cloches & des inſtrumens. Ceux qui étoient élus alloient aux piés du Curé recevoir les marques de leur dignité, qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. La plus grande diſtinction dont ils jouiſſoient étoit de porter des habits : une chemiſe de toile de coton faiſoit tout le vêtement du reſte des Indiens de l'un & de l'autre ſexe. La Fête de la Paroiſſe & celle du Curé ſe célébroient par des réjouiſſances publiques, même par des Comédies.

Le Curé habitoit une vaſte maiſon ſituée proche l'Egliſe : il y avoit deux corps de logis dans l'un deſquels on tenoit les écoles pour la muſique, la peinture, la ſculpture, l'architecture & les atteliers pour les différents métiers. L'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles, occupées à divers ouvrages, ſous la garde & l'inſpection de vieilles femmes.

Le Curé ſe levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'Orai-

ſon mentale, diſoit la Meſſe à ſix heures & demie ; on lui baiſoit la main à ſept, & l'on faiſoit enſuite la diſtribution du maté : on en donnoit une once pour chaque famille. Le Curé déjeûnoit enſuite ; diſoit ſon bréviaire ; travailloit avec les Corrégidors, dont les quatre premiers étoient ſes Miniſtres ; viſitoit les écoles, les atteliers. Lorſqu'il ſortoit, il montoit à cheval & avoit toujours un cortege conſidérable. Il dînoit à onze heures ſeul avec ſon Vicaire, reſtoit à converſer avec lui juſqu'à midi, faiſoit enſuite la ſieſte pendant deux heures. Il reſtoit renfermé dans ſon appartement juſqu'au roſaire, après lequel il y avoit converſation juſqu'à ſept heures du ſoir : alors il ſoupoit, & à huit heures il ſe couchoit, ou étoit ſenſé le faire.

Les Indiens commençoient leur travail à huit heures du matin, & les Corrégidors veilloient ſur eux pour les empêcher de perdre du tems. Les femmes filoient du coton. On leur en diſtribuoit tous les Lundis une certaine quantité qu'il falloit qu'elles rapportaſſent filé au bout de la ſemaine. A cinq heures & demie du ſoir on ſe raſſembloit pour dire le roſaire & baiſer en-

core la main du Curé. On faisoit ensuite la distribution d'une once de maté ; & l'on donnoit quatre livres de bœuf à chaque ménage que l'on supposoit être composé de huit personnes : on distribuoit en outre une certaine quantité de maïs. Le Dimanche les Indiens ne travailloient point, parce que l'Office divin emportoit presque tout leur tems, il ne leur restoit que peu d'heures qu'il leur étoit permis d'employer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

Ces détails prouvent que les Indiens étoient assujettis à une uniformité de travail & de repos très-ennuyeuse. Cet ennui étoit cause qu'ils quittoient la vie sans la regretter, & mourroient sans avoir vécu. Lorsqu'ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guérissent : ceux auxquels on demandoit s'ils étoient fâchés de mourir, répondoient non, avec le plus grand air de vérité. Ce que dit enfin M. de Bougainville, sur la maniere dont les Jésuites gouvernoient les Indiens au Paraguay, développe les raisons que ceux-ci avoient de hair les premiers. Ils étoient obligés de mener une vie aussi réguliere que celle d'un Couvent très-austere ;

ils ne possédoient rien en propre. Lorsque les Espagnols pénétrerent dans les Missions, ces Indiens leur témoignerent le plus grand désir de changer de maniere de vivre. Les Jésuites, pour autoriser leur espéce de Gouvernement, représentoient les Indiens comme une espéce d'hommes qui ne pouvoit atteindre qu'à l'intelligence des enfans : mais la vie qu'ils menoient, dit M. de Bougainville, empêchoit ces grands enfans d'avoir la gayeté des petits.

Expulsion des Jésuites du Paraguay.

Les Jésuites s'occupoient entiérement du soin d'étendre leurs Missions, lorsque leur disgrace en Europe renversa tous leurs projets. La Cour d'Espagne, ayant pris la résolution de les chasser de toutes ses possessions, résolut de faire faire cette opération partout en même-tems. On rappella Dom Pedro Cevallos, Gouverneur Général de la Plata, & on lui donna pour successeur Dom Francisco Bukarely. On l'instruisit des projets que l'on avoit ; on lui donna ordre de faire secrétement tous ses préparatifs, & de ne commencer ses opérations que quand il auroit reçu de nouveaux ordres. Le Confesseur du Roi, le Comte d'Aranda &

quelques Ministres étoient les seuls auxquels le secret de cette opération étoit confié. Dom Bukarely arriva à Buenos-Aires au commencement de 1767. Il reçut les ordres de la Cour au mois de Juin de la même année, dépêcha sur le champ deux Officiers, l'un au Vice-Roi du Pérou, l'autre au Président de l'Audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui leur étoient adressés. Il envoya ensuite ses ordres dans les différents lieux de la Province dont il étoit Gouverneur & où il y avoit des Jésuites, savoir à Cordoue, Mendoze, Corientes, Santa-Fé, Salta, Monteviedo & au Paraguay. Craignant que parmi les Gouverneurs de ces différents endroits, il ne s'en trouvât quelques-uns qui n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour désiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de n'ouvrir les paquets qu'un jour qu'il désignoit à chacun d'eux, & qui étoit celui qu'il fixoit pour l'exécution du projet. Cordoue l'inquiétoit : c'étoit la principale maison des Jésuites dans ces Provinces & la résidence habituelle du Provincial : il ne doutoit pas que leurs papiers n'y fussent. Le Marquis de Bukarely réso-

lut d'y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette place, & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il étoit encore très-embarrassé sur la maniere dont il devoit s'y prendre pour faire exécuter les ordres du Roi dans les Missions. On ne savoit pas si les Indiens voudroient souffrir qu'on arrêtât les Jésuites au milieu des peuplades : d'ailleurs il falloit substituer sur le champ une autre forme de Gouvernement à celui qu'ils avoient établi. Il prit le parti de temporiser, manda seulement qu'on lui envoyât le Corrégidor & un Cacique de chaque peuplade pour leur communiquer les ordres du Roi. Par ce moyen, il se procuroit des ôtages qui l'assuroient de la fidélité des peuplades lorsqu'il en feroit sortir les Jésuites ; &, par les bons traitemens qu'il avoit soin de prodiguer à tous les Indiens qu'il faisoit venir à Buenos-Aires, il gâgnoit leur affection. Il leur faisoit entendre que dans le nouvel état qu'on vouloit leur procurer, ils jouiroient des mêmes avantages & de la

même propriété que les autres sujets du Roi.

Tout étoit préparé avec un si profond secret, que les Jésuites vivoient dans la plus grande sécurité. On avoit marqué pour le jour de l'exécution, celui où tous les Courriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination : mais deux Chambekins du Roi, arrivant de Cadix, penserent rompre toutes ces mesures. Le Gouverneur Général avoit ordonné à celui de Monteviedo, au cas qu'il arrivât quelque vaisseau d'Europe, de ne laisser communiquer ceux des équipages à qui que ce fût, avant de l'avoir informé de leur arrivée : mais un des Chambekins se perdit, & entra dans la riviere du Paraguay. On fit tout ce qu'il falloit pour le sauver.

Comme ces deux Chambekins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés, on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandit dans le Paraguay. On envoya un Officier de ces deux bâtimens au Marquis de Bukarely, pour l'informer de ce qui s'étoit passé. Sur le champ

le Marquis expédia à tous les Commandans des places un ordre d'ouvrir leurs paquets & d'exécuter avec la plus grande célérité ce qu'ils contenoient. Tous les Courriers partirent le 10 Juillet 1767, & les maisons des Jésuites qui étoient à Buenos-Aires furent investies. Les Peres furent fort étonnés lorsqu'on les réveilla pour les constituer prisonniers, & lorsqu'ils virent qu'on enlevoit tous leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban, qui décernoit peine de mort, contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jésuites, & on arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes de ce pays. Les Jésuites furent arrêtés par-tout, sans avoir eu le moindre indice de ce qui leur devoit arriver, & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussi-tôt partir de leurs différentes maisons, escortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à s'échapper. On n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité : ils marquerent la plus gran- *Idem. Ibid.*

de soumission, & disoient que leurs péchés avoient mérité le châtiment que Dieu leur envoyoit. On en conduisit, vers la fin d'Août de la même année, une partie à Encenada, & on les embarqua vers la fin de Septembre, pour les ramener en Europe.

Les Caciques & les Corrégidors arriverent à Buenos-Aires avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient sortis des Missions sans se douter de ce qui les faisoit mander. Ils l'apprirent en chemin, ce qui leur causa le plus grand étonnement; mais ils continuerent leur route. A leur départ les Curés les avoient avertis de ne rien croire de ce que le Gouverneur pourroit leur dire. Lorsqu'ils arriverent dans la ville, on les mena droit au Gouvernement. Ils étoient, à peu près, cent vingt en tout: ils y entrerent à cheval & se formerent en croissant sur deux lignes. Un Espagnol instruit dans leur langue leur servoit d'interpréte. Le Gouverneur se mit au balcon, leur dit qu'il les voyoit avec plaisir; qu'ils allassent se reposer, & qu'il les feroit avertir quand il auroit résolu de leur faire savoir les ordres du Roi. Il ajouta

qu'il vouloit les tirer d'esclavage & les mettre en possession de leur bien dont ils n'avoient pas encore joui. Ils répondirent par un cri général, leverent la main droite vers le Ciel & souhaiterent mille prospérités au Roi & au Gouverneur. On déméloit sur leur visage plus de surprise que de joie. On les conduisit ensuite dans une maison des Jésuites, où ils furent logés, nourris, &c, aux dépens du Roi. Le Gouverneur avoit mandé le fameux Cacique Nicolas : mais son grand âge & ses infirmités le mettoient hors d'état d'entreprendre le voyage. Pour donner le tems aux Indiens d'apprendre la langue & de connoître les mœurs des Espagnols, on ne les admit pas sur le champ à l'Audience. M. de Bougainville dit qu'il alla les voir plusieurs fois. Ils lui parurent d'un naturel indolent : il leur trouvoit cet air stupide d'animaux pris au piége. On lui assura qu'il y en avoit parmi eux qui étoient fort instruits; mais il ne put en juger parce qu'il n'entendoit pas leur langue. Il entendit un Cacique jouer du violon. Comme on lui avoit assuré que c'étoit un habile Musicien, il l'écouta avec

attention, & crut entendre les sons obligés d'une serinette.

Les Jésuites qui étoient encore dans les Missions, manderent au Gouverneur qu'il pouvoit être assuré de leur soumission aux ordres du Roi, aussi bien que de celle de toutes les peuplades.

Le Marquis de Bukarely, ayant tout préparé, partit de Buenos-Aires le 14 Mai 1768, & entra le mois suivant dans les Missions, sans trouver la moindre résistance. En arrivant dans chaque Mission, il faisoit enlever tous les Jésuites qui s'y trouvoient, les mettoit en lieu de sûreté, & les faisoit embarquer pour les conduire dans un Port, d'où on devoit les transporter en Europe. On le reçut par-tout avec des démonstrations de joie. Les Indiens représenterent devant lui plusieurs Comédies & plusieurs Opéra : ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour l'amuser. Il vit le fameux Nicolas qu'on tenoit soigneusement renfermé. Il étoit dans un état déplorable & presque nud. Il avoit environ soixante-dix ans & étoit rempli de bon sens. Le Gouverneur lui parla long-tems & parut fort satisfait de sa conversation. A mesure que les

Espagnols entroient dans les Missions, ils chantoient le *Te Deum*, & se faisoient accompagner par les Indiens.

On s'étoit attendu, en saisissant les biens des Jésuites dans cette Province, à trouver chez eux des sommes d'argent très-considérables; mais on en trouva fort peu. Leurs magasins étoient cependant remplis en marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de plusieurs espéces qui ne se consomment point dans le pays. Le nombre de leurs Esclaves étoit considérable : on en comptoit jusqu'à trois mille. Les habitans de Buenos-Aires, ajoute, M. de Bougainville, prétendoient qu'on avoit trouvé dans les papiers des Jésuites une multitude de choses capables de rendre cette société odieuse : mais il y avoit trop d'animosité de leur part, & il est difficile de distinguer les fausses imputations d'avec les véritables. Au reste, ajoute le même Auteur, je veux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette société qui ne participoient point au secret de ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce Corps quelques intrigans, le grand nombre, Religieux

de bonne foi, ne voyoit dans l'inſtitut que la piété de ſon Fondateur, & ſervoit de bonne foi Dieu auquel il s'étoit conſacré.

Nous nous ſommes arrêtés ſur le Paraguay pour remplir le devoir que nous nous impoſons, qui eſt de donner au Lecteur une idée des uſages & des mœurs des pays que nous lui faiſons parcourir. Nous allons continuer la Deſcription Géographique du Pérou.

EVÊCHÉ & GOUVERNEMENT DE BUENOS-AIRES.

LA Juriſdiction de cet Evêché s'étend auſſi loin que le Gouvernement de même nom, qui prend depuis les côtes Maritimes à l'Eſt, juſqu'au pays de Tucuman à l'Oueſt, & depuis les terres Magellaniques au Sud, juſqu'au Paraguay vers le Nord. Toutes les terres arroſées par Rio de la Plata ſont de ce Gouvernement.

La Capitale de cet Evêché, ou de ce Gouvernement, eſt Nueſtra Sennora de Buenos-Aires. Elle fut bâtie par Dom Pedre de Mendoze. Elle eſt à

trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude australe. Sa longitude, selon les observations du P. Feuillet, est de soixante-un degrés cinq minutes à l'Ouest de Paris. Le nom de *Buenos-Aires* lui vient de ce que l'air qu'on y respire est le plus pur de toute cette partie de l'Amérique. Elle est située, dans une plaine, près d'une petite riviere. On y compte trois mille familles d'Espagnols & beaucoup de Métifs. Sa forme est longue & étroite; ses rues sont droites, mais d'une largeur médiocre. Il y a une place assez spacieuse qui aboutit à la riviere. Vis-à-vis est un Fort où le Gouverneur fait sa résidence. Outre ce Fort, il y en a plusieurs autres qui défendent la ville. Il y a dans ces Forts environ mille hommes de troupes réglées. Les maisons qui n'étoient autrefois que des chaumieres, sont à présent de brique & de chaux, couvertes de tuiles : elles sont fort basses & n'ont que le rez-de-chaussée. Toutes ces maisons ont de vastes cours & des jardins, ce qui fait que la ville n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Il n'y a point de Port à Buenos-Aires : les vaisseaux ne peuvent

s'approcher de la ville à plus de trois lieues. La Cathédrale eſt bien bâtie : elle ſert de Paroiſſe à la plupart des habitans. Celle des Indiens eſt à l'extrémité de la ville. Le Chapitre de la Cathédrale eſt compoſé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre & de deux Canonicats : l'un s'obtient par concours, l'autre par préſentation. Il y a pluſieurs Couvents de l'un & de l'autre ſexe dans cette ville, & une Chapelle Royale dans la Citadelle.

M. de Bougainville, Voyage autour du Monde.

Les Fêtes y ſont très-communes : on les célebre par des proceſſions, des feux d'artifices, & ces cérémonies tiennent lieu de ſpectacles. Les Moines accordent aux Dames de la ville le titre de *Majordomes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Ce qui leur donne le droit de parer les Egliſes des Couvents, d'habiller les Statues & de porter l'habit de l'Ordre qu'elles jugent à propos. C'eſt un ſpectacle aſſez ſingulier de voir dans les Egliſes de Saint François ou de Saint Dominique des femmes de tout âge aſſiſter aux Offices avec l'habit des Religieux.

Les Jéſuites faiſoient pratiquer aux femmes des exercices de piété plus

austeres. Ils avoient fait construire auprès de leur Couvent une maison nommée *la Casa de los Exercicios de las Mugeres*, c'est-à-dire, la maison des exercices des femmes. Toutes les femmes & les filles pouvoient s'y retirer pendant quinze jours, sans le consentement de leurs maris ni de leurs parens, pour s'y sanctifier. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la Compagnie. Aucun homme ne pénétroit dans ce Sanctuaire s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint Ignace. Les femmes de chambre de celles qui y étoient renfermées ne pouvoient y accompagner leurs maîtresses. Les exercices qu'on pratiquoit dans ce lieu Saint étoient la Méditation, la Priere, la Confession & la Flagellation. L'Auteur, qui fait ce récit, dit qu'il vit les murs de la Chapelle de ce lieu tout teints de sang que faisoient rejaillir les disciplines dont la piété armoit les mains des femmes.

La ville de Buenos-Aires est environnée de vastes campagnes toujours vertes & où l'on engraisse une prodigieuse quantité de troupeaux dont la viande est excellente. Il n'y a pas

plus de vingt ans que ces campagnes étoient remplies de bœufs & de chevaux ſauvages qui ne coûtoient que la peine de prendre : mais les Eſpagnols & les Portugais en ont détruit beaucoup pour en avoir les cuirs qui ſont un des principaux commerces du pays. Le gibier n'y eſt pas moins abondant que la viande de boucherie, & la riviere fournit du poiſſon admirable. Les fruits de l'Europe croiſſent fort bien dans ce terroir ; ceux du pays y viennent en abondance. Dans ce pays enfin ſe joignent tous les avantages de la nourriture & ceux de la bonté de l'air.

Dans ce Gouvernement on trouve en outre les villes de *Santa-Fé*, de *las Corrientes* & de *Monte-Viedo*. La derniere eſt une nouvelle ville : elle eſt bâtie ſur le bord de la baie dont elle porte le nom. Santa-Fé eſt à quatre-vingt-dix lieues Nord-Oueſt de Buenos-Aires, entre les rivieres de la Plata, & de Salado. Cette ville eſt petite & mal bâtie. Elle a ſouvent été ruinée par les Indiens Idolâtres qui la tiennent encore dans des allarmes continuelles. La ville de las Corrientes eſt entre Rio de la Plata & la riviere de

Parana, à cent lieues de Santa-Fé. Elle est aussi très-petite & fort mal bâtie. Les deux dernieres ont un Corrégidor particulier qui est Lieutenant du Gouverneur de Buenos-Aires. Les habitans & ceux de la campagne son classés & toujours prêts à prendre les armes pour résister aux incursions des Indiens Idolâtres. Toutes les Missions, ou le pays où elles étoient établies, est du Gouvernement de Buenos-Aires : on l'a détaché de celui du Paraguay.

ARTICLE III.

Audience du Chili.

QUOIQUE l'Audience ou la Province du Chili ait ses Gouverneurs particuliers, elle est cependant une dépendance de la Vice-Royauté du Pérou. Le Chili comprend cette partie de l'Amérique Méridionale qui s'étend depuis les Frontieres du Pérou, vers le pole Austral, jusqu'au détroit de Magellan, ce qui fait cinq cens trente lieues de Côtes Maritimes. Ces deux contrées sont séparées par le désert d'Atacama,

Ce désert s'étend l'espace de quatre-vingt lieues & ressemble à celui de Sechura. Vers l'Orient le Chili touche, en partie, aux confins du Paraguay : il y a cependant quelques déserts dans l'intervalle, en partie aux Frontieres du Gouvernement de Buenos-Aires ; mais il en est encore séparé par ce que l'on nomme les *Pampas*, ce qui, dans le langage du pays signifie de vastes plaines. A l'Occident il aboutit aux Côtes de la Mer du Sud, depuis le vingt-septieme degré de latitude Méridionale, jusqu'au cinquante-troisieme trente minutes.

Une partie de ce pays avoit été soumise par les Incas, jusqu'aux vallées de *Copayapu* ou *Copiapo*, de *Chuquimpa* ou *Coquimbo* & de *Chilé*. Ils tenterent de pousser leurs conquêtes vers le Sud ; mais ils trouverent tant de résistance de la part des Indiens Puramanques & de leurs Confédérés, qu'ils furent obligés de s'arrêter, après avoir poussé leurs progrès jusqu'à la riviere *Mauli* ou *Maulé*, vers le trente-quatrieme degré trente minutes de latitude.

Lorsque les Espagnols eurent conquis les principales Provinces du Pé-

rou, ils étendirent leur Domination dans le Chili : mais tous les Indiens de ce pays se souleverent en 1551, détruisirent plusieurs Espagnols, du nombre desquels étoit Valdivia un de leurs principaux Officiers. Ceux-ci réparerent par la suite leurs pertes & se rendirent maîtres du pays.

Le Gouvernement général du Chili en renferme quatre particuliers, & onze Corrégimens. Les quatre Gouvernemens sont 1 *Mæstria de Campo*; 2 *Valpariso*; 3 *Valdivia* & *Chiloé*. Les Corrégimens sont 1 *San Iago*; 2 *Rancagua*; 3 *Cokchagua*; 4 *Chillan*; 5 *Acoucagua*; 6 *Melipilla*; 7 *Quillota*, 8 *Coquimbo*; 9 *Copaipo* & *Guasco*; 10 *Mendosa*; 11 la *Conception*.

§. I.

Gouvernement de Mæstria de Campo.

IL comprend le Gouvernement militaire des Places ou forts de la Frontiere, qui sont *Aramo* : le Mestre de Camp doit toujours y faire sa résidence, *Santa Juana*, *Purea*, *los Angeles*, *Tucopel* & *Yumbel*. A cinq lieues au Sud

de la baie de la Conception ; le fleuve de Biobio se décharge dans la mer, & les Indiens Idolâtres occupent ce pays depuis le fleuve, vers le Sud, ainsi que le haut du même fleuve. Pour contenir ces barbares, on a construit, depuis le rivage de la mer, des Forts munis de troupes & d'artillerie. Vers la côte & au Sud de Biobio est le Fort d'*Aramo* ; les autres sont rangés de suite le long du fleuve, en tirant vers l'Orient, jusqu'aux montagnes de Tucopel. Le Mestre de Camp est chargé de visiter ces Forts & d'y porter les secours nécessaires. Pendant son absence, il y a un Capitaine qui commande : la Garnison est ordinairement composée de Cavalerie & d'Infanterie.

C'est le Président de l'Audience qui confere la place de Mestre de Camp du Chili. On lui a confié cette nomination, parce qu'on prétend qu'il est plus à portée de juger du mérite.



§. II.

§. II.

Gouvernement de Valparifo.

Ce Gouvernement tire fon nom d'une bourgade qui en eft le chef-lieu. Elle eft fituée fur le bord de la mer du Sud, au trente-troifieme degré deux minutes de latitude méridionale, & à vingt-cinq lieues Nord-Oueft de San Iago, Capitale du Chili, eft défendue par un Château où le Gouverneur fait fa réfidence. Cette bourgade eft affez peuplée : elle le feroit encore davantage fans la mauvaife difpofition de l'emplacement qui eft fi près d'une montagne, que la plupart des maifons font fur le penchant ou dans les coulées ; le refte eft à peu de diftance de la mer. Ce côté eft fort expofé pendant l'hiver aux vents du Nord qui élevent les lames de la mer jufqu'aux portes des maifons.

La plupart des édifices font de brique crue, ou de chaux & de moilon. On ne compte à Valparifo qu'une Paroiffe & deux Couvents ; l'un de Saint François, l'autre de Saint Auguftin ;

Frezier, Voyage à la mer du Sud.

tous deux pauvres & mal batis. Les habitans sont un mêlange de Blancs, de Mulâtres & de Métifs. La Forteresse, qui a son Gouverneur particulier, est sur une éminence de moyenne hauteur, coupée vers le Sud-Est & le Nord-Ouest par deux coulées qui forment deux fossés naturels de vingt à vingt-cinq toises de profondeur. Ainsi elle est séparée des éminences voisines qui sont un peu plus hautes. Du côté de la mer, elle est naturellement fort escarpée, & du côté de la terre, elle est défendue par un fossé qui traverse d'une coulée à l'autre & lui donne à peu près la forme d'un quarré. Les fortifications ne sont que des murs de retranchement qui suivent le contour de la hauteur : ils se flanquent peu à peu & souvent point du tout. Sur le milieu du pan, qui est au-dessus de la bourgade, il y a un petit radeau avec sa guérite. Le côté opposé n'est défendu que par le flanc d'un demi-bastion. Le côté de la montagne est composé d'une courtine de vingt-six toises & de deux demi-bastions. Toute cette partie est en brique. Il n'y a de rempart que du côté de la terre. Du côté de la mer

il y a une batterie de neuf piéces de canon, qui peut battre le mouillage à fleur d'eau. Il y a plusieurs autres batteries dans ce Fort : on y compte environ seize piéces de canon.

La proximité du Port de Valpariso, avec la ville de San Iago, y attire tout le commerce qui se faisoit autrefois à la Conception.

On trouve aux environs de Valpariso divers villages & des campagnes remplies de métairies. Entre les fruits du canton, qui sont d'une prodigieuse grosseur, on vante une espéce de pommes qui s'appellent *Pommes de Quillotu*, parce que le village de ce nom en produit beaucoup. Elles sont fondantes & d'un goût délicieux. On y trouve quantité de perdrix. La pêche n'est pas abondante sur cette plage.

La côte forme une baie qui peut avoir trois lieues d'étendue. Le Port est assez grand & entre plus d'une lieue dans les terres. Vers le Nord-Est on remonte, à deux cablieres de terre, une roche à fleur d'eau qui passe pour un dangereux écueil.

Dès que la mousson du Nord commence, c'est-à-dire, pendant les mois

d'Avril & de Mai, les vaisseaux sont exposés aux vents de Sud & de Sud-Ouest qui rendent la mer si mâle, qu'un bâtiment court grand risque, s'il n'est bien amarré.

§. III.

Gouvernement de Valdivia.

C'EST encore une place maritime située à trente-neuf degrés quarante minutes de latitude & à soixante-quinze lieues, au Midi, de la Conception, sur le bord d'une riviere, & à son embouchure dans la mer du Sud. Elle doit sa fondation & son nom à Pierre de Valdivia, Capitaine Espagnol, qui fit la conquête du Chili. Il y a environ deux mille habitans, Blancs ou Métifs & quelques Indiens qui habitent un village, lequel sert de fauxbourg à la ville. Les Jésuites y avoient une maison. Le Gouverneur qui commande les troupes de la garnison, de la ville & des forts qui défendent l'entrée de la riviere & du port, est nommé par le Roi : il est soumis au Président du Chili. On regarde le Port de Valdivia comme un des meilleurs & des plus sûrs de la côte

de la mer du Sud, dont il eſt la clef. C'eſt le lieu d'exil des Eſpagnols qui habitent le Pérou & le Chili, & qui ont mérité les galeres : ils compoſent la garniſon. Il pleut preſque continuellement dans ce pays pendant les ſix mois qui compoſent l'hiver.

§. IV.

Gouvernement de Chiloé.

L'ISLE de Chiloé qui eſt ſituée ſur la côte de la mer du Sud fait un Gouvernement militaire. Elle peut avoir cinquante lieues de longueur ſur ſept de largeur, eſt ſituée entre le quarante-unieme degré quarante minutes & le quarante-troiſieme quarante deux minutes de latitude méridionale. Elle n'eſt ſéparée de la terre ferme, dans ſa partie ſeptentrionale, que par un trajet de ſept à huit lieues ; mais elle en eſt plus éloignée dans ſa partie méridionale. Elle eſt environnée d'une quarantaine de petites Iſles. Le Gouverneur fait ſa réſidence à *Chacao*, place fortifiée & ſituée ſur la côte Orientale vers le Nord de l'Iſle. Outre cette place qui

est bien fortifiée & toujours munie d'une bonne garnison, cette Isle en a une qui est beaucoup plus grande : elle se nomme *Calhuco* : elle est bien peuplée d'Espagnols, de Métifs & d'Indiens convertis, est gouvernée par un Corrégidor nommé par le Président du Chili. Il y a une Paroisse & un Couvent de Franciscains : les Jésuites y en avoient autrefois un : les Religieux de la Merci y en ont plusieurs. Cette Isle produit toutes les choses nécessaires à la vie, excepté le vin. Quoique le climât soit froid, les Indiens qui l'habitent & ceux des environs vont tout nuds. Les Navigateurs connoissent peu les quarante petites Isles qui l'environnent. Ils les citent, sans en faire la description.

§. V.

Corrégiment du Chili ou *de San Iago.*

ON compte onze Corrégimens au Chili, comme nous l'avons dit. Le premier est le Chili, ou San Iago. Il ne s'étend pas au-delà de cette ville qui est la Capitale du Chili. Elle est située dans la vallée de *Mapocha* qui a vingt-

cinq lieues d'étendue, & voisine de celle de *Chilé* ou *Chili* qui a donné son nom au pays. La situation de San Iago est fort agréable ; elle est vers le trente-cinquieme degré quarante minutes de latitude méridionale, & au cinquante-troisieme quarante minutes de longitude occidentale.

Pierre de Valdivia la fonda le 24 Février 1541, & lui donna le nom de *San Iago de la Nouvelle Estramadoure.* Elle a environ mille toises d'étendue du Levant au Couchant & six cens du Midi au Nord. Ses murs, du côté septentrional, sont arrosés par une riviere qui fournit aux habitans l'eau dont ils ont besoin pour leur usage particulier & pour arroser leurs jardins. De l'autre côté de la riviere, il y a un grand fauxbourg nommé *Chimba*, & vers l'Orient une colline de médiocre hauteur nommée *Santa Lucia* ; elle touche presque aux maisons. Les rues de San Iago sont larges, droites, bien pavées & se croisent si exactement qu'il n'y en a pas une qui n'aille de l'Est à l'Ouest, ou du Midi au Nord. La grande place qui forme le centre de la ville est un quarré parfait, dont le milieu est orné d'une

fontaine. Du côté du Nord eſt le Palais qu'on appelle *l'Audience Royale* : l'Evêché remplit celui de l'Oueſt ; celui du Midi eſt occupé par de grandes boutiques embellies par des arcades, & celui de l'Eſt par de fort belles maiſons. Le reſte de la ville eſt compoſé de Quartiers ou d'Iſles, de maiſons qui ſont toutes auſſi belles que celles de Lima. Elles ſont de briques crues & fort baſſes par la crainte des tremblemens de terre. Cette ville en a reſſenti pluſieurs fois les triſtes effets.

Outre la Cathédrale, il y a trois Paroiſſes, trois Couvents de l'Ordre de Saint François, deux de Saint Auguſtin, un de Saint Dominique, un de la Merci, un de Saint Jean-de-Dieu. Les Jéſuites y avoient autrefois cinq Colleges. Il y a en outre quatre Monaſteres de Filles. Les Egliſes de tous ces Couvents ſont fort grandes & aſſez belles.

On prétend que le nombre des habitans monte à quatre mille familles, la moitié Eſpagnols & le reſte Indiens ou Métifs. Leurs mœurs & leurs habillemens ſont les mêmes qu'à Quito. Les hommes ſont aſſez bien faits & les fem-

mes ont le vifage agréable, le teint fort beau, ce qui ne les empêche cependant pas de fe farder.

L'Audience du Chili étoit autrefois à la Conception ; elle eft aujourd'hui à San Iago. Ce Tribunal eft compofé d'un Préfident, de quatre Auditeurs, d'un Fifcal pour les Efpagnols & d'un autre pour les Indiens. Les affaires s'y décident définitivement. Le Préfident, quoique dépendant en quelque forte du Vice-Roi du Pérou, eft Gouverneur & Capitaine Général du Chili. Il eft obligé de paffer fix mois à la Conception & fix à San Iago. Pendant fon abfcence de San Iago, le Corrégidor exerce fes fonctions, fous le titre de Lieutenant Général, & étend fa juftice fur tous les lieux habités du Chili, à l'exception des Gouvernemens militaires.

Le Corps de Ville dont le Corrégidor eft le Chef, confifte en plufieurs Régidors & deux Alcades ordinaires. Lorfque le Préfident eft à San Iago, la Jurifdiction du Corrégidor fe réduit à la Police & au Gouvernement œconomique. Les Finances font adminiftrées par une Chambre Royale, compofée d'un Tréforier, d'un Contrôleur & de

leurs Officiers. Il y a en outre le Tribunal de la Croisade & celui de l'Inquisition ; mais ils dépendent tous deux de ceux de Lima.

Le Chapitre de la Cathédrale est composé d'un Evêque, de trois Dignitaires, de quatre Chanoines & de plusieurs Prêtres subalternes.

Le climat & le terroir de la ville ne different point de ceux de la Conception. Ce sont les vastes campagnes de San Iago qui fournissent au Pérou du froment, des fruits secs, de la viande salée, &c. L'huile du Chili est fort bonne. Le commerce des habitans de San Iago avec les Indiens Idolâtres, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, comme mors de brides, des éperons, des couteaux, du vin & diverses sortes de merceries. Ces barbares habitent un pays rempli d'or, mais comme ils n'en font aucun usage, ils lui préferent un morceau de fer travaillé. Ils donnent aux Espagnols des vaches, des chevaux, de jeunes filles & des garçons que leurs peres mêmes troquent pour des bagatelles qui leur font plaisir. Cette traite est abandonnée aux *Guasès*, race mêlée de sang Espagnol. Ils vont

dans le pays de ces Indiens & s'adressent aux Chefs des familles. Elles ne sont point gouvernées comme l'étoient autrefois les Péruviens par des Caciques ou des Curacas. Toute la forme de leur Gouvernement consiste à respecter les anciens. Le Guase étale devant le Chef de famille ce qu'il a de plus séduisant pour ces barbares, & ne manque jamais de lui présenter une petite quantité de vin. Si le marché se conclut, l'Indien publie dans tout le village que cet Espagnol est ami de la Nation & qu'on peut se fier à lui. Le Guase parcourt toutes les cabanes, convient du prix de chaque marchandise, & livre, sans difficulté, celles qu'on achette. Il se retire ensuite dans la premiere habitation où il a été en arrivant, en avertissant dans tous les lieux par où il passe qu'il est prêt à s'en retourner. Chacun court, avec empressement, à l'habitation qu'il a choisie, pour lui donner le prix dont on est convenu. Il rassemble ses effets, &, lorsqu'il part, le Chef de famille le fait accompagner par une troupe d'Indiens qui lui aident à conduire les bœufs, les vaches & les chevaux qu'on lui a donnés.

Les moins traitables sont les habitans d'Aramo & de Tucopel ; ceux qui habitent au Sud de la riviere de Biobio & ceux qui s'étendent vers la Cordeliere. Le pays est si vaste que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là ils se joignent à d'autres Indiens, &, se croyant en état de résister, ils retournent dans le pays qu'ils habitoient & font des incursions sur les Espagnols. Qu'un seul de ces barbares crie qu'il faut prendre les armes, ils s'assemblent tous & commencent leurs hostilités. Leur maniere de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux, ils vont ensuite ravager les villages dont ils sont voisins. Après cette premiere exécution, ils se réunissent en Corps, élisent un Chef, forment une armée, attaquent les forts & les plus grands villages. Si les Espagnols sont assez heureux pour les repousser, ces barbares se réunissent à quelques lieues du champ de bataille & vont fondre d'un autre côté.

Lorsque ces Indiens sont en paix, ce qui est assez rare, ils s'occupent à

ſemer quelques champs & à fabriquer des étoffes pour leur habillement. Ils paſſent le reſte du tems dans l'oiſiveté ou à boire du cidre qu'ils compoſent avec des pommes, qui ſont très-communes dans le pays qu'ils habitent. Leurs cabanes ſont ſi légeres qu'un jour ou deux ſuffiſent pour les bâtir : pour mêts ils ont des racines & de la farine de maïs ou de quelqu'autre grain. Ces barbares, faiſant la guerre avec peu de frais & peu de riſque, la regardent comme un amuſement. Si la paix ſuccede, c'eſt preſque toujours les Eſpagnols qui la demandent. On convient d'une conférence qu'on nomme *Parlamento*, à laquelle aſſiſtent le Gouverneur du Chili, le Meſtre de Camp avec les principaux Officiers de l'armée, l'Evêque de la Conception & quelques autres perſonnes du premier rang. Les Indiens y envoyent leur Général, les ſix principaux Capitaines & les anciens. Les Eſpagnols campent ſous des tentes, & le quartier général des Indiens eſt en face, à peu de diſtance. Les anciens de chaque canton vont ſaluer le Gouverneur. Il boit à leur ſanté, enſuite leur verſe lui-même du vin,

leur diftribue des couteaux, des cifeaux & d'autres bagatelles qui font cependant fort précieufes à leurs yeux. On parle enfuite de paix & des conditions. Les Indiens fe retirent à leur quartier, où le Préfident leur rend vifite & leur fait porter une certaine quantité de vin. Ils lui font, à leur tour, un préfent de veaux, de bœufs, de chevaux & d'oifeaux. La paix étant conclue, le Gouverneur admet à fa table les principaux Chefs des Indiens. Il fe tient enfuite une efpéce de Foire, où les Guafes accourent avec leurs merceries & les Indiens avec leurs ponchos & des beftiaux. Ces marchandifes fe troquent avec bonne foi.

Quoique ces Indiens ayent toujours refufé de fe foumettre aux Efpagnols, ils accordent l'entrée de leur pays aux Miffionnaires. Plufieurs fe font fait baptifer : mais ils ne renoncent pas pour cela à la vie libre dans laquelle ils font élevés, & la plupart de ces nouveaux convertis n'ont point de religion. Le Roi d'Efpagne entretient des Miffionnaires dans tous les Forts de la frontiere pour les inftruire : mais, à la premiere nouvelle d'un foulévement, tous

les Néophites difparoiffent, & fe joignent aux guerriers de leur Nation : à la publication de la paix ils rappellent leurs Miffionnaires.

Ces barbares, qui ne font quartier pendant la guerre à aucun homme, épargnent cependant les femmes blanches ; mais ils les enlevent, les conduifent dans leur pays & vivent familiérement avec elles. Delà vient qu'on trouve parmi eux une multitude d'Indiens blancs & blonds, qu'on prendroit pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix il en va plufieurs dans les bourgs & les villages des Efpagnols : ils s'engagent à travailler pour un certain prix l'efpace d'un an ou de fix mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir employé leur falaire en merceries. Tous ces peuples, fans diftinction de fexe, portent des ponchos & des manteaux de laine : mais cet habillement ne leur defcend pas jufqu'aux genoux. Les Nations plus éloignées ne portent aucune efpéce d'habillement.

§. VI.

Corrégiment de Rancagua.

Il comprend diverſes métairies ; fermes ou maiſons de campagne ; ſans aucune forme de ville ou de village. Il y a cependant un chef-lieu compoſé de cinquante maiſons & de ſoixante familles. Le Corrégidor y fait ſa réſidence. Toute la Juriſdiction contient environ mille habitans qui ſont preſque tous Métifs.

§. VII.

Corrégiment de Cokchagua.

Ce Corrégiment reſſemble au premier : il s'étend dans la campagne aux environs de San Iago, & contient environ quinze cens familles.

§. VIII.

Corrégiment de Chillan.

C'est une bourgade ſituée à ſoixante lieues au Sud-Eſt de San Iago ;

dans le Diocèſe de la Conception. On n'y compte qu'environ trois cens familles. Il y a peu d'Eſpagnols. Les Jéſuites y avoient autrefois un Séminaire. Aux environs de cette bourgade il y a un Volcan.

§. IX.

Corrégiment d'Acoucagua.

Il tire ſon nom d'un village ſitué dans une vallée de la Cordeliere. La ſituation a paru ſi agréable, qu'en 1741, on y a jetté les fondemens d'une ville ſous le nom de *Saint Philippe le Royal.* Le territoire eſt rempli de maiſons qui ſont ſéparées les unes des autres.

§. X.

Corrégiment de Melipilla.

C'étoit autrefois un Corrégiment de campagne; mais on y a fondé, en 1741, une ville ſous le nom de *Saint Joſeph de Lograño.*

§. XI.

Corrégiment de Quillota.

Il a pour chef-lieu un village qui contient environ cent familles. On en compte plus de mille difperfées dans les campagnes.

§. XII.

Corrégiment de Coquimbo ou *la Serena.*

Il prend fon nom d'une ville fondée, en 1544, par Pierre de Valdivia, & fituée à un quart de lieue de la côte de la mer du Sud, à près de cent lieues, au Nord-Oueft, de San Iago, au vingt-neuvieme degré cinquante-quatre minutes de latitude auftrale, fur une riviere de même nom qui traverfe la vallée dans laquelle elle eft fituée. Elle eft fur une éminence, de laquelle on découvre la riviere & les campagnes des environs. La riviere fournit de l'eau à la ville par le moyen de plufieurs canaux, arrofe & fertilife les campagnes.

Les rues de Coquimbo ſont parfaitement droites & alignées. Chaque quartier a ſon ruiſſeau. Cette ville, quoique ſituée très-avantageuſement, ne contient que cinq à ſix cens familles d'Eſpagnols, de Métifs & d'Indiens : les rues étant ſans pavé ſont fort mal propres ; elles ont plus l'air de chemins que de rues, ſont bordées de figuiers, d'oliviers, d'orangers & de palmiers, toujours couverts de verdure : les maiſons ne ſont bâties que de terre & couvertes de chaume. La partie la plus conſidérable de la ville eſt occupée par deux Places, par les Couvents des Cordeliers, des Auguſtins, de Saint Dominique & de la Merci, par un College où les Jéſuites inſtruiſoient la jeuneſſe. Il y a une Paroiſſe & un Hôpital de Saint Jean-de-Dieu. Cette ville étoit autrefois plus peuplée & plus floriſſante, mais elle a été brûlée & ſaccagée par les Anglois & les Flibuſtiers & n'a pas été bien rétablie. D'ailleurs la découverte des mines de Copaipo a contribué à la dépeupler. Pluſieurs familles ſont allées s'y établir. Les Voyageurs aſſurent que les femmes y ſont fort belles & très-galantes.

La fertilité du terroir attire beaucoup de monde à la campagne, d'où l'on tire assez de blé pour la charge de quatre à cinq navires qui le transportent à Lima. Ce canton fournit aussi du vin à San Iago & de très-bonne huile : ces denrées, jointes à un peu de suif, de viande seche & de cuirs, font tout le commerce de ce pays. C'est d'ailleurs le plus riche de tout le Chili en métaux. En hiver, lorsque les pluies sont un peu abondantes, on trouve de l'or dans presque tous les ruisseaux qui coulent des montagnes. M. Frezier dit que les habitans lui assurerent que la terre étoit *Creadice*, c'est-à-dire, que l'or s'y forme continuellement, & qu'après avoir été lavée, on y retrouve soixante ou quatre-vingt ans après autant d'or qu'auparavant. Il y a en outre beaucoup de mines d'argent.

Les mines de cuivre sont assez communes aux environ de Coquimbo. Depuis long-tems on travaille à une qui fournit toute la côte du Chili & du Pérou : on assure qu'il s'y trouve aussi des mines de fer & de vif-argent.

Curiosités naturelles. A dix lieues au Sud de la ville, on voit une pierre noirâtre, d'où coule

une fontaine qui ne donne de l'eau qu'une fois le mois, par une ouverture qui reſſemble à cette partie du corps des femmes dont elle imite l'écoulement. Cette eau laiſſe ſur la pierre une trace blanche. Six lieues à l'Eſt de la ville, on trouve une pierre griſe, couleur de mine de plomb, unie comme une table, ſur laquelle ſont parfaitement bien deſſinés un bouclier & un morion de couleur rouge qui pénétrent fort avant dans la pierre. On l'a caſſée dans quelques endroits pour s'en aſſurer. Dans une vallée du canton il y a une petite étendue de plaine, où ceux qui s'y endorment ſe trouvent enflés à leur réveil, ce qui n'arrive point à quelque diſtance de là. On aſſure que les vaiſſeaux trouvent des rafraîchiſſemens en abondance dans le Port de Coquimbo.

§. XIII.

Corrégiment de Copaipo & de Guaſco.

LE lieu principal de ce Corrégiment eſt une ville dont les maiſons ſont bâties ſans aucun ordre, à dix ou douze

lieues de la mer. On ne compte dans tout ce diſtrict que trois à quatre cens familles. Le Port le plus proche ſe nomme auſſi *Copaipo* : c'eſt le dernier du Chili vers le Pérou. Guaſco en eſt un autre de la même Juriſdiction ; mais il eſt à trente lieues plus au Sud. Pour toute habitation il y a quelques cabanes.

On trouve dans le territoire de cette ville des mines d'or, de fer, de cuivre, d'étain & de plomb ; quantité d'aimant & du lapis lazuli. Toute la terre eſt remplie de ſel gemme, ce qui rend l'eau douce, très-rare, & le ſalpêtre ſi commun, que dans les vallées on en trouve d'un doigt d'épais ſur la ſurface de la terre. Dans les hautes montagnes de la Cordeliere, à quarante lieues du Port, vers l'Eſt-Sud-Eſt, on trouve des mines du plus beau ſoufre du monde, qui ſe tire tout pur de la terre. Il y en a en ſi grande abondance qu'il ne vaut que trois piaſtres le quintal. On y trouve auſſi du bray qui vient d'un arbre dont la feuille reſſemble à celle du romarin.

§. XIV.

Corrégiment de Mendosa.

MENDOSA est une ville située à cinquante lieues de San Iago, à l'Est de la Cordeliere : elle est si remplie de jardins qu'on n'y compte pas plus de deux cens familles, dont la moitié sont Blancs & le reste de race mêlée. Outre la Paroisse il y a un Couvent de Cordeliers, un de Dominiquains, un d'Augustins : il y en avoit autrefois un de Jésuites. Il y a dans ce Corrégiment deux autres villes, qui sont Saint Jouen de la Frontera qui est à trente lieues au Nord de Mendosa, & Saint Louis de Loyola qui est à cinquante lieues à l'Orient de la même ville. La premiere est semblable à Mendosa ; mais on compte à peine vingt-cinq maisons dans l'autre, & cinquante Chefs de familles. Les environs sont cependant très-peuplés. Il y a une Paroisse, un College & un Couvent de Dominiquains. C'est à Loyola que les Présidents du Chili sont reçus pour la premiere fois lorsqu'ils vont prendre pos-

fession de leur Gouvernement par la Mer du Nord, parce que cette ville est la premiere de leur Jurisdiction du côté de Buenos-Aires.

§. XV.

Corrégiment de la Conception.

Ce dernier Corrégiment du Chili s'étend depuis la riviere de Maule, qui passe par la côte Septentrionale de la ville, jusqu'à la pointe de Lavapiés. Dans cette étendue, il n'y a pas un grand nombre de villages, mais on y trouve une prodigieuse quantité de métairies & de chaumieres, répandues dans la campagne & peu éloignées les unes des autres.

La ville de la Conception fut fondée, en 1550, par Valdivia; mais elle fut détruite peu de tems après par les Indiens d'Aramo & de Tucopel, & la Nouvelle Colonie se retira à San Iago. Ce fut dans cette guerre que Valdivia fut tué. Les Espagnols voulurent s'y rétablir une seconde fois: mais ils en furent encore chassés par les Indiens: on y mena vers l'an 1606 un corps de troupes

troupes capable d'en impoſer aux Indiens, & on la rebâtit. Elle eſt aujourd'hui toute ouverte, & l'on n'y reconnoît plus de veſtige d'aucun Fort. Pour toute défenſe, il n'y a qu'une batterie à Barbette ſur le bord de la mer, qui flanque ſeulement le mouillage de devant la ville. La garniſon eſt très-foible. Cette ville eſt ſituée au trente-ſixieme degré quarante-cinq minutes de latitude auſtrale, au fond d'une baie fort agréable, ſur un terrein inégal, ſablonneux, un peu élevé : une petite riviere la traverſe. Les maiſons y ſont fort baſſes, parce qu'elle eſſuie ſouvent des tremblemens de terre. En 1730, toutes les maiſons furent renverſées. La petite riviere qui traverſe la ville ſe jette dans la baie où il y a trois Ports qui fourniſſent un bon mouillage pour les vaiſſeaux.

Les habitans de cette ville ſont Eſpagnols ou Métifs. Ils ont tous le teint fort blanc. Les hommes ſont aſſez bien faits & aſſez robuſtes : on vante beaucoup la beauté des femmes : leurs uſages reſſemblent aſſez à ceux de Lima & de Quito. En tems de guerre, la ville & les environs peuvent fournir

vingt mille hommes armés. Il y a un Evêché : toutes les Eglifes, même la Cathédrale, font pauvres & mal bâties. Les Dominiquains, les Francifcains & les Religieux de la Merci y ont des Couvents : ceux de la Charité ont foin de l'Hôpital. L'Audience Royale du Chili y fut d'abord établie ; mais on l'a transférée à San Iago. Le Diocèfe eft partagé en huit Jurifdictions pour le Civil.

Il y a peu de villages dans le territoire de la Conception, qui confifte en plaines fort étendues. Il y a une prodigieufe quantité de métairies. Les gens de la campagne demeurent dans les plaines, & font peu éloignés les uns des autres. Ce territoire eft arrofé par plufieurs rivieres, dont les principales font *Aramo* & *Biobio*.

Le climat de ce pays eft, à peu près, femblable à celui d'Efpagne ; mais les faifons y font différentes : lorfqu'on eft en hiver en Efpagne, on eft en été au Chili.

La Conception eft gouvernée par un Corrégidor qui eft nommé par le Roi, auffi bien que les Alcades & les Régidors ordinaires. Lorfque cette pla-

ce vient à vaquer, le Préſident du Chili peut y nommer par proviſion.

Outre la ville de la Conception; on trouve dans ce Corrégiment celle d'*Angos* ou *Villanova de las Infantes*, ſituée dans les terres à quinze lieues au Sud-Eſt de la Conception; *Impériale*, ſituée à quatre lieues de la côte & à trente-neuf au Midi de la Conception, ſur la riviere de Cauten & ſur une roche eſcarpée, dans un pays agréable & fertile. Il y a de riches mines d'or dans ſon diſtrict qui eſt peuplé d'Indiens asſez ſociables : leur nombre étoit autrefois très conſidérable; mais il eſt à préſent beaucoup diminué. *Aſtmo*, qui eſt ſituée ſur le Rio-Bueno, à quinze lieues au Sud-Eſt de la côte. Cette ville eſt conſidérable, parce que ſon terroir eſt fertile & abonde en mines d'or. On compte plus de vingt mille Indiens dans ſon territoire. Il y a des manufactures d'étoffes. *Carelmapo*, ſituée à ſoixante lieues au Midi de Valdivia, & vis-à-vis la pointe ſeptentrionale de l'Iſle de Chiloé; c'eſt la ville la plus méridionale de la côte Eſpagnole & de l'Audience du Chili.

Les chevaux & les mules du Chili

paſſent pour être excellents : ils ſont d'une vîteſſe extrême. Ces animaux tirent leur origine de ceux qui, dans le tems de la conquête, y furent tranſportés d'Eſpagne ; mais ceux du Chili ſont aujourd'hui ſupérieurs à ceux d'Eſpagne : outre que les pâturages peuvent y être meilleurs, on y conſerve les races avec plus de ſoin. Les bons Coureurs du Chili ne ſouffrent aucun cheval devant eux, & galopent ſi légerement, que les Cavaliers ne ſentent pas la moindre agitation. Pour la beauté, ils n'en cedent à aucuns Andalous : leur taille eſt belle ; ils ſont pleins de feu, & ont une fierté peu commune. Toutes ces qualités ſont cauſe qu'on les recherche avec beaucoup d'empreſſement. Pour en étendre la race, on a formé pluſieurs haras dans les différentes Provinces du Pérou ; mais on donne toujours la préférence à ceux du Chili.

LES CORDELIERES DES ANDES.

NOUS croyons devoir finir la deſcription du Pérou par celle des Cordelieres des Andes dont nous avons parlé pluſieurs fois. Cette fameuſe chaîne de

montagnes part de la Terre Magellanique, court par les contrées du Chili, de Buenos-Aires, du Pérou & de Quito, jusqu'à l'Isthme de Panama, où elle se resserre pour le traverser; recommence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San Miguel, du Mexique, de Guayaca & de Puella; pousse une multitude de rameaux, comme pour unir les parties septentrionales du continent de l'Amérique avec les Méridionales.

On distingue les parties qui sont le plus élevées par le nom de *Paramos*, qui, dans le langage du pays, signifie bruyeres. Les neiges qui y regnent continuellement causent un froid si aigu, qu'il les rend inhabitables, & qu'on n'y trouve même ni plantes ni bêtes. Quelques-unes de ces montagnes élevent leur sommet au-dessus des autres & sont couvertes de neige jusqu'à la cime: celles-ci appartiennent au Corrégiment de la Jurisdiction de Quito.

Le *Paramo de l'Asuay*, qui est formé par l'union des deux Cordelieres, n'est point de cette classe: il est très-froid,

mais beaucoup moins élevé. Sa hauteur eſt le degré de congélation. A meſure que les montagnes s'élevent, le froid augmente. On en trouve qui ont juſqu'à trois mille cent vingt-ſix toiſes au-deſſus de la ſuperficie de la mer.

La partie la plus méridionale des Cordelieres eſt la montagne de *Macas*, nommée auſſi *Sanguay*. Le premier nom lui vient de ce qu'elle eſt dans la Juriſdiction de Macas. Sa hauteur eſt conſidérable : elle eſt preſqu'entiérement couverte de neige dans toute ſa circonférence. Il ſort de ſon ſommet un feu continuel accompagné d'un bruit épouvantable qui ſe fait entendre de fort loin. Les campagnes voiſines de ce terrible Volcan ſont entiérement ſtériles. C'eſt de cette partie des Cordelieres que ſort la riviere de Sanguay.

Dans cette partie orientale des Cordelieres, à ſix lieues Eſt-Sud-Oueſt de Riobamba, on trouve une montagne dont le ſommet eſt diviſé en deux crêtes, toutes deux couvertes de neiges : cette montagne n'eſt cependant pas, à beaucoup près, ſi haute que la précédente. A ſept lieues de la même ville, au Nord, on trouve la montagne de

Tunguragua qui a la figure d'un cône: il eſt également eſcarpé dans toutes ſes faces. Le terrein où cette montagne commence à s'élever eſt un peu plus bas que la Cordeliere. Il y a pluſieurs villages au pié. Il y a dans cette partie des Cordelieres des bains dont l'eau eſt ſi chaude que les œufs y durciſſent plus promptement que ſur le feu.

Le *Chimboraſo* eſt au Nord de Riobamba. C'eſt une montagne d'une médiocre élévation. On trouve ſur la croupe le chemin qui conduit de Quito à Guayaquil. Le *Cotopacſi* s'avance plus que les autres branches des Cordelieres vers le Nord-Oueſt & le Sud : c'eſt un Volcan. Ulloa dit qu'en 1743 il fut témoin d'une éruption qui fut précédée quelques jours auparavant d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne. Il ſe fit une ouverture au ſommet & trois ſur le penchant qui étoit couvert de neige. Les cendres ſe mêlant avec cette neige, dont la quantité étoit prodigieuſe, couvrirent toute la plaine qui eſt depuis Callao, juſqu'à Latacunga ; &, dans un moment, tout cet eſpace devint une mer, dont les eaux bourbeuſes firent périr une partie des

habitans. Elles s'étendirent du côté des habitations, & emporterent tous les édifices. Cette inondation dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan ne cessa point de pousser des flammes & de la cendre. Les eaux se retirerent par degrés ; mais le feu continua quelques jours avec un fracas terrible. Au mois de Mai de l'année suivante, les flammes recommencerent avec une nouvelle force & s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la montagne. Le 30 Novembre le Volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente.

La montagne d'*Elenisa* est à cinq lieues de la précédente : son sommet est divisé en deux crêtes : il est toujours couvert de neiges. Plusieurs ruisseaux y prennent leur source. Ceux qui viennent du sommet boréal ont leur cours vers le Nord, & ceux du côté opposé courent au Sud, par la riviere des Emeraudes.

Le *Chiuchilagua* est au Nord du Cotopacsi, inclinant un peu vers le Nord-Ouest. Cette montagne, quoique moins élevée que les autres, est toujours couverte de neiges.

Au Nord de Quito, tirant un peu vers l'Eſt, on trouve *Cayamburo*, qui eſt de la premiere grandeur. On voit ſortir de cette montagne pluſieurs rivieres. Celles qui viennent de l'Oueſt & du Nord ſe jettent, les unes dans les rivieres des Emeraudes, les autres dans celle de Mira, & ſe rendent toutes dans la mer du Sud. Celles qui viennent de l'Oueſt vont ſe rendre dans la riviere des Amazones. Rivieres.

Outre les ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes couvertes de neiges, d'autres prennent leur ſource dans des montagnes moins élevées, & toutes forment, en s'uniſſant, de très-profondes rivieres qui ſe rendent ou dans la mer du Nord ou dans celle du Sud.

Il ſort des montagnes de *Yaſuay* & de *Bueron* une groſſe riviere qu'on paſſe ſur des ponts & qui prend le nom de *Cauar*, d'un village dont elle baigne les bords. Elle prend enſuite ſon cours vers Yocon, d'où elle va ſe perdre dans la riviere de Guayaquil au golfe de même nom.

La côte ſeptentrionale de Paramo d'Aſuay, produit auſſi pluſieurs rivieres qui, s'uniſſant avec celles de la mon-

tagne de Senegualop & de la Cordeliere orientale, du côté de l'Ouest, forment celle d'Alausi qui va se jetter dans le même golfe.

Au sommet de Paramo de Tioloma, on trouve quatre lagunes, dont trois sont moins considérables que la quatrieme. Celle-ci, longue d'une demie lieue, se nomme *Colai*. Des trois autres se forme la riviere des *Cebadas* qui passe près du village de ce nom. Après un long circuit, pendant lequel elle en reçoit plusieurs autres, elle va se perdre dans la riviere des Amazones.

Les eaux qui descendent de la pointe boréale du Mont Elenisa, prenant, comme on l'a dit, leur cours vers le Nord, se joignent à celles de la même Cordeliere, forment la riviere d'*Amaguanna*. De la partie Septentrionale du Cotopacsi, du Chuchulagua & de la Cordeliere du Guamani, descendent d'autres rivieres, dont la réunion forme celle d'Ichubamba, qui, se joignant, vers le Nord, à celle d'Amaguanna, est grossie par des torrens qui descendent de la Cordeliere & prend le nom de *Rio de Guaillabamba*. Les eaux qui viennent du Mont Cayamburo, &

celles qui descendent de la partie méridionale du Mont Moxanda, forment la riviere de Pisco qui court d'abord à à l'Occident, &, se joignant à celle de Guaillabamba, prend le nom d'*Alchipichi*. Elle devient si profonde & si large au Nord du bourg de Saint Antoine, dans la Jurisdiction du Corrégiment de Quito, qu'on ne la passe que sur une Tarabite. Elle continue son cours vers le Nord, & va se perdre dans la riviere des Emeraudes.

La montagne de Moxanda, située dans l'espace que les Cordelieres laissent entr'elles, se divise en deux cimes, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest; de chacune d'elles part une chaîne de montagnes qui forment un vallon en se joignant. Deux torrens, qui descendent du côté septentrional de cette montagne, entrent dans la lagune de Saint Paul. De cette lagune sort une riviere qui, jointe avec des torrens & un grand ruisseau venu des hauteurs de Pezilla, forme la riviere qui passe à Saint Michel d'Ybera : elle prend ensuite le nom de *Mira*, se rend dans la mer du Sud au Nord de la riviere des Emeraudes.

Lorsque ces rivieres sont trop pro-

fondes pour qu'on puisse les passer à gué, on y jette des ponts. On en fabrique de trois espéces ; ceux de pierres qui sont en petit nombre ; ceux de bois qui sont les plus communs, & ceux de liane ou de bejuque. Pour jetter un pont de bois, on cherche l'endroit le moins large de la riviere entre quelques rochers élevés ; on met en travers quatre grandes poutres : voilà ce qu'on appelle *un Pont*. Les Ponts de bejuque se font sur les rivieres dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres qui ne pourroient, quelques longues qu'elles fussent, atteindre d'un bout à l'autre. On tort ensemble plusieurs bejuques, dont on forme de gros palans de la longueur qui convient à l'espace : on les tend de l'un à l'autre bord, au nombre de six pour chaque pont. Ceux qui sont aux deux côtés sont plus élevés que ceux qui sont au milieu & servent comme de garde-fou. Sur les quatre du milieu on attache de gros bâtons, sur lesquels on met encore des branches, d'arbres ce qui forme le sol sur lequel on marche. Les deux palans qui servent de garde-fous sont amarrés à ceux qui forment le pont,

Ponts des Péruviens.

pour faire un appui plus solide. Sans cette précaution, le balancement continuel de cette machine mettroit les passans en danger. On n'expose point les bêtes sur ces ponts, on les fait passer à la nage : des Indiens transportent à l'autre bord leur charge & leur bât.

Il y a des endroits où l'on supplée aux ponts de bejuque par ce qu'on appelle des *Tarabites*. C'est une simple corde de liane ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, & attachée par ses deux bouts à des pilotis, dont l'un porte une roue pour donner à la corde le degré de tension que l'on croit nécessaire. La maniere de passer ce pont est fort extraordinaire. De la Tarabite pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir assez large pour contenir un homme qui peut même y être couché. On se met dans le mannequin : les Indiens de la rive d'où il part lui donnent une violente secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la Tarabite, qu'on le tire

encore de l'autre bord par le moyen de deux cordes.

Pour paſſer les mules, il y a deux Tarabites, l'une à peu de diſtance de l'autre. On ſerre avec des ſangles le ventre, le cou & les jambes de l'animal. Dans cet état on le ſuſpend à un gros croc de bois qui court entre les deux Tarabites par le moyen d'une corde à laquelle il eſt attaché. Il eſt pouſſé avec tant de vîteſſe, que la premiere ſecouſſe le fait arriver à l'autre rive. Les mules qui ſont accoutumées au paſſage ne font aucune réſiſtance & ſe laiſſent tranquillement attacher; mais celles qu'on fait paſſer pour la premiere fois s'effarouchent beaucoup, & lorſqu'elles ſont précipitées, elles s'élancent en l'air. Il y a des Tarabites qui ont juſqu'à quarante toiſes & ſont élevées de trente au-deſſus de l'eau, ce qui fait frémir tous ceux qui y paſſent pour la premiere fois.

Chemins. Les chemins du pays répondent aux ponts. Il y a de vaſtes plaines entre Quito & Riobamba, entre Riobamba & Alauſi, & de ſemblables au Nord; mais elles ſont coupées par un grand nombre de ces paſſages qu'on nomme

Coulées, dont les defcentes font très-longues, fort incommodes & toujours dangereufes. Dans quelques endroits les fentiers ont fi peu de largeur fur le flanc des montagnes, que contenant à peine le pié des mules, le corps du cavalier & celui de fa monture font perpendiculaires à l'eau d'une riviere qui coule cinquante ou foixante toifes au-deffous. Ces horribles chemins fe nomment *Laderes*. Tous les Voyageurs en parlent comme d'une chofe effrayante. Ils difent qu'il n'y a qu'une indifpenfable néceffité qui puiffe juftifier la hardieffe de ceux qui s'y expofent, & beaucoup y périffent. La feule compenfation pour le danger eft qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voyageur chargé d'or & d'argent peut y paffer, même fans armes, avec autant de fûreté que s'il étoit accompagné d'une nombreufe efcorte. Si la nuit le furprend dans un défert, il s'y arrête & dort fans inquiétude. Dans une hôtellerie, il ne dort pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait aucune porte fermée.

Phénomenes.

Les Phénomenes fon fi fréquens fur la plupart des Paramos, qu'ils caufent autant d'effroi que de furprife à ceux

qui ne font pas assez instruits pour en démêler la cause. Ulloa dit, *Tom.* I, *Liv.* VI, *Chap.* 9, qu'étant sur une montagne au point du jour, les rayons du soleil dissiperent un nuage qui environnoit toute la montagne, & ne laisserent que de légeres vapeurs qu'on ne pouvoit discerner à la vue ; il apperçut du côté opposé du soleil, à neuf ou dix toises de lui, une sorte de miroir où sa figure & celle de ceux qui l'accompagnoient étoient représentées, & dont l'extrémité supérieure étoit entourée de trois arcs-en-ciel. Ils avoient tous trois un même centre & les couleurs extérieures de l'un touchoient aux couleurs intérieures du suivant. A quelque distance des trois on en voyoit un quatrieme dont la couleur étoit blanchâtre. Ils étoient tous les quatre perpendiculaires à l'horison. Les couleurs disparoissoient, & l'image de chaque corps diminuant par degrés, le phénomene s'évanouit.

On remarque souvent dans les mêmes montagnes des arcs formés par la clarté de la lune : la plupart se forment à la croupe de quelque montagne, & leur couleur ordinaire est blanche.

L'air de cette atmoſphere & les exhalaiſons du terroir, paroiſſent plus propres que dans d'autre lieu à changer en flamme les vapeurs qui s'y élevent. Auſſi ces phénomenes ſont-ils plus communs & plus durables qu'ailleurs. Un jour, pendant que l'Auteur cité étoit à Quito, il s'éleva, vers une montagne voiſine, un globe de feu ſi grand & ſi lumineux qu'il éclaira toute la partie de la ville qui eſt du même côté. Les contrevents les mieux fermés n'empêchoient point la lumiere de pénétrer par les moindres fentes. Le globe étoit exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Oueſt au Sud, ſembloit marquer qu'il s'étoit formé derriere la montagne de la croupe de laquelle il avoit paru s'élever. Vers la moitié de ſa courſe il perdit beaucoup de ſon éclat, & cette diminution de lumiere continua par degrés.

Propriétés de la terre ſur les Paramos.

La partie des Cordelieres qu'on nomme *Paramos*, eſt couverte, dans les endroits dont la hauteur ne va pas juſqu'au degré de congellation, d'une eſpece de petit jonc d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur les endroits où la neige ſe ſoutient quelque-tems ſans ſe fondre, on ne voit aucune des plan-

tes qui croiſſent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de plantes ſauvages, & ſeulement juſqu'à une certaine hauteur. De là, juſqu'au commencement de la congellation, ce n'eſt que ſable & différentes ſortes de pierres. Dans les lieux couverts de joncs, où la terre n'eſt pas propre à la ſemence, on trouve une plante qui a reçu le nom de *Palo de Luz*, bois de lumiere : elle peut avoir deux piés de hauteur. Elle a pluſieurs tiges qui ſortent d'une même racine, droites & unies juſqu'à leur ſommet, où elle pouſſe de petits rameaux qui portent des feuilles fort menues. Ces tiges montent preſque toutes à la même hauteur, excepté les plus extérieures qui demeurent les plus petites. Le diamétre de chacune eſt d'environ trois lignes. On coupe la plante fort près de terre, on l'allume tandis qu'elle eſt verte & non-ſeulement elle donne autant de lumiere qu'un flambeau, mais elle brûle de même juſqu'au bout, ſans autre ſoin pour ceux qui l'emploient à s'éclairer que d'en ſéparer le petit charbon qu'elle fait en brûlant.

Au-deſſus du lieu où croît le petit

jonc, on trouve une ſorte d'oignons & pluſieurs herbes médicinales, quoique le froid commence à s'y faire ſentir aſſez vivement. Renvoyons le reſte à l'Hiſtoire Naturelle du Pérou.

ARTICLE IV.

Origine, Monarchie, Religion, Mœurs, Uſages, Sciences, Monumens, Curioſités, &c, des anciens Péruviens.

§. I.

Origine des Incas & de l'ancien Empire du Pérou.

L'ORIGINE de toutes les Nations qui couvrent la terre eſt fabuleuſe : ne nous attendons pas à trouver la vérité dans celle des anciens Péruviens. Ces Peuples, avant de former un Corps de Nation, vivoient comme les bêtes féroces : ils n'avoient aucune idée de loi Naturelle, aucun ſentiment de Religion, vivoient diſperſés ſur les montagnes, dans les forêts, dans les plai-

Grégoire Garcia, origine de las Indas, liv. v. chap. 8. Herrera, Décade 5, liv. 3, chap. 6. Hiſtoire Générale des Voyages, tom. 13. pag. 508.

nes, &c. Il ſe trouva parmi eux un de ces hommes de génie que la nature ſe fait un devoir de produire dans les différents ſiécles, dans les différents climats, pour le bonheur de leurs compatriotes & de leurs contemporains. Il réſolut de policer les ſiens, d'établir parmi eux des loix, & de changer leur férocité en douceur. Pour réuſſir, il falloit paroître à ces Sauvages un homme extraordinaire, les étonner, forcer leur admiration, les amener à la confiance & à la ſoumiſſion. La groſſiéreté, l'ignorance des Péruviens, les diſpoſoit à tout croire, à tout admirer. Il ſe donna pour fils du Soleil. Son pere, diſoit-il, touché du triſte état des habitans de cette contrée, l'envoya lui & ſa ſœur pour les civiliſer, leur donner des loix, leur apprendre à cultiver les terres & à ſe nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans leur pays le culte & la religion du Soleil leur pere. Ce fut dans cette intention, ajoutoit-il, qu'il dépoſa le frere & la ſœur ſur les bords du lac Titicaca, éloigné de Cuſco d'environ quatre-vingt lieues. Le Soleil leur donna un lingot d'or d'environ une demi-aune de long

& de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jetter le lingot à terre dans les lieux où ils s'arrêteroient, & d'établir leur demeure où ils le verroient s'enfoncer. Il leur donna en même-tems les loix dont ils devoient se servir pour gouverner les peuples qui leur accorderoient leur confiance. Le frere & la sœur qui étoient encore unis par les liens du mariage, prirent leur route du côté du Nord; ils s'arrêterent au pié d'une montagne au Sud de Cusco; ils y jetterent le lingot d'or, qui s'enfonça & disparut tout-à-coup à leurs yeux. Ils s'y arrêterent, persuadés que c'étoit le lieu où leur pere vouloit qu'ils s'arrêtassent. Ils y construisirent une ville, allerent dans différents cantons pour inviter les peuples à venir jouir sous leurs loix d'un bonheur qui leur étoit inconnu. Les premiers Indiens auxquels ils s'adresserent, touchés de la douceur de leurs discours & des avantages qu'ils leur présentoient, les suivirent & leur aiderent à étendre la ville dont ils avoient jetté les fondemens. Ces nouveaux sujets, charmés de la vie douce & paisible qu'ils leur faisoient mener, informerent

d'autres peuples de leur bonheur : il se forma plusieurs peuplades. Les hommes furent instruits dans l'agriculture ; les femmes apprirent à filer, à faire des tissus & d'autres ouvrages domestiques. On donna à la Capitale le nom de *Cusco* : le Domaine du Monarque s'étendit.

On ignore combien il s'étoit écoulé de tems depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des Espagnols au Pérou : les Indiens n'en avoient qu'une idée confuse. Quelques Ecrivains prétendent qu'il s'étoit écoulé quatre cens ans entre la fondation de l'Empire du Pérou & sa destruction.

Celui qui le fonda étoit, sans doute, un homme de génie : il se nommoit *Manco Inca*, & sa femme *Mama Orello Xuaco*. Le mot *Inca* a deux significations différentes. Dans le sens propre, il signifie Souverain, &, par extension, descendant du sang royal. Dans la suite le nombre de ses sujets augmenta, & l'on ajouta le titre de *Capac* à celui d'Inca. Le mot *Capac* signifie riche en vertus, en talens & en pouvoir. Sa femme reçut celui de *Coya* qui signifie *Epouse légitime*, mais réservé à celle du Souverain, &, par extension, aux Prin-

cesses sorties de leur mariage. On donnoit aux concubines le nom de *Palla*, qui étoit commun à toutes les femmes de la Maison Royale, & qui servoit à désigner les Princesses en ligne collatérale.

Marques distinctives du Souverain & des Grands.

Manco Capac imagina plusieurs marques de distinction pour lui & pour ses successeurs. La premiere étoit de porter les cheveux du haut de la tête coupés à la longueur d'un doigt ; tous ses sujets les portoient longs & plats : la seconde étoit d'avoir aux oreilles des pendants fort longs. Ils avoient soin de faire étendre la partie inférieure de l'oreille jusqu'à lui donner la forme d'un anneau de trois pouces de diamétre, & y faisoient entrer le pendant. Une troisieme distinction étoit une espéce de tresse de diverses couleurs, que l'on passoit quatre ou cinq fois autour de la tête comme une guirlande, & qui descendoit sur le front en s'étendant d'une temple à l'autre. Le fils aîné de l'Empereur étoit son héritier présomptif : il portoit une frange jaune. Manco Capac attribua par la suite ces marques d'honneur à toutes les personnes de son Sang, même aux Seigneurs de la Cour ;

mais avec des différences qui faisoient connoître les rangs & les degrés.

A mesure qu'il attiroit de nouveaux sujets & qu'il les accoutumoit à vivre en société, il leur apprenoit tout ce qui pouvoit les rendre capables de contribuer au bien commun. Il leur enseignoit principalement ce qui concernoit l'agriculture. Il établit dans chaque habitation un grenier public, pour y mettre en réserve les denrées de chaque canton. Il les faisoit distribuer aux particuliers. Cette œconomie se conserva jusqu'à ce que l'Empire fût assez étendu pour faire une juste répartition des terres. Il obligea tous ses sujets à se vêtir, & leur inventa lui-même un habit décent. L'Impératrice prit le soin d'apprendre aux femmes l'art de filer la laine & d'en faire des tissus. Chaque habitation eut son Seigneur pour la gouverner sous le nom de *Curaca* ou *Cacique*.

Loix. Manco Capac fit recevoir à ses sujets, au nom du Soleil, des loix conformes aux simples inspirations de la nature. La principale ordonnoit à tous les sujets de l'Empire de s'entr'aimer comme ils s'aimoient eux-mêmes, & portoit des peines proportionnées aux degrés d'instruction,

d'instruction. L'homicide, le vol & l'adultere étoient punis de mort. La polygamie fut défendue, &, pour éviter le mêlange de lignées, le Sage Législateur ordonna que chacun se mariât dans sa famille. Il ordonna encore que les hommes ne se mariassent point avant l'âge de vingt ans, afin qu'ils fussent en état de gouverner leur famille & de pourvoir à sa subsistance. Il régla tout jusqu'à la forme du mariage. Le Souverain faisoit assembler dans son Palais, tous les ans ou tous les deux ans, ce qu'il y avoit de garçons & de filles nubiles parmi ses parens : il les appelloit par leur nom, &, prenant la main de l'époux & de l'épouse, il leur faisoit donner la foi mutuelle en présence de toute la Cour. Le lendemain, des ministres, nommés pour cet office, alloient marier, avec la même cérémonie, tous les gens nubiles de Cusco. Cet exemple étoit suivi dans toutes les habitations par les Caciques ou Curacas.

Comme ce Monarque étoit Idolâtre, ses idées ne s'éleverent point jusqu'au véritable Auteur de la Nature ; mais son idolâtrie n'eut point cette grossié- Premiere Religion des Péruviens.

reté qui les accompagne toutes : elle changea dans la suite, par la faute de ses descendans. Il fit adorer le Soleil, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple, avec une espéce de Monastere pour les femmes consacrées à son culte. Aucune fille n'étoit admise dans ce Monastere, si elle n'étoit du Sang Royal.

Manco Capac goûtoit au milieu de ses peuples cette délicieuse satisfaction que la réussite procure toujours. Il aimoit ses sujets ; tous l'aimoient : il faisoit leur bonheur.

Ce Prince vieillit ; ses infirmités l'avertirent qu'il étoit près de payer le tribut que tous les Etres périssables doivent à la nature ; & qu'il falloit se préparer à mourir. Il fit assembler une nombreuse postérité qu'il avoit eue de sa femme & de ses concubines ; les Grands de la Cour & tous les Caciques. Il leur annonça que le Soleil, son pere, l'appelloit auprès de lui pour le récompenser de ses peines & de ses travaux. Il les exhorta de sa part à l'observation des loix, en les assurant que le Soleil ne vouloit point qu'on y fit de change-

ment. Enfin il mourut regretté de tous ſes ſujets qui le regardoient comme leur Pere & comme un Etre divin. Dans cette perſuaſion, ils érigerent des ſacrifices en ſon honneur, & ſon culte fit bien-tôt une partie de leur Religion.

Ulloa fait ces réflexions au ſujet des anciens Péruviens. Le caractere des Péruviens, & l'état de barbarie où l'on ſuppoſe qu'ils étoient plongés, ne permettent pas de croire qu'ils ſe ſoient rangés ſi facilement ſous l'obéiſſance de Manco Capac, juſqu'à former tout d'un coup une ſociété d'hommes ſages & raiſonnables. Il ſuppoſe d'après cela qu'il y avoit dans ces contrées diverſes eſpéces d'Idolâtres, parmi leſquels il s'en trouvoit quelques-uns qui rendoient un culte au Soleil : la famille de Manco Capac, ajoute-t il, pouvoit être de celles qui étoient attachées au culte de cet aſtre. Il eſt à préſumer que chaque Nation avoit une eſpéce de Chef, dont l'autorité paſſoit aux deſcendans. On peut croire que du côté de Cuſco, où Manco Capac s'établit, il y en avoit une moins barbare & plus ruſée que les autres. Ses

Chefs se maintinrent sans progrès, jusqu'à ce qu'elle en eut un plus adroit, plus entreprenant que les autres. Tel fut Manco Capac qui se dit fils du Soleil, comme si cet Astre avoit eu commerce avec sa mere. Cette fiction n'est pas plus étonnante que plusieurs autres que l'on a vues adoptées par des Nations beaucoup plus éclairées que les anciens Péruviens. La Fable de Manco Capac, soutenue par des manieres plus douces & plus insinuantes que les autres Péruviens, put lui suffire pour en rassembler autour de lui une certaine quantité, & pour jetter les fondemens d'un Empire qui s'accrut par la force.

Quelques Historiens donnent des Rois aux Péruviens depuis le déluge; d'autres en comptent un petit nombre avant Manco Capac. Ces opinions n'étant accompagnées d'aucune autorité, il est plus simple de penser que Manco Capac étoit Prince de quelque Nation peu nombreuse, qu'avec plus d'esprit que ses prédécesseurs, il cultiva le génie de ses sujets; qu'il aggrandit ses Etats à force de ruses, de douceur & de bienfaits; qu'il fut le premier fon-

dateur de l'Empire du Pérou, & l'auteur des Loix, jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

La succession des descendans du premier Inca, n'a d'autre difficulté que la durée de leur regne. On en compte treize, dont l'ordre & les noms ont été fidélement conservés avec leur caractere & leurs principales actions. En voici quelques traits.

Successeurs de Manco Capac.

Sinchi Roca étoit fils aîné de Manco Capac. Il monta sur le trône après son pere. *Roca* qui étoit son nom propre n'a pas de signification connue; mais *Sinchi* est un surnom qui signifie vaillant. Ce Prince joignoit effectivement beaucoup de courage à une grande douceur naturelle. Il excelloit à la lutte, à la course, & personne ne lancoit mieux une pierre. Après la mort de son pere, il fit assembler ses principaux sujets & leur déclara qu'il vouloit aggrandir son Empire par la bonne opinion qu'il donneroit de ses vertus, & ajouta qu'il les exhortoit à l'imiter. Ce Prince étendit en effet beaucoup sa domination, sans employer la force des armes: il y fit régner l'abondance & la tranquillité. Il eut pour femme une de ses sœurs qui

lui donna plusieurs enfans. Il en eut un nombre prodigieux de différentes concubines. Sa maxime étoit que les enfans du Soleil ne pouvoient trop se multiplier.

Lloque Yupanqui, son fils aîné, lui succéda. *Lloque* signifie gaucher ; ce Prince l'étoit en effet. *Yupanqui* signifie tu compteras, pour faire entendre que les vertus de celui qui porte ce nom méritent d'être comptées. Son régne fut une suite d'événemens glorieux : mais il employa les armes pour soumettre par la force ceux qui ne vouloient pas se rendre à la douceur. Les bornes de son Empire furent étendues jusqu'au lac de Titicaca, & l'espace de vingt lieues à l'Occident, jusqu'au pié des Cordelieres. Il parcouroit ses Etats, pour rendre la justice à ses sujets, & pour voir si les loix étoient bien observées. Il en faisoit faire autant à son fils aîné. Il n'eut qu'un fils légitime & plusieurs filles ; mais ses concubines lui donnerent plusieurs enfans de l'un & de l'autre sexe.

Mayta Cápac, son fils & son successeur, commença son régne par visiter ses Etats pour y maintenir la justice. Il

se mit ensuite à la tête d'une puissante armée, soumit la Province de Tiahuanacu, célebre par plusieurs beaux édifices que les Espagnols y trouverent. Il fit plusieurs autres conquêtes avec le même succès. La douceur avec laquelle il traita une Nation qui avoit entrepris de lui résister, engagea les Provinces de Canquicura, de Mallama, de Huarina & plusieurs autres à le reconnoître pour leur Souverain. Il soumit ensuite, sans verser de sang, tout le pays jusqu'à la mer du Sud. Les *Cuhunicas*, peuples qu'il vainquit à l'Occident des Cordelieres, avoient l'horrible coutume d'employer pour leur vengeance un poison lent, dont l'effet étoit de défigurer ceux qui l'avoient pris, de les affoiblir & de les jetter dans un état de langueur qui ne finissoit qu'avec la vie. Mayta Capac ordonna qu'à l'avenir non-seulement les empoisonneurs seroient brûlés, mais que leurs arbres, leurs grains, leurs maisons seroient enveloppés dans la même sentence. Cette loi fit promptement cesser ce désordre. Il étendit ses conquêtes environ cinquante lieues du côté de l'Orient. Ce pays qui étoit habité par les Llaricassas & le Sanca-

vans, ne fit aucune résistance. Plus loin, les Collas s'unirent pour tenter le sort d'une bataille. L'Inca fit l'impossible pour les engager à prendre les voies de la douceur; n'ayant pu y réussir, il les attaqua; mais ils résisterent avec tant d'opiniâtreté que le combat dura un jour entier. Ils furent enfin battus, se soumirent au vainqueur qui les traita avec une clémence qui lui assujettit encore trente lieues de pays, jusqu'à *Calla Marca.* Delà il avança vingt-quatre lieues plus loin par le pays des Charcas, jusqu'au lac Parias, d'où, tournant à l'Orient, il entra sur les terres des Antis, Nation célebre par sa cruauté. Ces peuples sacrifioient leurs prisonniers & immoloient leurs enfans. L'âge & le sexe ne faisoient excepter personne: ils éventroient les victimes & les mettoient en quartiers. Souvent ils les attachoient tout nuds à des poteaux & les découpoient par quartiers avec des couteaux de cailloux qu'ils savoient rendre fort tranchans. Ils furent réduits sous l'obéissance de l'Inca: il poussa ses conquêtes jusqu'à la ville de Chuquiapu. Ce fut dans cette vallée qu'il s'arrêta. Il la fit peupler par toutes

les Nations comprises sous le nom de *Collas*. Etant retourné à Cusco, il forma le dessein d'étendre son Empire du côté de l'Occident. Comme il falloit passer le fleuve Apurimac, qui étoit trop large & trop rapide pour qu'on pût y jetter un pont de bois ou de pierre, il imagina cette espéce de ponts tissus & entrelassés, dont on a déja fait la description. On prétend que celui qu'il fit faire sous ses yeux subsiste encore. Il a plus de deux cens pas de long, sur environ huit piés de large. Chacun des quatre cables qui l'affermissent est de la grosseur d'un homme. Cette invention causa tant d'étonnement à plusieurs peuples, que le croyant véritablement fils du Soleil, ils se soumirent à ses loix. Il traversa le pays de ses nouveaux sujets qui étoit situé aux environs du désert de Contisugu : mais, trouvant un marais impraticable, large de trois lieues, il y fit faire en peu de jours une chaussée de pierre, haute d'une toise & demie & large de quatre : elle fait encore l'admiration des Voyageurs. Après avoir traversé le marais, il entra dans le pays d'Alca, où l'on ne peut arriver que par de dangereux défi-

lés qui l'exposérent à diverses attaques: mais rien n'ayant pu l'arrêter, il subjugua les peuples de Taurisma, Gotahuari, Puma-Tampu & Parihuana-Cocha. Il traversa de là le désert & termina ses conquétes par les Provinces d'Aruna, & de Collahuta, qui s'étendent jusqu'à la vallée d'Aréquipa. Tous ces pays étoient peu habités : il y établit des Colonies qu'il tira d'autres régions moins fertiles. Se voyant chargé de richesses & couvert de gloire, il prit le parti de retourner à Cusco, récompensa avec largesse ceux qui l'avoient accompagné dans ses expéditions, & passa le reste de sa vie à veiller à l'observation des loix. Il prit un soin particulier des orphelins & des veuves.

Capac Yupanqui, son fils aîné, qu'il avoit eu de Mama Caca, sa sœur & sa femme, ne fut pas moins brave que lui, & contribua beaucoup à aggrandir l'Empire. Il fit construire plusieurs ponts d'osier sur de grands fleuves, que les Espagnols conservent par de soigneuses réparations. Il déclara une guerre implacable à ceux qui se livroient au crime contre nature, les faisoit brûler vifs avec tout ce qui leur

appartenoit. Il foumit plus de vingt Nations, fit une entrée triomphante à Cufco, fuivi de toute fon armée & porté dans un magnifique brancard fur les épaules des Curacas qu'il avoit fubjugués. C'eft le premier des Incas, fi l'on en croit Garcilafco, qui ait imaginé la pompe triomphale parmi les anciens Péruviens.

Inca Roca, fils d'Yupanqui, étoit fort prudent, comme fon nom le défigne. Lorfqu'il fut fur le trône, il étendit fon Empire de plus de cent lieues du Nord au Sud & de l'Eft à l'Oueft. On lui attribue des talens fupérieurs. Il établit des loix folides pour la fûreté publique, défendit plufieurs excès fous de rigoureufes peines, & fonda une efpéce d'Académie dans fa Capitale pour l'inftruction des Princes de fon Sang.

Yahuar-Huacac, fucceffeur & fils aîné d'Inca Roca, reçut ce nom qui fignifie *Pleure-fang*, à l'occafion d'un phénomene des plus étranges : il répandit effectivement des pleurs de fang dans fon enfance. Ce prodige donna lieu à des prédictions fi funeftes, qu'ayant été élevé dans la crainte de quelque défaftre, il prit le parti de re-

noncer aux armes & ne s'occupa que du ſoin du Gouvernement. La néceſſité de contenir ſes peuples lui fit cependant lever une armée ; mais il en confia le commandement à ſon frere qui ſoumit tout le pays de Collaſuio, entre Aréquipa & Tacama. Sonrégne fut marqué par des avantures ſingulieres.

L'aîné de ſes fils lui ayant cauſé divers chagrins par ſon orgueil & ſes manieres hautaines, le Monarque, pour l'humilier, l'envoya garder les troupeaux du Soleil dans des pâturages peu éloignés de la Cour. Suivant la tradition des Indiens, il vit en ſonge un homme barbu, en habit étranger, qui lui dit qu'il étoit auſſi fils du Soleil & frere de Manco Capac ; qu'il ſe nommoit *Viracocha-Inca*, & qu'il venoit l'avertir que la plus grande partie des Provinces de Chincaſuya s'étoit révoltée. Il lui commanda d'en donner avis à ſon pere, & l'avertit lui-même en particulier de ne rien craindre, quelque diſgrace qu'il eut à eſſuyer, parce qu'il le ſecourroit dans toutes ſortes d'occaſions. Le Prince avertit ſon pere qui ſe moqua de cette apparition. Cependant la nouvelle ſe répandit bien-tôt

que les peuples de Chincasuya s'étoient révoltés, qu'ils s'étoient ligués avec plusieurs autres Nations, & qu'ils avançoient du côté de Cusco au nombre de quarante mille. L'Inca effrayé, abandonna la ville, & tous les habitans se disposerent à le suivre. Le jeune Prince, auquel le nom de Viracocha étoit resté à cause de son rêve, & qui avoit continué de garder les troupeaux, alla trouver son pere, blâma ceux qui lui avoient conseillé de fuir, assembla les plus braves, se mit à leur tête, entra dans Cusco, & se prépara à faire une vigoureuse résistance. Son exemple ranima tous les courages : en peu de jours il se trouva à la tête d'une armée de trente mille hommes & marcha au-devant des rebelles. La bataille fut opiniâtre & sanglante; mais Viracocha demeura vainqueur : il fit grace aux vaincus, & fit admirer sa clémence à leur égard. Il travailla à pacifier l'Empire, se rendit ensuite à *Muyna* où son pere s'étoit retiré, eut une conférence avec lui, &, mécontent de ses projets, il retourna à Cusco, où il se mit en possession de l'autorité Royale. Il fit bâtir un magnifique Palais dans le lieu que son pere avoit choisi pour

ſa retraite. Le Monarque détrôné y acheva tranquillement ſa vie.

Viracocha Inca commença ſon regne par la conſtruction d'un ſuperbe Temple dans un lieu nommé *Cahoc*, à ſeize lieues de Cuſco, vers le Sud. Il dédia ce Temple au protecteur dont il avoit pris le nom, & auquel il devoit toutes ſes proſpérités. Il y fit repréſenter au naturel toute l'hiſtoire de ſon rêve : mais ſes ſujets ſe perſuaderent que le Temple étoit pour lui-même, & l'adorerent comme une Divinité. Il ſoutint l'opinion qu'on avoit conçue de lui, par des actions éclatantes qui étendirent beaucoup les bornes de ſon Empire. Pour s'attacher les Curacas, il leur accorda l'honneur du *Llautu*, c'eſt-à-dire, une ſorte de diadême, mais ſans franges, & le droit de porter des pendans d'oreilles, avec les cheveux raſés à la maniere des Incas. A ſes grandes qualités, Viracocha joignoit le talent de prophétiſer l'avenir. Selon la tradition Péruvienne, il prédit que, dans la ſuite des tems, il arriveroit au Pérou une Nation inconnue qui envahiroit l'Empire & changeroit la Religion du pays. Il fit tout ce qu'il put pour que cette prédiction ne

fût connue que des Incas, & ordonna qu'on en fît toujours mystere au peuple, dans la crainte que son respect ne diminuât pour ses Souverains : mais elle s'étoit répandue malgré toutes les précautions qu'on avoit prises pour la tenir cachée, & elle ne servit pas peu au succès des armes Espagnoles. Il eut pour femme légitime *Mama Rauta*, sa sœur. Elle étoit plus blanche que les Indiennes ne le sont ordinairement : c'est ce que son nom signifie.

Pachacutec, fils aîné de Viracocha, succéda à son pere. Il avoit reçu en naissant le nom de *Titu Manco Capac* : mais le pere, ayant vaincu les rebelles, & s'étant mis en possession de l'Empire, voulut, pour conserver la mémoire de ces grands événemens, que son fils portât celui de *Pachacutec* qui signifie *Change-monde*. Son premier dessein avoit été de prendre ce nom lui-même; mais voyant ses peuples disposés à le regarder comme un Dieu, il le fit prendre à son fils, pour ne pas nuire à l'opinion de sa prétendue Divinité.

Pachacutec entreprit plusieurs guerres, & les termina glorieusement. Après diverses conquêtes, il s'avança dans les

vallées de Pachacamac, de Rimac ou Lima, de Chancay, de Huaman, qui composoient un petit état dont le Souverain se nommoit *Quismanca*. Ces peuples avoient à Pachacamac un Temple dédié à l'Idole du même nom, d'où la vallée tiroit le sien. Ce nom signifie *Créateur & Conservateur de l'Univers*. Les Incas reconnoissoient cette Divinité; mais ils ne lui avoient pas fait bâtir de Temple, & ne lui rendoient aucun culte, parce qu'ils la croyoient invisible. Il y avoit une autre Idole qui portoit le nom de *Rimac*, lequel signifie, qui parle, parce que ses Prêtres la faisoient répondre aux questions qu'on lui faisoit. *Capac Yupanqui*, Oncle & Général de Panchacutec, fit sommer Quismanca de rendre hommage aux Incas, & d'admettre leurs loix & leur religion. Ce Prince refusa, & apporta pour motif de son refus des raisons si convaincantes, que le Général en fut satisfait, & entra dans son pays plus en ami qu'en conquérant. Il promit que l'Oracle de Rimac seroit toujours respecté des Incas, & Quismanca s'engagea à faire élever dans ses Etats des Temples au Soleil, avec une Maison

de Vierges ; de reconnoître les Incas pour Empereurs, & de vivre fidélement dans leur alliance. Alors Capac Yupanqui ſortit des vallées avec ſes troupes.

Les conquêtes de Pachacutec furent conſidérables. Pendant que ſes armées faiſoient de rapides progrès, on cultivoit les Arts dans ſon Empire. Il bâtit quantité de Temples & de Palais, fonda des Académies, fit creuſer des canaux : enfin il ſut joindre l'amour de la gloire à celui du bien public. Il eût pluſieurs enfans de *Mama Huarca*, ſon épouſe légitime, & plus de trois cens de ſes concubines.

Yupanqùi ſuccéda à ſon pere Pachacutec, & marcha ſur les traces de ſes peres. Il viſita toutes les Provinces de ſon Empire, écouta les plaintes & rendit juſtice à tous ſes ſujets indiſtinctement. Il ne fut pas ſi heureux que ſes prédéceſſeurs dans ſes entrepriſes militaires. Il tenta cependant le premier la conquête du Chili, en conçut le projet ſi-tôt qu'il eut découvert un chemin pour traverſer le vaſte déſert qui ſépare le Chili du Pérou. Il trouva de la réſiſtance dans quelques Provinces : mais il

réussit à y faire observer les loix & la religion des Incas. Par la suite il renonça au projet de conquérir, pour ne s'occuper que du soin de faire régner la justice dans ses Etats & de les embellir. Il fit construire la fameuse Forteresse de Cusco qui ne se fait pas moins admirer par la grandeur & la beauté des proportions que par la prodigieuse grosseur de pierres. Les secours qu'il accordoit aux pauvres lui firent donner le surnom de *Compatissant.* Sa femme légitime lui donna plusieurs enfans; il en eut environ deux cens cinquante de ses concubines.

Tupac Yupanqui succéda à son pere. Le mot *Tupac*, ajouté à son nom propre, signifie *éclatant.* Les Historiens prétendent qu'il méritoit d'autant plus ce titre, que ses vertus éclipsoient celles de tous ses prédécesseurs. L'administration de la Justice & le soin du Gouvernement fixerent toute son attention. Pour ne pas dégénérer de ses Ancêtres, il prit les armes & aggrandit beaucoup son Empire. Son bonheur fut suivi de quelques disgraces : les Peuples de la Province de *Puertorejo*, lui ayant fait demander des Gouverneurs pour les

civiliser, il eut le chagrin d'apprendre que ces Barbares avoient massacré ceux qu'il leur avoit envoyés. Trop occupé d'un autre côté pendant le reste de sa vie, pour pouvoir en tirer vengeance, il en fit un devoir à son successeur. Ce Prince tenta la conquête du Royaume de Quito; mais il fut obligé d'y renoncer. Son fils aîné auquel il abandonna le commandement des troupes, la tenta & réussit en moins de trois ans. La mémoire de Tupac Yupanqui étoit si chere à ses peuples & à sa famille, qu'on lui donna le nom de *Tupac Yaya*, c'est-à-dire, *Pere éclatant*. Il laissa de *Mama Cello*, sa sœur & sa femme, six fils & beaucoup d'autres enfans de ses concubines.

Huayna Capac monta sur le trône après son pere. Son nom signifie *riche en vertus*. Les relations Péruviennes vantent une chaîne qu'il fit faire au commencement de son regne, pour célébrer le jour où l'on devoit donner un nom & couper les cheveux à son fils aîné : elle étoit d'or & de la grosseur du poignet. Garcilasco assure qu'elle avoit trois cens cinquante pas de long & servoit dans les fêtes solemnelles à

la danſe des Incas, qui la tiroient ou la lâchoient, ſuivant certaines meſures. Huayna ſoumit pluſieurs Nations, parmi leſquelles il s'en trouva quelques-unes de barbares que ſon pere l'avoit chargé de punir. Il les fit décimer, & tous ceux ſur qui le ſort tomba furent mis à mort: il n'accorda la grace à aucun. Dans le cours de ſes conquêtes, il trouva des Nations ſi barbares, qu'il renonça au deſſein de les conquérir, &, dans le mépris qu'il conçut pour elles, il dit à ſes Officiers : *Retirons-nous : des hommes de cette eſpéce ne méritent pas de nous avoir pour maîtres.* Huayna Capac eut pluſieurs femmes & pluſieurs enfans. Ce Prince étoit dans ſon Palais, lorſqu'on lui annonça qu'on avoit vû ſur la côte des navires d'une conſtruction ſinguliere, & conduits par des hommes dont la forme étoit inconnue. Il eut d'autant plus d'inquiétude, que pluſieurs prodiges ſembloient annoncer des événemens extraordinaires, & que tous les peuples étoient perſuadés que l'ancienne prédiction alloit s'accomplir. Sentant ſa mort approcher, il déclara que la prédiction, dont le peuple n'avoit que des idées vagues, por-

toit qu'après douze régnes d'Incas, il arriveroit une Nation inconnue qui feroit la conquête de l'Empire. Il ajouta que le douzieme regne étant accompli dans sa personne, il ne doutoit pas que ces Etrangers ne fussent la Nation annoncée par Viracocha, & que, pour obéir au Soleil son pere, il ordonnoit qu'on les reçut avec autant de soumission que de respect.

Huascar ou *Inticusi Hualpa*, étoit fils de Huayna Capac. On lui donna dabord le dernier nom, qui signifie *Soleil de joie*; mais il prit le premier en mémoire de la fameuse chaîne d'or que son pere avoit fait faire à son occasion. Son pere donna le Royaume de Quito à son second fils *Athualipa*, qu'il avoit eu d'une concubine qui étoit Princesse de Quito, & qu'il aimoit tendrement: Huascar prit les armes pour soumettre ce Royaume à sa domination, ou du moins forcer son frere à ne le tenir qu'à titre de Vassal; mais il fut vaincu & fait prisonnier dans une sanglante bataille. Athualipa voulut profiter de sa fortune pour monter sur le trône du Pérou; mais les loix de l'Empire n'accordoient la Couronne qu'aux Princes

légitimes du sang royal. Il entreprit de lever l'obstacle de sa naissance en faisant périr tous les Princes du Sang. Il en rassembla un grand nombre sous divers prétextes, & les fit tous massacrer sans distinction d'âge ni de sexe. Il fit poursuivre les autres dans toutes les parties de l'Empire, & cette persécution duroit encore lorsque les Espagnols arriverent. Ce Tyran prit la frange rouge, & exerça tous les pouvoirs de Souverain. Nous verrons par la suite le traitement qu'il reçut des Espagnols.

§. II.

Mœurs, Usages, &c. des anciens Péruviens.

Histoire Générale des Voyages, tom. 13.

LE Gouvernement des anciens Péruviens étoit Monarchique, comme on vient de le voir. Les Empereurs avoient divisé l'Empire en quatre parties qui répondoient à celles du monde. Le peuple étoit divisé en Décuries, dont chacune avoit son Chef. De cinq en cinq Décuries, il y avoit un autre Officier supérieur, un autre de cent en cent, encore un de cinq cens en cinq cens,

enfin de mille en mille. Les départemens n'étoient jamais au-delà de ce nombre. L'Office des Décurions étoit de veiller à la conduite & aux befoins de ceux qui étoient fous leurs ordres, d'en rendre compte à l'Officier fupérieur, de l'informer des défordres ou des plaintes, & de tenir un regiftre des noms des nouveaux nés & des morts. Les Officiers de chaque bourgade jugeoient tous les différends fans appel; mais s'il naiffoit quelque difficulté entre les Provinces, la connoiffance en étoit réfervée aux Incas. Les anciennes loix étoient généralement refpectées. On ne fouffroit point de vagabonds dans l'Empire ni de gens oififs. La vénération pour l'Empereur alloit jufqu'à l'adoration. Outre les inftructions qu'il recevoit chaque mois fur le nombre, le fexe & l'âge de fes fujets, il envoyoit fouvent des Vifiteurs qui obfervoient la conduite des Chefs & puniffoient les coupables, & le châtiment des Officiers étoit toujours plus rigoureux que celui du peuple.

L'autorité des Empereurs s'étendoit aux perfonnes comme aux biens. Ils avoient le choix des terres & autres

Garcilafco, liv. 2. chap. 11.

poſſeſſions, & pouvoient prendre les jeunes filles qui leur plaiſoient pour concubines ou pour ſervantes. L'héritier préſomptif prenoit toujours en mariage ſa ſœur aînée. S'il n'en avoit point d'enfant, ou s'il la perdoit par la mort, il prenoit la ſeconde & ſucceſſivement toutes les autres. S'il n'avoit point de ſœurs, il épouſoit ſa plus proche parente. Les Princes du Sang prenoient auſſi leurs parentes; mais ils ne pouvoient épouſer leur ſœur, parce que ce droit étoit uniquement réſervé à l'Empereur & à l'aîné de ſes fils. C'étoit toujours l'aîné qui ſuccédoit. La ſucceſſion varioit entre les Seigneurs, ſuivant les uſages reçus dans les Provinces. Dans les unes elle tomboit au fils aîné ſans partage; dans les autres tous les freres y avoient part; dans quelques-unes l'héritier entre pluſieurs freres étoit nommé par le peuple. On ne ſevroit les aînés qu'à l'âge de deux ans, & c'étoit une grande fête dans laquelle on leur coupoit les cheveux en leur donnant un nom. Cette cérémonie ſe faiſoit par un parrein qui étoit choiſi entre les perſonnes de même ſang. C'étoit le Grand-Prêtre du Soleil qui

la

la faisoit au fils aîné de l'Empereur.

Dans les Provinces nouvellement conquises, on avoit soin de faire cultiver les terres. Comme l'eau y manque souvent, on y avoit fait construire des aqueducs dans une multitude d'endroits. Ces monumens, qui, malgré l'injure des tems & la négligence des Espagnols, subsistent encore, font une preuve de la magnificence des Incas. Les champs où l'on entretenoit la culture étoient divisés en trois parties : la premiere pour le Soleil, la seconde pour l'Empereur, & la troisieme pour ceux qui la cultivoient. Les parties du terrein qui ne pouvoient être arrosées, étoient plantées d'arbres ou de racines utiles, & l'on en faisoit la même division. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avoient le premier rang, ceux des veuves & des orphelins le second, puis ceux des cultivateurs : ceux de l'Empereur étoient les derniers. Chaque jour au soir, un Officier montoit sur une petite tour pour annoncer à quelle partie du travail on devoit s'employer le jour suivant. La mesure de terre assignée aux besoins de chaque personne étoit ce qu'il en faut

pour semer un demi boisseau de maïs. On engraissoit la terre inférieure avec la fiente des animaux, & vers la mer avec celle des oiseaux marins. Le Prince n'exigeoit de ses sujets, pour tout tribut, que sa partie des moissons. Ils la portoient dans des greniers qui étoient établis dans chaque bourgade pour cet usage.

Tous les Princes du Sang, les Officiers & les Domestiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Ministres de l'autorité Impériale, les Soldats, les Veuves & les Orphelins, étoient exempts de toute espéce de tribut. L'or & l'argent qu'on apportoit au Souverain & aux Curacas étoit reçu à titre de présent, parce qu'il n'étoit employé qu'aux ornemens des Temples & des Palais, & que, dans tout l'Empire, on ne lui connoissoit pas d'autre utilité. Chaque canton avoit son magasin pour les habits & les armes, comme pour les grains, de maniere que l'armée la plus nombreuse pouvoit être fournie en chemin de vivres & d'équipages, sans aucun embarras pour le peuple. Tous les tributs qui se levoient autour de Cusco, dans une circonférence de

cinquante lieues, servoient à l'usage du Palais Impérial & des Prêtres du Soleil.

Les Historiens de la conquête du Pérou prétendent que rien n'approchoit de la magnificence avec laquelle les Temples des Péruviens étoient ornés. Ils assurent que les Espagnols, après avoir enlevé l'or & l'argent dont les murs des Palais & des Temples étoient incrustés, démolirent jusqu'aux pierres, pour en tirer le ciment qui étoit mêlé des plus précieuses poudres. Cependant ils se persuaderent qu'après la mort de leur dernier Inca, les Indiens ensevelirent encore dans les montagnes une grande partie de leurs trésors. Richesse des Temples.

Ils vantent principalement la richesse des Temples du Soleil, dont le nombre étoit infini dans toutes les Provinces de l'Empire. Celui de Cusco étoit revêtu de lames d'or, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet. La figure du Soleil, telle que nos Peintres la représentent, étoit d'or massif & d'une prodigieuse grandeur. Ce Temple, dont les murs subsistent encore, fait aujourd'hui partie du Couvent de Saint Dominique. Vis-à-vis ce Temple, il y en

avoit quatre autres, dont le premier étoit consacré à la lune, sa femme & sa sœur. Les portes & les murs étoient couverts de lames d'argent. Le second étoit dédié à l'étoile de Vénus : il étoit aussi richement orné que le premier ; le troisieme étoit consacré au tonnerre & aux éclairs, & le quatrieme à l'arc-en-ciel. Il y avoit tout près une grande salle voisine, où les Prêtres s'assembloient, pour leurs conférences de religion : elle étoit incrustée du même métal. Les Provinces mettoient de la rivalité à orner leurs Temples : mais il n'y en avoit aucun qui approchât de celui de Cusco, à l'exception d'un qui étoit bâti sur le lac de Titicaca, que tous les Péruviens s'efforçoient continuellement d'embellir, parce qu'ils croyoient que le premier de leurs Rois y avoit pris naissance. Outre l'or & l'argent dont il étoit orné, ils y en avoient amassé une quantité si prodigieuse, que les Ecrivains qui en parlent sont soupçonnés d'exagération.

Religion. Les Péruviens n'adoroient pas d'autre Divinité que le Soleil : ils lui immoloient toute sorte d'animaux ; leurs offrandes étoient des grains, des légu-

mes, des étoffes & des liqueurs. Quelques Ecrivains prétendent qu'on lui sacrifioit des victimes humaines : mais Garcilasso réfute vivement cette imputation. Les Prêtres du Soleil étoient tous du Sang Royal. Leur habillement ne différoit point de celui des Grands de l'Empire. Des Vierges de huit ans se consacroient au Soleil : elles étoient renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvoient entrer sans crime : c'en étoit aussi un pour les femmes d'entrer dans les Temples du Soleil. Quelques Ecrivains Espagnols ont encore avancé que les Vierges s'employoient avec les Prêtres au service de l'Autel. Leur ministere n'étoit qu'extérieur, & consistoit à prendre les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montoit à plus de mille dans la seule ville de Cusco : elles étoient gouvernées par de plus vieilles. Tous les vases qui servoient à leur usage étoient d'or ou d'argent, comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des Exercices de Religion, elles s'occupoient à filer pour le service de l'Empereur & de l'Impératrice.

Habillement des Empereurs.

L'habillement des Monarques du Pérou étoit une sorte de chemise qui

leur descendoit jusqu'aux genoux, avec un manteau de la même longueur, & une bourse quarrée qui tomboit de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portoient leur *Coca*, herbe qui se mâche dans cette contrée, comme le bétel aux Indes Orientales. Ils avoient la tête ceinte d'un diadême qui n'étoit qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés sur les temples avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des Voyageurs ont nommé *la Frange Impériale*.

Il y avoit des Monasteres dans toutes les autres parties de l'Empire, où les filles des Curacas & toutes celles qui passoient pour belles étoient renfermées, non pour servir le Soleil & pour vivre dans le célibat, mais pour devenir les concubines du Monarque. Elles sortoient lorsqu'il les faisoit appeller, & les vieilles filles les occupoient dans leur clôture à filer ou à faire des étoffes, que l'Empereur distribuoit aux Courtisans & aux Soldats comme une récompense distinguée pour les belles actions. Celles qui avoient servi aux plaisirs du Monarque ne retournoient jamais au Monastere ; elles passoient au

ſervice de la Reine, & quelques-unes étoient renvoyées à leurs parens ; mais elles ne pouvoient être femmes ni concubines de perſonne. Le reſpect alloit ſi loin pour tout ce qui avoit appartenu au Roi, que celles qui étoient convaincues d'avoir eu des foibleſſes pour quelqu'un, étoient enterrées toutes vives : la même loi condamnoit au feu le corrupteur & tous ſes parens.

La plus célebre des fêtes que les Incas avoient établies à Cuſco, étoit celle qui ſe nommoit *Intip Raimi.* C'étoit la fête du Soleil : elle ſe célébroit au mois de Juin, immédiatement après le Solſtice. Tous les Grands, les Officiers militaires de l'Empire, ſe raſſembloient dans la Capitale. Ils ſe paroient de ce qu'ils avoient de plus riche, & les ornemens étrangers y étoient employés comme ceux du pays. Le Monarque, en qualité de fils du Soleil, y étaloit toute ſa magnificence. On ſe préparoit à la ſolemnité par un jeûne de trois jours qui conſiſtoit dans la privation du commerce des femmes. Il n'étoit pas permis pendant ce tems d'allumer du feu dans aucune partie de la ville. La derniere nuit étoit employée par les Prê-

Fêtes Péruviennes.

tres à purifier des brebis & des agneaux qui étoient les victimes du facrifice, & par les Vierges confacrées au culte du Soleil, à préparer le pain & les liqueurs qui fervoient aux Incas, après l'offrande qui s'en faifoit à l'Autel. D'autres femmes étoient défignées pour en préparer au refte de l'Affemblée.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le Monarque, accompagné de tous les Princes du Sang, fuivant l'ordre & la dignité, marchoit en proceffion jufqu'à la grande Place de Ville. Là, piés nuds & le vifage tourné vers l'Orient, ils attendoient en filence que le Soleil montât fur l'horifon. Lorfqu'ils commençoient à l'appercevoir, ils s'accroupiffoient à terre, étendoient les bras, ouvroient les mains, & les approchant enfuite de leur bouche, ils preffoient leurs lévres, comme s'ils euffent voulu baifer l'air & les premiers rayons qui fortoient de leur Divinité. Après cette cérémonie, ils honoroient leur Dieu & leur Pere par des Cantiques. Les Grands lui rendoient le même hommage dans la feconde Place de Cufco. On portoit dans les deux cercles les liqueurs deftinées aux libations. Le Monarque fe le-

voit au milieu du ſien & prenoit deux grands vaſes d'or qui étoient remplis de liqueur, offroit au Soleil celui qu'il tenoit dans la main droite & verſoit la liqueur qu'il contenoit dans une coupe d'or, où il y avoit un chalumeau tourné vers le Temple, afin que le Soleil en pût boire. Il faiſoit des libations avec la liqueur qu'il tenoit de la main gauche ; ce qui reſtoit étoit verſé dans de petites coupes & diſtribué aux Princes : chacun avaloit ſa portion d'un ſeul trait. Les Grands faiſoient de leur côté la même cérémonie. Après cette opération, les deux troupes ſe réuniſſoient dans un même endroit, pour ſe rendre enſemble au Temple : mais il n'étoit permis qu'à l'Empereur & aux Princes du Sang d'y entrer. Le Monarque s'avançoit ſeul au pié de l'Autel pour offrir au Soleil les deux vaſes qui avoient ſervi aux libations. Les Grands qui étoient reſtés à la porte du Temple remettoient leurs vaſes aux Prêtres qui les offroient à la Divinité avec diverſes figures d'animaux en or. Après les oblations, on amenoit une multitude de brebis & d'agneaux que les Prêtres conſacroient par de myſtérieuſes cérémo-

nies. Ils choisissoient dans ce nombre un agneau noir pour consulter l'avenir. On l'étendoit à terre, la tête tournée vers l'Orient, & le Sacrificateur lui ouvroit le côté gauche, & il se hâtoit d'arracher le cœur & les poumons. Si ces parties sortoient vives & palpitantes, l'augure étoit heureux : mais si l'on y remarquoit quelqu'apparence de langeur, ou si la victime se levoit sur ses piés avant que d'être frappée, on se croyoit menacé de quelque malheur, &, pour le détourner, on immoloit quantité de brebis & d'agneaux dont on consumoit le cœur & le sang dans un feu que les Prêtres tiroient du Soleil. Les chairs étoient rôties & distribuées au peuple qui en mangeoit avec profusion & buvoit à proportion. La solemnité duroit neuf jours entiers : mais le premier étant passé, elle ne consistoit plus qu'en festins, après lesquels chacun retournoit dans son canton.

Culte de la Lune.

Outre la représentation du Soleil, on voyoit dans les Temples celle de la Lune, qui recevoit une partie des honneurs. Il y avoit encore diverses figures de pierres auxquelles on rendoit une espéce de culte : mais leurs adorateurs

mêmes ne s'accordoient pas sur leur désignation. Ils les nommoient *Guacas*, & répondoient à ceux qui leur en demandoient l'origine & la signification, que leurs peres leur avoient appris à les honorer. On ignore totalement quelle idée ils se formoient d'une autre vie. Les Incas étoient portés, après leur mort dans une voûte : ils y étoient assis & revêtus de leurs plus précieux ornemens. On y renfermoit avec eux une ou deux de leurs femmes. Cet honneur étoit souvent contesté entre celles qui leur avoient été le plus cheres, ce qui fit porter une loi qui obligeoit le mari de désigner, de son vivant, celles qui devoient l'accompagner. On assure qu'on enterroit encore avec eux deux ou trois jeunes gens du nombre de leurs domestiques, avec toute leur vaisselle d'or & d'argent, & que cet usage étoit fondé sur l'espérance d'une résurrection dans laquelle ils ne vouloient pas paroître sans cortege & sans ameublemens. Les Historiens de ce pays n'expliquent point si l'on enterroit ces misérables victimes mortes, ou vivantes. Ils disent seulement qu'en voyant entrer les Espagnols dans les

Enterremen

tombeaux, pour en tirer l'or & l'argent dont ils étoient remplis, les Péruviens leur demandoient en grace de ne pas disperser les os, dans la crainte que la résurrection des morts n'en fût plus lente & plus difficile. On mettoit sur les tombeaux de grandes statues qui représentoient ceux qui étoient dedans : mais sur ceux des gens du commun, on ne mettoit que les marques de leur profession, ou de leur emploi. Dans la cérémonie des funérailles, les parens versoient sur la sépulture une certaine quantité de leur liqueur favorite, par un tuyau qui répondoit à la bouche du mort.

Education des Enfans.

Les enfans des Péruviens étoient tous élevés avec beaucoup d'attention. Au moment de leur naissance ils les plongeoient dans l'eau froide ; chaque jour, avant de renouveller leurs langes, ils les mettoient un moment dans un bain pareil. Ils ne leur laissoient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, persuadés que cela contribuoit beaucoup à les fortifier. Leurs berceaux étoient de petits hamacs, dont on ne les tiroit que pour les nettoyer. Jamais les meres ne prenoient leurs enfans entre leurs bras

ni sur leurs genoux ; elles se baissoient sur leurs hamacs pour leur donner le lait, ce qu'elles ne faisoient jamais plus de deux ou trois fois par jour.

Cette Nation gardoit avec scrupule l'honnêteté & la décence publique. On ne souffroit point de courtisannes dans les villes & dans les bourgs : elles avoient la liberté de se faire des cabanes au milieu des champs. Quoique leur commerce fût permis aux hommes, les femmes se deshonoroient à leur parler. L'Empereur faisoit les mariages dans la Capitale, & les Curacas les faisoient dans les Provinces en leur nom. Il arrivoit de là, que les mariages étoient si respectés, que dans chaque maison, la femme légitime étoit aussi distinguée qu'une Reine, au milieu des concubines de son mari, dont le nombre n'étoit pas borné. Elles travailloient cependant aux ouvrages qui convenoient à leur sexe : elles fabriquoient des toiles & des étoffes pour les habits. Préparer les cuirs pour la chaussure étoit l'ouvrage des hommes : il n'y avoit point dans l'ancien Pérou de Cordonniers, ni de Tisserands publics : chaque famille en faisoit les fonctions pour elle-même,

Mariages.

Occupation des deux sexes.

avec un partage égal entre les deux ſexes : mais ils s'employoient de concert à l'agriculture. Les femmes étoient ſi laborieuſes, que, dans leurs amuſemens mêmes & leurs viſites, elles avoient toujours dans leurs mains les inſtrumens du travail. On reproche aujourd'hui la pareſſe aux hommes : mais il eſt difficile de ne pas ſe former une autre idée de leurs ancêtres, à la vue

ınds che-
ı.

de leurs ouvrages. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cinq cens lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées & des précipices, offrent une route commode depuis la Province de Quito, juſqu'à l'autre extrémité de l'Empire. On en voit en outre de très-beaux dans les plaines & les vallées. Ce ſont des levées d'environ quarante piés de largeur, qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnent la peine de deſcendre & de monter. Dans les déſerts ſablonneux les chemins ſont marqués par deux rangs de pieux, ou des paliſſades plantées au cordeau, ce qui formoit un guide ſûr. Une de ces routes avoit plus de cinq cens lieues, comme celle des montagnes. Les levées

ont été coupées en divers endroits pendant les guerres civiles des Espagnols, parce qu'ils vouloient rendre le passage plus difficile à leurs ennemis : mais ils ont enlevé une grande partie des pieux, sans autre vue que d'employer le bois à faire du feu, ou pour d'autres besoins.

Langue des Péruviens.

La langue commune des Péruviens étoit celle de Cusco, que les Incas avoient introduite dans toutes les Provinces conquises. Garcilasso, qui pouvoit mieux juger de sa langue naturelle que les Espagnols, dit qu'elle est pauvre : un seul mot, ajoute-t-il, désigne plusieurs choses. Il se plaint encore qu'elle manque de plusieurs lettres de l'alphabet des Latins & des Castillans : mais elle est énergique & susceptible d'élégance. Elle manque de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles, preuve certaine du peu de progrès de l'esprit humain dans ces contrées. Les Péruviens avoient cependant des Poëtes, des Astronomes & des Historiens. On nous a conservé deux exemples de la Poësie Péruvienne : l'un n'est qu'une Chanson galante, & signifie : *Mon chant vous endormira, & je viendrai*

vous surprendre au milieu de la nuit. On peut regarder l'autre comme une Hymne, parce qu'il contient un point Mythologique du Pérou. C'étoit une opinion reçue dans ce pays, qu'une jeune fille de la famille du Soleil avoit été placée dans la haute région de l'air avec un vase plein d'eau, pour en répandre sur la terre lorsqu'on en avoit besoin; que son frere frappoit quelquefois le vase, & que du coup qu'il y donnoit venoient le tonnerre & les éclairs. Cette Hymne signifie: « Belle » Nymphe, votre frere vient de frap- » per votre Urne, & son coup fait partir » le tonnerre & les éclairs; mais vous » belle Nymphe Royale, vous nous » donnez vos belles eaux par des » pluies, & dans certaines saisons, vous » nous donnez la neige & la grêle: » Viracocha vous a placée & soutient » vos forces pour cet office ». Garcilasso, de qui ceci est emprunté, dit que les Poëtes Péruviens composoient aussi des Drames, dans lesquels ils représentoient les grandes actions des Empereurs morts.

Astronomie. Les Astronomes Péruviens ne distinguoient que trois astres par des noms

propres; le Soleil, qu'ils nommoient *Yuti*; la Lune, qui s'appelloit *Quilla*; & Vénus qui portoit le nom de *Chasca.* Toutes les Etoiles étoient comprises sous le nom de *Coyllur*. Les moissons leur servoient à connoître les saisons. Les Solstices entroient aussi dans leur calcul du tems. Ils avoient à l'Orient & à l'Occident de Cusco de petites tours qui servoient à leur Astronomie. L'ombre des plus petites marquoit le Solstice. Les Equinoxes s'observoient, à peu près de même, par des colonnes érigées devant le Temple du Soleil, & par un cercle tracé à l'entour. Rien n'approchoit de l'attention de ces peuples pour les Eclipses de Soleil & de Lune, quoiqu'ils en ignorassent les véritables causes. Ils croyoient le Soleil irrité contre eux, lorsqu'il leur déroboit sa lumiere, & toute la Nation s'attendoit aux plus terribles disgraces. Selon eux, la Lune étoit malade, lorsqu'elle commençoit à s'éclipser. Si l'éclipse étoit totale, elle étoit morte, ou mourante; & leur crainte alors étoit qu'elle n'écrasât tous les humains par sa chûte: ils se livroient aux cris & aux larmes; ils faisoient sortir leurs chiens & les

forçoient d'aboyer, à force de coups, dans l'opinion que la Lune aimoit particuliérement ces animaux.

Division du tems. Leurs mois étoient lunaires : ils les nommoient comme la Lune, c'est-à-dire, *Quilla* : mais ils les divisoient en quatre parties qu'ils distinguoient par des noms & des fêtes. Dans l'origine de la Monarchie ils commençoient leur année par Janvier; mais depuis le régne de Pachacutec, qu'ils nommoient le *Réformateur*, ils avoient pris l'usage de commencer par Décembre.

Médecine. Ils n'avoient, à la vérité, aucun principe de Médecine ; mais l'expérience leur avoit fait connoître la vertu de certaines herbes, & ceux qui se distinguoient par cette connoissance étoient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs ils ne connoissoient que deux remedes ; l'ouverture de la veine qui se faisoit ordinairement à la partie affectée, & la purgation qui consistoit communément à prendre deux onces d'une racine assez violente pour leur procurer des vomissemens & des selles. Ils avoient l'usage de ne prendre jamais des remedes qu'au commencement des maladies, employoient ensuite la diete,

même la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leurs régimes, ils s'en tenoient aux nourritures simples, soit parce qu'ils craignoient les mélanges, ou parce qu'ils les ignoroient.

Ils avoient quelque idée de Géométrie, mais grossiere & sans méthode. Leur Musique instrumentale n'étoit pas plus recherchée. Elle consistoit dans l'usage de quelques tambours & de quelques flûtes de cannes, les unes doubles ou triples, à divers tons; d'autres simples, dont le son n'avoit aucune variété. Géométrie, Musique.

Ce peuple, avant l'arrivée des Espagnols, n'avoit aucune connoissance de l'écriture. On avoit cependant trouvé le moyen d'y conserver la mémoire de l'antiquité & de former une sorte d'Histoire qui contenoit tous les événemens remarquables de la Monarchie. Les peres étoient obligés de transmettre aux enfans tout ce qu'ils avoient appris de leurs propres peres, par des récits qui se renouvelloient tous les jours. D'ailleurs ils suppléoient au défaut des lettres par des peintures assez informes, comme les Méxiquains, & beaucoup plus par ce qu'ils nommoient Histoire.

Quippots. C'étoient des regiſtres de cordes, où par différents nœuds & par diverſes couleurs, ils exprimoient une variété ſurprenante de mots & de choſes. Acoſta en vit pluſieurs & ſe les fit expliquer : il n'en parle qu'avec admiration. Tout ce qui appartenoit à l'hiſtoire, aux loix, au commerce, &c; étoit exactement conſervé par ces nœuds; mais les moindres circonſtances y trouvoient place par de petits cordons attachés aux principales cordes. Des Officiers établis ſous le titre de Quippa-Camayo étoient les dépoſitaires publics de ces eſpéces de mémoires. Les Quippots étoient différents, ſuivant la nature du ſujet, & variés ſi réguliérement, que les couleurs, tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on tiroit de cette invention toute l'utilité que nous tirons de nos livres.

Les anciens Péruviens faiſoient leurs calculs d'Arithmétique avec de ſimples grains de maïs. Acoſta aſſure que nos opérations ne ſont pas plus promptes ni plus ſûres avec la plume.

On doit conclure de là que la nature ſeule avoit conduit les Péruviens aſſez loin, principalement lorſque l'on conſi-

dere qu'étant environnés de Nations barbares, ils ne devoient rien à l'exemple.

§. III.

Anciens Monumens du Pérou.

Les Péruviens n'avoient pas fait plus de progrès dans les Méchaniques que dans les Sciences : mais l'induſtrie naturelle ſuppléoit chez eux aux lumieres de l'étude. Ils conſacroient des monumens à la poſtérité : on en trouve beaucoup dans les campagnes, près des villes & des bourgs, dans les plaines, ſur les montagnes & dans les collines. Ils choiſiſſoient, comme les anciens Egyptiens, des lieux remarquables pour leur ſépulture. Ils n'enterroient pas les corps : ils les portoient dans un lieu deſtiné à cet uſage, les entouroient de pierres & de briques, formoient une ſorte de mauſolée ; les amis jettoient par-deſſus une ſi grande quantité de terre, qu'ils en formoient une colline artificielle, à laquelle ils donnoient le nom de *Guaque*. La figure de ces mauſolées n'eſt pas exactement pyramidale : les Péruviens, dans ces ouvrages, ne

Ulloa, Voyage au Pérou, tom. 1. liv. 6. chap. 11.

vouloient imiter que les montagnes & les collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, sur vingt ou vingt-six piés de longueur & un peu moins de largeur. Il s'en trouve cependant de plus grands.

La différence que l'on remarque dans la grandeur de ces monumens fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des morts. Tous les Péruviens étoient ensevelis avec leurs meubles & leurs effets, d'or, de cuivre, &c. Les Espagnols ont fouillé dans ces sépultures, pour en enlever les richesses qui pouvoient y être. Outre l'or, on trouve dans ces tombeaux, des miroirs de pierre; les uns d'une espéce de pierre qu'on nomme *Pierre d'Inca*, les autres d'une pierre nommée *Gallinace*. La premiere n'est pas transparente : elle est molle & de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre sont ordinairement ronds; une de leurs surfaces est plate & aussi lisse que le plus fin crystal; l'autre surface est ovale, mais moins unie. Leur grandeur est ordinairement de trois ou quatre pouces. La principale superficie est concave & grossit beaucoup les objets. Le défaut

Miroirs des anciens Péruviens.

de la pierre d'Inca, eſt d'avoir des veines & des paillettes qui la rendent facile à briſer & qui gâtent la ſuperficie. On croit qu'elle eſt une compoſition, cependant on en trouve encore dans les coulées : mais rien n'empêche de croire qu'on a pu les fondre pour en perfectionner la qualité.

La pierre de Gallinace eſt fort dure; mais auſſi caſſante que la pierre à feu. Son nom vient de ſa couleur qui eſt auſſi noire que le Gallinazo. Les miroirs de cette pierre ſont travaillés des deux côtés & fort bien arrondis. Ils ſont percés par le haut, ce qui fait connoître qu'on y paſſoit une ficelle, pour les ſuſpendre à quelque crochet. Leur poli eſt auſſi beau que celui de la pierre d'Inca. Parmi ces derniers miroirs, il s'en trouve de plats & de concaves & auſſi bien travaillés que ſi les Péruviens avoient eu les inſtrumens propres à cet ouvrage & une connoiſſance parfaite de l'Optique. Il y a encore au Pérou des carrierres de Gallinace, mais les Eſpagnols n'en font aucun cas, parce que cette pierre a des veines & des pailles.

Les haches de cuivre que l'on trou- Haches.

ve quelquefois dans les tombeaux approchent beaucoup des nôtres. On croit que c'étoit le ſeul inſtrument tranchant des Péruviens. Il s'en trouve quelques-unes de Gallinace, & d'une autre pierre aſſez ſemblable à la pierre à feu, mais moins nette & moins dure. On y trouve auſſi des eſpéces de lancettes qui ſont de ces deux pierres. Voilà tous les inſtrumens qui ſont dans les tombeaux; ce qui fait croire que les Péruviens n'en avoient pas d'autres.

Vaſes. Les vaſes à boire ſont d'une argile très-fine & de couleur noire. On ignore d'où les Péruviens la tiroient. La forme de ces vaſes eſt celle d'une cruche ſans pié, ronde avec une anſe au milieu. D'un côté eſt l'ouverture pour le paſſage de la liqueur, & de l'autre une tête d'homme aſſez bien figurée. Quelques-uns ſont d'une argile rouge, ſans aucune différence pour la forme.

Naſieres. Entre les meubles d'or, les plus communs ſont les *Naſieres*, eſpéces de patenes, mais plus petites que celles des calices. Les Péruviens les portoient pendues au cartilage qui ſépare les deux narines; des colliers ou carcans, des braſſelets ou pendants d'oreilles preſque

ſemblables

semblables aux nasieres, & des Idoles. Tous ces ouvrages sont d'or, mais aussi minces que le papier. Les Idoles sont des figures qui représentent toutes les parties du corps, creuses en dedans. Comme elles sont d'une seule piéce, on ne comprend point comment on a pu les évider. Il ne paroît pas qu'on les ait jettées en fonte : il seroit difficile d'expliquer comment on a pu faire des moules si déliés & si fragiles qui pussent être rompus sans endommager des ouvrages aussi minces.

Le maïs a toujours été la principale nourriture des Péruviens : il leur servoit à composer la chicha. Ces peuples en représentoient en pierre fort dure, avec un art qui ne permet point de les distinguer de l'ouvrage de la nature. Ils entendoient aussi parfaitement la représentation des couleurs. Les unes imitent le maïs jaune, d'autres le maïs blanc, & d'autres celui dont les grains paroissent enfumés. Imitations en pierre.

Leur habileté à travailler les émeraudes cause de l'étonnement. Ils tiroient cette pierre de la côte de Manta, & d'un canton du Gouvernement d'Atacamès : on n'en a pas retrouvé les Emeraudes bien travaillées.

mines : mais les tombeaux de Manta & d'Atacamès fourniſſent encore des émeraudes à ceux qui y fouillent. Elle ſont beaucoup plus belles & plus dures que celles que l'on tire de la Juriſdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'eſt d'en voir qui ſont taillées en figure ſphérique, d'autres en cylindre, & d'autres en cône, &c. On ne comprend pas comment un peuple qui n'avoit aucune connoiſſance de l'acier ni du fer, a pu donner cette forme à des pierres ſi dures, & les percer avec une délicateſſe que nos ouvriers prendroient pour modèle. La diſpoſition des trous augmente l'étonnement. Les uns traverſent diamétralement, les autres ne pénétrent que juſqu'au centre de la pierre, & ſortent par les côtés, forment un triangle & ſont à peu de diſtance les uns des autres. Enfin la figure des pierres mêmes n'eſt pas moins variée que celle des trous.

Anciens édifices.

Les anciens édifices des Péruviens, tant ceux qui étoient deſtinés pour leur culte, ou pour loger leurs Souverains, que ceux qui ſervoient de barriere à leur Empire, ſont un autre ſujet d'admiration. Nous avons déja dit qu'ils étoient magnifiques à Cuſco & dans

plusieurs autres lieux. Ulloa nous donne la description de quelques monumens qu'il a visités. A Cayambé, on voit encore la plus grande partie de l'ancien Temple. Il est sur une espéce de monticule. La figure de l'édifice est ronde, d'environ huit toises de diamétre. Il n'en reste que les murs qui se maintiennent encore à la hauteur de deux toises & demie, sur quatre à cinq piés d'épaisseur. Les briques sont jointes avec la même terre dont elles sont composées, & cette masse forme un mur aussi solide que s'il étoit de pierre. La tradition annonce que c'étoit un Temple; d'ailleurs sa forme ronde, sans aucune séparation intérieure, ne laisse point douter que ce ne fût un lieu d'assemblée publique. La porte, qui est fort petite, semble annoncer que les Incas y entroient à pié, par respect pour le sanctuaire du Soleil, quoiqu'ils entrassent toujours en chaise dans tout autre lieu. D'ailleurs tous les témoignages annoncent que le Soleil avoit un Temple à Cayambé.

Dans la plaine qui s'étend depuis Latacunga, vers le Nord, on voit encore les murailles d'un Palais des Incas;

il se nommoit *Collo*, & conserve encore ce nom. Il sert aujourd'hui de maison de campagne aux Augustins. On n'y remarque ni la beauté, ni la grandeur des édifices Egyptiens & Romains; mais on y trouve un air de Noblesse qui annonce la majesté de ses anciens maîtres. Ulloa y entra par une ruelle de cinq à six toises de long, qui conduit dans une cour autour de laquelle régnent trois grands sallons qui en forme le quarré. Chacun a plusieurs séparations, & derriere celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits qui paroissent avoir été des fourrieres, à l'exception d'un qui devoit servir de ménagerie; on y distingue encore les loges de chaque animal. L'édifice, quoique défiguré, subsiste encore dans ses principales parties; mais on y a bâti quelques habitations qui ont changé la forme des appartemens. Les matériaux dont il est composé sont des pierres noires, presqu'aussi dures que les pierres à fusil; elles sont si bien jointes qu'on ne peut faire entrer la pointe d'un couteau dans l'intervalle. Les jointures ne semblent paroître, que pour faire voir que toute la masse n'est pas d'une seule

pierre. On n'y remarque aucune liaison de ciment ou de mortier. On voit de l'inégalité non-seulement dans les couches de pierres, mais dans les pierres mêmes. La hauteur de ces murs est d'environ deux toises & demie, sur trois ou quatre piés d'épaisseur. Les portes qui ont deux toises de haut, sur trois ou quatre piés de large par le bas, vont en se rétrécissant par le haut, jusqu'à deux piés & demi. On leur donnoit cette hauteur, afin que le Monarque y pût passer avec sa litiere, dont les brancards étoient portés sur les épaules de plusieurs Indiens. On ne trouve aucun vestige qui annonce que ces Palais avoient des étages au-dessus du rez-de-chaussée, & de quelle maniere ils étoient couverts. Comme les Péruviens n'avoient aucune idée de la coupe des pierres, on ne trouve rien de cintré dans leurs ouvrages.

A cinquante toises de ce Palais, vers le Nord, on voit au milieu de la plaine une colline de vingt-cinq à trente toises d'élévation. Elle a toute la rondeur d'un pain de sucre, & une si grande égalité dans toutes ses faces, qu'elle paroît faite de main d'homme; d'ailleurs le

bas de sa pente forme de tous côtés le même angle avec le terrein qui le porte. Ulloa croit que c'étoit une sorte de beffroi qui servoit à découvrir ce qui se passoit dans la campagne, pour mettre le Prince en sûreté contre l'attaque imprévue des ennemis de l'Empire.

Au Nord-Est du bourg *d'Atun Cañar*, ou *Grand Cañar*, à deux lieues de distance, on voit encore une Forteresse & un Palais des Incas, qui passe pour le monument le plus entier, le plus spacieux & le mieux bâti de l'ancien Pérou. L'entrée en est défendue par une riviere qui lui sert de fossé. Le côté opposé est gardé par une colline sur laquelle s'éleve une grande muraille qui en rend l'approche fort difficile. Le centre est occupé par un tourillon de forme ovale, qui ne s'éleve du terrein intérieur de l'édifice qu'à la hauteur d'environ deux toises ; mais du côté extérieur, il s'éleve de sept à huit au-dessus de la colline. Du milieu du tourillon sort un quarré en maniere de donjon, formé par quatre murailles, dont les angles touchent à la circonférence de l'ovale & ferme le

paſſage entre deux, n'en laiſſant qu'un fort étroit du côté oppoſé, qui répond à l'intérieur du tourillon. Le milieu du donjon offre deux petits réduits ſéparés, dans leſquels on entre par une porte, à l'oppoſite de l'eſpace qui les ſépare. Ces deux réduits paroiſſent avoir été deux guérites, avec de petites fenêtres par leſquelles les ſentinelles avoient la vue ſur la campagne. Il y a même apparence que le tourillon ſervoit de corps-de-garde. La muraille de cette Forteresse s'étend d'environ quarante toiſes à gauche, & de vingt-cinq à droite: elle ſe replie enſuite, &, formant divers angles réguliers, elle embraſſe un terrein ſpacieux. On n'y entre que par une ſeule porte vis-à-vis du tourillon & fort près de la coulée d'où ſort la riviere. De cette porte, on entre dans une ruelle étroite, où deux perſonnes peuvent à peine paſſer de front, & qui mene droit à la muraille oppoſée, d'où elle ſe replie vers le tourillon, ſans aucune diminution de largeur; & de-là, continuant de s'incliner vers la coulée, elle s'élargit aſſez pour former une petite place devant le tourillon. Le long de cette ruelle, on a pratiqué, de trois

en trois pas, dans l'épaiſſeur du mur de la Forteresse, des niches en forme de guérites, & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle même, deux portes pour servir d'entrée à deux corps-de logis qui paroiſſent avoir servi de casernes aux soldats de la garnison. Dans l'enceinte intérieure, à la gauche du tourillon, divers appartemens qui subſiſtent encore semblent marquer par leur hauteur, leur diſtribution & leurs portes, qu'ils formoient le Palais du Prince. On y voit des enfoncemens en forme d'armoires, avec des pierres en saillie de six à huit pouces de long sur trois ou quatre de diamétre, qui pouvoient servir à pendre les anciennes armes. Toute la muraille qui eſt sur le penchant de la colline & qui descend latéralement depuis le tourillon eſt épaiſſe & fort escarpée en dehors, avec un terre-plein en dedans & un parapet de hauteur ordinaire. Pour monter au terre-plein du rempart qui régne tout autour, il n'y a qu'un escalier près du tourillon. Les pierres dont tous les murs sont composés ne sont pas moins dures, moins polies, ni jointes avec moins d'art que celles du Collo :

tous les appartemens sont découverts comme dans le Palais, sans aucune marque à laquelle on puisse reconnoître qu'ils ont eu des planchers.

On prétend qu'il y avoit une Forteresse semblable dans la Jurisdiction de Guasuntos : on croit qu'elles communiquoient l'une à l'autre par un chemin pratiqué sous terre. Il y a dans ce pays une multitude d'autres ruines. Elles sont toutes de brique crue, ou de pierres communes, à l'exception des trois dont on vient de parler, ce qui donneroit lieu de penser que les premieres ont été construites par les Indiens, avant qu'ils fussent soumis à l'autorité des Incas : les trois autres annoncent plus de grandeur & plus de majesté.

Les Péruviens avoient une autre maniere de construire des Forts : ils creusoient autour d'une montagne escarpée, y pratiquoient trois ou quatre rédans, à quelque distance les uns des autres, élevoient au-dedans une petite muraille à hauteur d'appui, pour se mettre à l'abri des coups de l'ennemi & le repousser avec moins de danger. Au fond des fossés, ils bâtissoient des cases de briques crues ou de pierres : elles servoient

à loger la garnison. Ces ouvrages étoient si communs, qu'il s'en trouve sur presque toutes les montagnes.

Navigation des Péruviens.

Les bâtimens que les Péruviens employoient pour la navigation, étoient une sorte d'édifices flottans nommés *Balses* ou *Jangades* : ils en font encore usage & les emploient sur mer comme sur les fleuves. Le bois dont on se sert pour les composer est mou, blanchâtre, fort léger : il n'est plus connu au Pérou que sous le nom de *Balsa*. On prétend que c'est le *Férula* des Latins.

Il y a des balses de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept ou neuf solives jointes par des liens de béjuques & des soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. La plus grosse avançant un peu en saillie vers la poupe, on y attache la premiere des deux côtés & les autres de suite. C'est la maîtresse piéce du bâtiment, ce qui fait que le nombre des solives est toujours impair. Au-dessus est une espéce de tillac ou de revêtissement, fait de petites planches de cannes, & couvert d'un toit à deux faces.

Au lieu de vergues, il y a deux perches de mangliers. Les grandes balses portent depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. Celle qui bat entre les solives n'y pénétre point, parce que tout le corps de l'édifice en suit le cours & le mouvement. D'ailleurs les béjuques ne se dénouent jamais, lorsqu'elles sont saines : mais il arrive quelquefois que les Indiens négligent de les visiter ; ils ne changent point celles qui sont usées par le tems & le travail, la balse se déjoint & laisse tout ce qu'elle porte à la merci des flots.

Il y a des espéces de balses destinées pour la navigation, d'autres pour la pêche, enfin une troisieme espéce qui ne sert qu'à transporter les familles dans leurs terres & leurs maisons de campagne. On y est aussi commodément que dans une maison. Ces bâtimens ont la propriété singuliere de voguer dans un vent contraire. On prend des planches de trois ou quatre aunes de long, sur une demi-aune de large : on les arrange verticalement à la poupe & à la proue entre les solives de la balse.

On enfonce un peu les unes dans l'eau; & l'on en retire les autres. Par ce moyen, on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord & l'on se maintient à la cape, suivant la manœuvre qu'on veut employer; invention jusqu'à présent ignorée des Nations les plus éclairées de l'Europe.

Dans quelques endroits de la côte, les Pêcheurs emploient, au lieu de balses & de canots, des balons pleins d'air, faits de peaux de loups marins. Il y en a qui portent jusqu'à douze quintaux & demi ou cinquante arrobes. Pour les coudre, on perce les deux peaux jointes ensemble, avec une alêne, & dans chaque trou, on passe un morceau de bois, ou une arête de poisson, sur lesquels, de l'un à l'autre, on fait croiser par-dessous des boyaux mouillés, pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces balons ensemble, par quelques bâtons qu'on fait passer sur les deux, de sorte que le devant soit plus rapproché que le derriere. Avec un aviron à deux pelles, un homme s'expose là-dessus. Si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton. Pour remplacer

l'air qui peut ſe diſſiper, il a devant lui deux boyaux, par leſquels il ſouffle dans les balons, auſſi ſouvent qu'il en eſt beſoin.

§. IV.

Climat, Saiſons, Température.

LE Lecteur doit faire attention que ce qui eſt nommé *Vallées* au Pérou, eſt le long eſpace qui borde la mer du Sud entre Tombez & Lima, juſqu'aux montagnes qui portent le nom de *Cordelieres*. C'eſt proprement de cette contrée dont nous parlerons dans cet article. On trouve que l'air y a des variétés qui méritent une attention particuliere. Le printems commence à Lima peu de tems avant la fin de l'année, au commencement de Décembre : les vapeurs dont l'air étoit chargé pendant l'hiver venant à ſe diſſiper, le Soleil commence à reparoître & rend à la terre une douce chaleur que l'abſence de ſes rayons lui avoit ôtée. L'été ſuccede au printems : il eſt chaud ſans excès, parce que les vents du Sud tempérent ſa chaleur. L'hiver commence au mois de Juin ou dans les premiers jours

de Juillet & dure jusqu'en Décembre. Il est précédé par un peu d'automne. Les vents du Sud commencent à souffler à la fin de l'été avec plus de violence, & répandent le froid. Au reste, ce froid ne ressemble point à celui qu'on ressent dans les lieux où l'on voit de la neige & de la glace : mais il est assez fort pour faire quitter les habits légers. Le froid de Lima vient des vents du Pôle Austral qui conservent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis ; &, ce qui est cause qu'ils la conservent dans un si long intervalle, c'est-à-dire, depuis la Zone Glaciale jusqu'à la Zone Torride ; c'est que pendant l'hiver la terre se couvre d'un brouillard épais qui empêche les rayons du Soleil de pénétrer jusqu'à elle, de sorte que les vents soufflant sous ce voile, conservent tout le froid qu'ils ont contracté dans les climats naturellement froids. Ce brouillard s'étend vers le Nord, dans tout le pays des vallées : il couvre aussi l'atmosphere maritime. Ce brouillard n'offusque pas la vue, il cache seulement le Soleil pendant le jour, & les Etoiles pendant la nuit.

Les vapeurs de cette faifon, fe relevant en bruine comme une efpéce de rofée, humectent la terre par-tout prefqu'également. Elles font renaître la verdure & les fleurs fur les collines & les côteaux qui avoient paru arides tout le refte de l'année. De-là vient que les habitans des villes s'empreffent d'aller peupler les campagnes auffi-tôt que l'hiver eft paffé.

Les vents qui régnent en hiver ne font pas précifément ceux du Sud, quoiqu'on leur donne ce nom ; ils foufflent continuellement entre le Sud-Eft & le Sud.

Il ne tombe jamais de pluie dans les vallées du Pérou ; jamais on n'y voit d'orages : les habitans de ce pays qui n'ont point voyagé, ignorent ce que c'eft que les éclairs & le tonnerre ; mais à trente lieues de Lima vers l'Eft, les pluies & les orages y font fort communs. Les brouillards qui régnent pendant l'hiver dans ce pays caufent aux habitans des maux de tête violents.

Les fiévres malignes, intermittentes & catharreufes, les pleuréfies & les conftipations font communes dans ce Maladies.

pays. La petite vérole y emporte beaucoup d'habitans. Le *Pasme* est encore une plus terrible maladie. Il y en a de deux espéces, le Pasme commun & le Pasme malin. L'un & l'autre surviennent dans la crise de quelque maladie aiguë. Le premier, quoique moins dangereux, emporte souvent le malade en deux ou trois jours : le Pasme malin est, pour ainsi dire, sans remede.

Ce terrible mal consiste à mettre tous les muscles dans une entiere inaction & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête : une humeur mordicante se répand dans toutes les membranes, y cause des douleurs insupportables & plus fortes encore lorsqu'on veut se remuer. Le gosier se resserre par des mouvemens convulsifs, au point qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment. Quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir, même avec force. Les deux Pasmes sont accompagnés d'une léthargie, qui n'empêche cependant pas que les douleurs ne se fassent sentir assez pour faire jetter au malade des cris lamentables : les

os se disloquent à la fin : il perd le sentiment & la respiration. C'est dans une de ces crises qu'il expire.

Entre les infirmités des femmes de Lima, on en compte une contagieuse & presqu'incurable. C'est un cancer à l'uterus, qui leur cause d'abord des douleurs si vives, qu'elles ne font que gémir. Elles rendent une très-grande quantité d'humeurs corrompues, maigrissent & tombent dans une langueur qui les conduit au tombeau. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années, avec des intervalles de repos, pendant lesquelles les douleurs & les évacuations diminuent : elles recommencent ensuite avec plus de force qu'auparavant. Elle est si trompeuse, qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du visage, ni par l'altération du pouls, ni par aucun autre symptôme, jusqu'à ce qu'elle soit à son dernier période. Elle est si contagieuse, qu'on la gagne en s'asséiant sur la chaise d'une personne qui en est attaquée, même en portant un de ses vêtemens. Cette contagion n'attaque point les hommes : ils vivent avec leurs femmes, jusqu'à ce que l'excès du mal les jette dans l'abbatement

dont on vient de parler. On attribue cette dangereuſe maladie à deux cauſes ; l'abondance des odeurs dont les femmes ſont toujours munies, & le mouvement continuel qu'elles ſe donnent lorſqu'elles ſont dans leurs calêches.

La maladie vénérienne eſt auſſi commune à Lima, & dans les vallées, que dans toutes les autres parties de l'Amérique Méridionale. On n'y apporte pas plus de ſoin à la guérir, & le ſort ordinaire de tous ceux qui en ſont atteints eſt de la porter juſqu'au tombeau.

Tremblemens de terre.

De tous les maux qui ſe font ſentir au Pérou, il n'y en a point de plus conſidérables que les tremblemens de terre. Le pays y eſt ſi ſujet, que ſes habitans vivent dans de continuelles allarmes. Les ſecouſſes ſont ſubites & ſe ſuccedent de près, avec un ſi furieux tremouſſement, qu'il inſpire de la terreur aux plus braves. Ulloa dit cependant que leur approche eſt annoncée par quelques avants-coureurs. Une minute avant les ſecouſſes, on entend dans les concavités de la terre un bruit ſourd qui ne s'arrête point où il ſe forme, mais qui ſe répand ſous terre. Les chiens preſſentent un tremblement de

terre : ils pouſſent des hurlemens fort lugubres : les autres animaux qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout court, &, par un inſtinct naturel, ils écartent les jambes pour ne pas tomber. Au premier indice, les habitans des villes quittent leurs maiſons : leur précipitation eſt extrême : ils ſortent dans l'état où ils ſe trouvent, ſans y faire la moindre attention. Si c'eſt la nuit, ils ſortent tout nuds ſans ſe couvrir de leur robe. Qu'on ſe préſente avec cela les cris des enfans, les lamentations des femmes qui invoquent toutes les Puiſſances du Ciel, celles des hommes & les hurlemens des chiens qui ne diſcontinuent point ; c'eſt une horrible confuſion qui dure beaucoup plus longtems que les ſecouſſes, parce que l'expérience ayant appris qu'elles peuvent ſe réitérer, perſonne n'a la hardieſſe de ſe retirer chez ſoi.

En 1586 Lima fut ſi maltraitée, que ceux qui échapperent au danger fonderent une fête d'actions de graces qui ſe célébre tous les ans le jour de la Viſitation de Sainte Eliſabeth. En 1609 on y eſſuya le même déſaſtre. Il fut plus terrible encore en 1630. La ville, fut

menacée de sa ruine entiere : elle célébre tous les ans la fête de sa conservation, sous le nom de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices & une quantité prodigieuse de maisons. Sa violence & sa durée obligerent les habitans d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. En 1678, les Eglises souffrirent beaucoup, & plusieurs maisons furent renversées. En 1687, le 20 Octobre, un tremblement de terre commença à quatre heures du matin & ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. Effectivement les secondes secousses recommencerent deux heures après & ne laisserent rien d'entier dans la ville : heureusement les habitans, avertis par les premieres, avoient eu la précaution de sortir de la ville. La mer se retira tout-à-coup ; à son retour, elle forma de si hautes montagnes d'eau, qu'elle inonda beaucoup de pays & en noya les habitans. Le plus considérable de tous les tremblemens de terre arrivés au Pérou, si l'on en croit les Ecrivains, est celui du 28 Octobre 1746 : il causa

plus de mal que tous les autres ensemble. A dix heures & demie du soir, les secousses commencerent avec tant de violence, que, dans moins de trois minutes, tous les édifices furent détruits & la plupart des habitans qui ne se hâterent pas de fuir furent ensevelis sous les ruines. La tranquillité qui succédoit aux secousses n'étoit pas de longue durée. On compta deux cens secousses en vingt-quatre heures, & jusqu'au vingt-quatre Février de l'année suivante, on en compta quatre cens cinquante-une.

Le Callao éprouva la même infortune : mais la perte de ses édifices ne fut rien en comparaison de ce qui la suivit : la mer s'étant retiré, comme il étoit arrivé dans d'autres tems, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, & tomba sur Callao, dont elle fit un abysme d'eau. Elle se retira pour revenir plus furieuse encore, & par une nouvelle inondation, elle engloutit totalement cette malheureuse ville. Il y avoit alors vingt-trois vaisseaux à l'ancre dans le Port : dix-neuf furent submergés : les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurerent embourbés dans la terre à

une diſtance conſidérable du rivage. Les autres Ports de cette contrée reçurent les mêmes dommages. Une partie des vallées fut ruinée par les tremblemens de terre. Les cadavres qu'on découvrit ſous les ruines de Lima étoient au nombre de treize cens. Au Callao, de quatre mille habitans qu'on y comptoit, il n'en échappa que deux cens.

La même nuit, un Volcan qui s'ouvrit tout-à-coup à Lucanas, vomit une ſi grande quantité d'eau, que toutes les campagnes voiſines en furent couvertes. Trois autres Volcans creverent dans une montagne, répandirent dans les environs une pareille abondance d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avoit entendu à Lima un bruit ſouterrein, quelquefois ſemblable à des gémiſſemens, quelquefois à des coups de canon. Ils continuerent pendant la nuit qui ſuivit le tremblement de terre. Perſonne n'ignore que les Volcans ſont cauſés par les parties ſulphureuſes, nitreuſes & autres matieres combuſtibles renfermées dans les entrailles de la terre. Lorſqu'elles ſont unies, & forment une eſpéce de

pâte, préparées par les eaux souterreines, elles fermentent & s'enflamment. Alors le vent ou l'air qui remplissoit leurs pores se dilate : son volume augmente considérablement & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une mine, avec cette différence que la poudre disparoît, si-tôt qu'elle est en feu, au lieu que le Volcan étant une fois allumé ne s'éteint que lorsque les matieres huileuses qu'il contenoit, & qui étoient liées avec sa masse, sont consumées. D'après ce raisonnement, il n'est pas étonnant que les Volcans soient fréquens au Pérou; on y rencontre à chaque pas du salpêtre, du soufre, du vitriol, du sel & d'autres phlogystiques. Le terrein des vallées est spongieux & creux. Ses concavités font qu'il est toujours humecté par les eaux souterreines.

§. V.

Histoire Naturelle.

La différence qui se trouve dans la situation des Provinces du Pérou, occasionne celle qui est dans les produc-

tions. Les contrées chaudes qui portent le nom de *Vallées* produisent les cannes de sucre, les plantains, les guinéos, le piment, les chirincoyas, les aguacates, ou avocats, les grenadilles, les ananas, les gouyaves, les guabas, &c. Les contrées froides produisent de petites poires, des pêches, des pavis, des brugnons, des guaitambos, des aurimales, des abricots & des melons de différentes espéces. Les contrées où le climat n'est ni chaud ni froid, produisent toute l'année des *Frutilles* ou *Fraises du Pérou*, des figues de Tuna & des pommes. Les fruits qui ont beaucoup de jus, comme les oranges, les citrons, les limons, les limes, les cédras & les touroujes, portent des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. Nous ne répéterons point ce que nous avons déja dit ailleurs; nous ne nous arrêterons ici que sur les articles qui sont propres au Pérou, & qui demandent une explication particuliere.

Fruits. Le *Chirincoya* passe pour le plus délicieux de tous les fruits du Pérou. Sa grosseur n'est pas égale. Il s'en trouve qui n'ont qu'un pouce de diamétre ; d'autres en ont jusqu'à cinq. Sa figure est

ronde,

ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une eſpéce de nombril. Son écorce eſt mince, molle, unie à la chair & d'un verd obſcur avant ſa maturité; mais en mûriſſant, ſa couleur devient plus claire. Elle a pluſieurs côtes ou veines qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans eſt blanc, mêlé de quelques fibres preſqu'imperceptibles, dont ſe forme un trognon qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en eſt doux, avec un léger mêlange d'acide, & l'odeur ſi agréable, qu'il eſt difficile d'en trouver qui le ſoit davantage. Les pepins ſont enveloppés dans la chair. Leur grandeur eſt d'environ ſept lignes de long, ſur trois à quatre de large. Ils ſont un peu plats, ont des raies qui rendent leur ſurface inégale.

L'arbre qui porte cet agréable fruit eſt haut & touffu; le tronc en eſt rond, gros & un peu raboteux. Ses feuilles ſont arrondies, mais un peu oblongues & ſe terminent en pointe. Elles ont environ trois pouces de long ſur deux & demi de large: leur couleur eſt un verd foncé. Cet arbre a la propriété ſinguliere dans ce climat de ſe dépouiller tous

les ans de ses feuilles & d'en pousser de nouvelles. Sa fleur est d'abord verte & en prend, par degrés, une jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur de caprier, quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales qui ne sont pas, à la vérité, un beau calice, mais leur odeur est d'un agrément dont rien n'approche. L'arbre ne produit pas plus de fleurs qu'il ne peut nourrir de fruits : ce nombre est même diminué par l'empressement que les femmes ont à les cueillir, à cause de leur odeur. Comme elles se vendent fort cher, on en cueille beaucoup.

Gabas ou *Pacaés*. Il consiste dans une cosse un peu plate des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces : mais cette longueur varie suivant le terroir. Elle est d'un verd foncé, & couverte d'un duvet doux, lorsqu'on y passe la main de haut en bas, & rude lorsqu'on la passe dans un sens contraire. On l'ouvre en long, & ses diverses cavités sont remplies d'une moëlle spongieuse & légere, de la blancheur du coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée ; ils ne laissent autour d'eux

qu'une ligne d'espace à la moëlle, qui d'ailleurs rend un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'Aguacate : il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du Chirimoyer.

La *Grenadille* du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en dehors & de couleur incarnate. En dedans elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, moins durs que ceux des Grenades ordinaires. Toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane très-fine & très déliée. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on en peut manger beaucoup, sans aucun danger. Ce fruit vient sur une plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme *Fleurs de la Passion*, & répand une odeur fort douce. Il faut garder la Grenadille quelque tems après l'avoir cueillie, elle est meilleure. Elle

ſe flétrit ſur la plante & ſe deſſéche au point de perdre ſon goût.

La *Frutille* ou *Fraiſe du Pérou* eſt fort différente des fraiſes de l'Europe. Sa longueur eſt d'un pouce & ſon diamétre de huit lignes ; ſon goût eſt plus aqueux que celui des nôtres ; mais il eſt auſſi agréable. Les feuilles de la plante ne different point de celles des nôtres : mais elles ſont un peu plus grandes.

L'*Oca* eſt une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces & groſſe d'environ ſix lignes dans une partie de ſa longueur ; mais elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortueuſe. Elle eſt couverte d'une peau mince, ſouvent jaune, quelquefois rouge, ou mêlée de ces deux couleurs. Cette racine a le goût de la châtaigne. On en fait des conſerves au ſucre qui paſſent pour délicieuſes dans le pays.

La *Quinoa* eſt une graine particuliere & naturelle au pays de Quito. Elle reſſemble aux lentilles pour la forme ; mais elle eſt beaucoup plus petite & de couleur blanche. Elle ſert de nourriture & de remede dans le pays. Elle

a le goût fort agréable ; c'eſt un très-bon ſpécifique pour les abſcès & les apoſtumes. Lorſqu'on la fait cuire, elle s'ouvre & laiſſe ſortir un petit filament, tourné en ſpirale, & qui a l'apparence d'un vermiſſeau : il eſt encore plus blanc que la graine. Cette eſpéce de légume ſe coupe & ſe ſeme tous les ans. La plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles ſont de la grandeur & de la figure de celles de la manne, mais pointues. Au milieu de la tige elle pouſſe une fleur de cinq à ſix pouces de long, ſemblable à celle du maïs : les grains de la ſemence y forment une ſorte d'épi. La Quinoa ſe mange cuite à l'eau, comme le riz. L'eau qui ſert à la faire cuire paſſe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait enſuite un cataplaſme. Appliqué ſur une contuſion, il attire promptement l'humeur corrompue.

La *Cochenille* n'eſt pas différente au Pérou de celle du Mexique ; mais elle ne croît pas par-tout.

La *Coca*, qui étoit autrefois particuliere à quelques cantons du Pérou ;

eſt aujourd'hui fort commune dans toutes les Provinces, par le ſoin que les Indiens prennent de la cultiver. C'eſt une plante foible qui s'entrelaſſe aux autres plantes. La feuille eſt fort liſſe & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée, en portion égale, avec une ſorte de craie, ou de terre blanche qu'ils nomment *Mambi.* Ils crachent dabord & avalent enſuite le jus avec leur ſalive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans la bouche, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de rendre du jus. Elle leur tient lieu de nourriture, & quelque travail qu'ils faſſent, ils ne ſouhaitent pas d'autre ſoulagement pour ſoutenir leurs forces. L'expérience prouve que le ſuc de cette herbe les rend vigoureux & qu'ils s'affoibliſſent lorſqu'elle leur manque. Ils prétendent qu'elle raffermit les gencives & fortifie l'eſtomac. La meilleure eſt celle qui croît aux environs de Cuſco. Il s'en fait un grand commerce, principalement, dans les lieux où l'on exploite les mines, parce que les Indiens ne peuvent travailler ſans cet aliment, & les propriétaires des mines leur en fourniſſent autant qu'ils

en demandent, en rabattant le prix de l'achat ſur leur ſalaire. Ulloa croit que la Coca eſt le Bétel des Indes.

Dans la partie la plus méridionale du Popayan, il ſe trouve des arbres d'où l'on voit diſtiller, ſans ceſſe, une ſorte de gomme que les habitans nomment *Mopamopa*. Elle ſert à faire toute ſorte de laque ou de vernis en bois. Ce vernis eſt ſi beau & ſi ſolide, qu'il ne peut même être terni par l'eau bouillante. Pour l'appliquer, on met dans la bouche un morceau de cette gomme, & l'ayant délayée avec la ſalive, on y paſſe le pinceau; on prend la couleur que l'on juge à propos d'employer, on l'étend ſur le bois, & on forme un auſſi bel enduit que le laque de la Chine. Les ouvrages que les Indiens font dans ce genre ſont fort recherchés.

La *Canelle* qui vient dans certains cantons du Pérou eſt moins fine, à la vérité, que celle des Indes Orientales; mais elle lui reſſemble par l'odeur, l'épaiſſeur de l'écorce, & par la groſſeur du tuyau. Sa couleur eſt un peu plus foncée : la plus grande différence conſiſte dans le goût que celle du Pérou a moins délicat & plus piquant. La feuille

eſt ſemblable & répand une odeur très-agréable. La fleur & la graine jettent un parfum ſi doux, qu'on imagine que ces arbres égaleroient en bonté ceux du Ceylan, ſi on prenoit le ſoin de les cultiver. On a découvert un autre arbre dans les forêts, dont la gomme, qui eſt une eſpéce de *Storax*, a une odeur de laquelle rien n'approche. Il eſt fort rare parce qu'on n'a pas ſoin de le cultiver.

On tire de ce pays beaucoup de *Copal* & de la *Cire* : mais elle a le défaut d'être rouge & de ne pas durcir. En général toutes les cires de ces régions ne valent pas celles de l'Europe.

Reptiles. Entre les Reptiles du pays de Macas, le plus extraordinaire & le plus redoutable en même-tems, eſt une eſpéce de ſerpent nommé *Cuvi-Mullinvo.* Il a la peau couleur d'or, réguliérement tigrée, couverte d'écailles : toute ſa figure eſt affreuſe. Sa tête eſt d'une groſſeur démeſurée ; ſa gueule eſt armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche priſe, lorſqu'il a ſaiſi ſa proie, & ſes moindres bleſſures ſont mortelles. Les braves, pour ſe rendre

plus terribles, peignent ſur leur rondache la figure de ce monſtre.

Animaux des Paramos.

Dans les montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'eſt-à-dire, les plus élevées & les plus ſtériles, l'air eſt ſi rude qu'il n'y a point d'animaux qui puiſſent y faire un ſéjour continuel. Il y en a cependant qui y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels ſont les chevreuils, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces montagnes, &, où l'air eſt moins ſupportable. La chaſſe de ces animaux eſt un exercice pour lequel on eſt généralement très-paſſionné au Pérou.

Les Oiſeaux qu'on trouve dans les Paramos ne ſont gueres que des *Perdrix*, des *Condors*, ou *Buytres*, & des *Zumbadors*, ou *Bourdonneurs*. Nous avons déja remarqué que les perdrix du Pérou ne reſſemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées à nos cailles : elles n'y ſont pas très-communes.

Oiſeaux des Paramos.

Le *Condor* avoit été regardé juſqu'à nos jours comme un animal fabuleux ; mais M. de la Condamine en vit pluſieurs

dans son voyage au Pérou. Ulloa, assure aussi en avoir vû, & en donne la description. C'est le plus grand oiseau de l'Amérique. Il ressemble par la couleur & la forme aux Gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas, ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise cependant assez facilement. Il est si carnassier, qu'on le voit souvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paissent au bas des montagnes.

Cet oiseau est plus commun dans quelques montagnes que dans d'autres. Les Indiens lui tendent des piéges. Ils tuent quelque animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelque herbe forte, & l'enterrent pour diminuer l'odeur des herbes, parce que le Condor est si soupçonneux que, sans cette précaution, il ne toucheroit point à la chair. Lorsqu'on la déterre, le Condor s'élance dessus & la dévore : il s'enivre, jusqu'à demeurer sans mouvement. Alors il est facile de l'assommer. On les prend aussi près des charognes, avec des piéges proportionnés à leur force :

ils font si forts, qu'ils renversent d'un coup d'aile & estropient quelquefois ceux qui les attaquent.

Le *Zumbador* est un oiseau nocturne qui ne se trouve que dans les Paramos: on le voit rarement, mais il se fait souvent entendre, par son chant ou par un bourdonnement extraordinaire. On attribue ce bruit à la violence de son vol. Il est plus fort à mesure qu'on s'en approche. Cet oiseau pousse quelquefois un sifflement assez semblable à celui des oiseaux nocturnes. Dans les nuits où la lune paroît, il se fait plus entendre. Ulloa n'en a vu que de petits, quoiqu'il ait fait l'impossible pour connoître la figure des grands. Il dit que les Indiens lui en apporterent un jour une nichée. A peine les petits avoient-ils des plumes, cependant ils étoient de la grosseur des perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de gris foncé & de gris clair. Le bec étoit droit & proportionné, les narines beaucoup plus grandes que dans aucun autre oiseau; la queue petite & les ailes plus grandes que celles d'aucun autre oiseau.

Dans les vallons des hautes montagnes, que les eaux remplissent de ma-

récages, on voit un oiſeau que les habitans du pays appellent *Canelon*, nom qui, ſelon Ulloa, exprime aſſez bien ſon chant. Il a la groſſeur & la tête de l'oie, le cou long & gros, le bec droit & gros, les piés & les jambes proportionnés au corps, le plumage de deſſus les ailes gris, & celui de deſſous blanc. A la jointure des ailes, il a deux éperons qui ſortent de deux pouces & qui ſervent à ſa défenſe. Le mâle & la femelle ne ſont jamais l'un ſans l'autre, ſoit qu'ils volent ou qu'ils ſoient à terre. Ils volent rarement. On vante leur chair lorſqu'elle eſt un peu mortifiée.

Dans les jardins du Pérou, on trouve communément un oiſeau ſingulier par ſa petiteſſe & le coloris de ſes plumes. Sa deſcription le fait prendre pour le Colibri : mais il ſe nomme *Quinde* & plus communément *Beque-fleuri*, parce qu'il voltige ſans ceſſe ſur les fleurs & qu'il en ſuce légérement le ſuc. Tout le volume de ſon corps, avec les plumes, n'eſt pas plus gros qu'une noix muſcade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps, & les yeux fort vifs. Son bec eſt blanc à la

racine, noir à l'extrémité, long & fort mince, ses ailes sont longues & déliées. Le fond de son plumage est verd, mais tacheté presque par-tout de jaune & de bleu. On distingue diverses espéces de Quindes qui different un peu en grosseur & dans la couleur des taches de leurs plumages. La femelle ne pond que deux œufs de la grosseur d'un pois. Leur nid est toujours sur les arbres & composé des plus petites pailles.

Quadrupedes. Dans la partie du Pérou, qui n'a ni bruyeres ni montagnes, on ne voit que des animaux domestiques & la plupart de leurs espéces étant venues d'Espagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols, celles qui sont particulieres au pays étoient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général qui signifie *Bête brute*, mais les Péruviens y joignent un autre mot pour désigner l'espéce. Ils nomment *Runa Llama*, l'animal que les relations appellent *Brebis des Indes.* Cependant il a moins de rapport avec la brebis qu'avec le chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la bosse. Il est plus petit; mais quoiqu'il ait le pié

fourchu, il a la marche du chameau. Il y a dans ce pays des brebis blanches, brunes & noires : elles ont preſque toutes la hauteur d'un ânon. Elles ſont aſſez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres. Les Indiens s'en ſont toujours ſervis pour des bêtes de charge. Avant la conquête, ils mangeoient leur chair qui a le goût de celle du mouton ; mais elle eſt un peu plus fade. Ils mangent encore aujourd'hui celles que leur vieilleſſe met hors d'état de ſervir. Ces animaux ſont très-dociles & d'un entretien fort aiſé. Toute leur défenſe conſiſte dans leurs narines, d'où ils lançent une humeur viſqueuſe, qui cauſe la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Juriſdiction où l'on en trouve un plus grand nombre que dans celle de Riobamba, parce qu'elles ſervent au commerce d'une Juriſdiction à l'autre.

Les Provinces méridionales ont deux eſpéces d'animaux aſſez ſemblables à ces brebis : on les nomme *Vicuna* & *Guanaco*. La premiere ne differe de la brebis qu'en ce qu'elle eſt plus petite : ſa laine eſt plus fine & plus déliée : elle eſt brune par-tout le corps, à l'ex-

ception du ventre qui eſt blanchâtre. Le Guanaco eſt au contraire plus grand; il a le poil plus long & plus rude, & c'eſt la ſeule choſe dans laquelle il diffère de l'autre. Les Guanacos ſont d'une grande utilité dans les mines : ils tranſportent le minerai par des chemins ſi rudes & ſi difficiles, que d'autres animaux n'y peuvent paſſer.

On trouve dans les édifices de cette région, un animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un rat : mais il eſt plus gros qu'un chat ordinaire. Son muſeau, ſemblable au grouin d'un petit cochon, eſt d'une extrême longueur. Son dos & ſes piés ſont ceux d'un rat, mais le poil en eſt plus long & plus noir. Le Chucha femelle, a une bourſe qui s'étend depuis l'entrée de l'eſtomac juſqu'à celle des parties naturelles, & qui conſiſte en deux peaux membraneuſes, tenant aux côtes inférieures & au milieu du ventre dont elles ſuivent la configuration, & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourſe eſt une ouverture qui occupe environ les deux tiers de ſa lon-

gueur, & que l'animal ouvre & ferme à ſon gré, par le moyen de quelques muſcles. Lorſqu'elle a mis bas, elle y renferme ſes petits & les y porte comme une ſeconde ventrée, juſqu'à ce qu'elle veuille les ſevrer. Alors elle lâche ſes muſcles, pour ſe délivrer de ſon fardeau. Le mâle n'a point de bourſe : ſes teſticules ſont de la groſſeur des œufs de poule, ce qui paroît monſtrueux par comparaiſon à ſon corps. Cet animal détruit la volaille & tous les oiſeaux domeſtiques. Il s'en trouve auſſi dans les champs, où ils mangent beaucoup de maïs. Les Indiens mangent ces animaux & en trouvent la chair fort bonne.

Pourquoi l'on ne diviſe pas l'Hiſtoire Naturelle du Pérou, par claſſes.

Nous parcourons, avec l'Auteur de l'Hiſtoire Générale des Voyages, les différentes contrées du Pérou, & nous annonçons au Lecteur les diverſes productions de la terre & les différens animaux qui s'y trouvent. Le climat étant très-varié dans ce pays, comme nous l'avons dit plus haut, on ne manqueroit pas d'attribuer à un canton ce qui appartient à un autre, ſi nous avions ſuivi notre premiere méthode, qui eſt

de divifer l'Hiftoire Naturelle par claffes, fans avoir égard aux différentes températures de l'air.

On trouve fur les Paramos la *Contra-Yerva*, plante fameufe par fa vertu contre toute forte de poifon. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup. Ses feuilles font longues de trois à quatre pouces fur un & quelques lignes de large, épaiffes, veloutées en dehors & d'un verd pâle. Elle font liffes en dedans & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur, compofée de fleurs plus petites qui tirent un peu fur le violet.

La *Calaguela* eft une autre plante qui ne mérite pas moins d'obfervation. Elle croît dans les lieux que le froid rend ftériles ou fablonneux. Sa hauteur eft de fept à huit pouces : fa tige confifte en divers petits troncs qui fe font jour au travers du fable ou des pierres. Ces petits rameaux qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaiffeur : ils font remplis de nœuds, à peu de diftance les uns des autres, & couverts d'une pellicule qui fe détache d'elle-même lorf-

qu'elle eſt ſéche. Cette plante eſt un ſpécifique admirable pour diſſiper les apoſtumes. Elle produit cet effet en très-peu de tems. Trois ou quatre morceaux en décoction ſimple, ou infuſés dans le vin, ſuffiſent dans l'eſpace d'un jour. Etant chaude au premier degré, elle deviendroit nuiſible ſi l'on en prenoit exceſſivement. On remarque cependant qu'elle n'eſt pas ſi bonne ſur les Paramos que dans les autres parties du Pérou.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune ſemence, on trouve un arbre que les habitans du pays nomment *Quinoal.* Sa nature répond à la rudeſſe du climat. Il eſt de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même eſt épaiſſe dans toute ſa longueur. Sa couleur eſt un verd foncé.

Il vient dans le même climat une petite plante que les Indiens nomment dans leur langue *Bâton de lumiere.* Sa hauteur ordinaire eſt d'environ deux piés. Elle conſiſte en pluſieurs petites tiges qui ſortent de la même racine. Elles ſont droites & unies juſqu'à leur ſommet, où elles pouſſent de petits ra-

meaux qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette plante fort près de terre où ſon diamétre eſt d'environ trois lignes. On l'allume, &, quoique verte, elle répand une lumiere qui égale celle d'un flambeau, ſans demander d'autre ſoin que d'en ôter le charbon qu'elle fait en brûlant.

On trouve encore dans les mêmes lieux une plante que les Indiens nomment *Achupalla*. Elle eſt compoſée de diverſes côtes, peu différentes de celle de la Sabine; mais, à meſure qu'elle en produit de nouvelles, les premieres ſéchent. Ces côtes forment une eſpéce de tronc creux & garni de feuilles horiſontales. Il peut ſe manger comme celui des Palmites.

Au-deſſus du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus ſenſible, on trouve une eſpéce d'oignons nommé *Puchugchu*, dans la langue du pays, & formé d'une herbe dont les feuilles ſont rondes & ſi preſſées les unes contre les autres, qu'elles compoſent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que des racines qui, à meſure qu'elles groſſiſſent, ne font qu'élargir cette maſſe de feuilles & lui don-

nent la figure d'un pain arrondi de deux piés de haut, ſur un diamétre égal. Cet oignon eſt ſi dur, lorſqu'il eſt verd, que le pié d'un homme ou d'un cheval ne peut l'écraſer; mais ſi-tôt qu'il eſt ſec, il s'égruge facilement. Entre le verd & le ſec, ſes racines ont le jeu d'un reſſort. En le comprimant on l'applatit; mais il reprend ſa rondeur lorſqu'on ceſſe de le preſſer.

La *Cauchalagua* vient dans le même terrein que ces oignons. Elle reſſemble aux plus petits joncs, n'a aucune feuille; ſa graine croît aux extrémités. Le goût en eſt amer, & ſe communique à l'eau dans laquelle on la fait infuſer. On aſſure qu'elle eſt bonne pour la guériſon de toute ſorte de fiévres, & pour la purification du ſang.

L'*Algarotable*, dont on a parlé pluſieurs fois, eſt le fruit d'un arbre légumineux qui croît particuliérement audeſſus de Tumbez, dans l'intérieur des terres. C'eſt une eſpéce de haricot fort réſineux, avec lequel on nourrit toutes ſortes de beſtiaux. Ses coſſes ont quatre ou cinq pouces de long, ſur environ quatre lignes de large. Il eſt blanchâtre, entremêlé de petites taches

jaunes. Cette nourriture engraiſſe les bœufs & les moutons : elle fortifie encore les bêtes de ſomme : elle donne même à leur chair un très-bon goût, & il eſt facile de diſtinguer ceux qui en ont mangé.

On a parlé pluſieurs foi sde l'*Herbe du Paraguay*. C'eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son nom déſigne aſſez où il croît. Le goût de cette feuille approche de celui de la mauve, & ſa figure eſt à peu près celle de l'oranger. On en diſtingue communément deux eſpéces, quoique ce ſoit la même feuille. La premiere ſe nomme *Caa*, ou *Caamini*, & la ſeconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos*. Le P. Del Techo, dit que le Caacuys eſt le premier bouton qui commence à peine à déployer ſes feuilles. Le Caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur. On en tire les côtes avant de la faire griller. Si on y laiſſe les côtes, on l'appelle *Caaguaẓu* ou *Palos*. Lorſqu'on a grillé les feuilles, on les conſerve dans des foſſes creuſées en terre & couvertes d'une peau de vache. Le Caacuys ne ſe conſerve pas auſſi long-tems que les deux autres eſpéces dont on tranſporte les feuilles au Tucu-

man, au Pérou, même en Eſpagne. Il ſouffre difficilement le tranſport. On aſſure que cette feuille priſe ſur les lieux, a une amertume qu'elle ne conſerve pas ailleurs, & qui augmente ſa vertu avec ſon prix. La maniere de prendre le Caacuys eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, d'y jetter la feuille pulvériſée & réduite en pâte. A meſure qu'elle ſe diſſout, le peu de terre qui y eſt reſté ſurnage aſſez pour être écumé. On paſſe enſuite l'eau dans un linge, & l'ayant laiſſée repoſer, on la prend avec un chalumeau. On n'y met point de ſucre, mais on y mêle un peu de jus de citron, ou des paſtilles d'une odeur fort douce. Lorſqu'on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau qu'on laiſſe tiédir.

La plus grande fabrique de cette herbe eſt *à la Villa*, qui eſt voiſine des montagnes de Maracazu, ſituées à l'Orient du Paraguay, vers le vingt-cinquieme degré vingt-cinq minutes de latitude auſtrale. On vante ce canton pour la culture de l'arbre. Il croît dans les fonds marécageux qui ſéparent les montagnes.

Les Eſpagnols prétendent que cette

herbe eſt un ſpécifique contre tous les maux. Il eſt certain qu'elle eſt apéritive & diurétique. On aſſure que dans les premiers tems de la conquête, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, dont ils ne revinrent que pluſieurs jours après. Il paroît qu'elle produit ſouvent des effets fort oppoſés, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, de nourrir & de purger. L'habitude d'en uſer la rend néceſſaire. Ceux qui en prennent ont ſouvent de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré. Cependant l'excès enivre & cauſe les incommodités que l'on attribue aux liqueurs fortes. Ulloa dit que la liqueur de l'herbe du Paraguay ſe nomme *Maté* au Pérou. Pour la préparer, ajoute-t-il, on en met une certaine quantité dans une coupe de calebaſſe. On jette dans ce vaſe une portion de ſucre, & l'on verſe un peu d'eau froide ſur le tout, afin que l'herbe ſe détrempe : on remplit enſuite le vaſe d'eau bouillante, & comme l'herbe eſt fort menue, on boit par un tuyau aſſez large pour laiſſer paſſage à l'eau, mais trop petit pour en laiſſer à

l'herbe. A mesure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du sucre, jusqu'à ce que l'herbe cesse de surnager. On met alors une nouvelle dose d'herbe. Souvent on y mêle du jus d'orange amere ou de citron, & des fleurs odoriférentes. Cette liqueur se prend ordinairement à jeun. On en prend aussi l'après-diner. La maniere de la prendre est dégoûtante pour les François. Quelque nombreuse que soit un compagnie, chacun boit par le même tuyau, & tour-à-tour. Les Espagnols qui arrivent d'Europe ne font pas grand cas de cette boisson, mais les Créoles l'aiment avec passion.

Taureaux, vaches, chevaux.

Dans les vastes plaines du Paraguay, on trouve une si grande quantité de vaches, de chevaux & de taureaux, qu'on les donne, pour ainsi dire, pour rien. Les cuirs y sont aussi à très-grand marché. Les Chasseurs, après en avoir tué une certaine quantité, se contentent d'en prendre la langue & la graisse, qui, dans ce pays tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de sain-doux. On prétend que ces chevaux, ces taureaux & ces vaches, viennent de ceux que les Espagnols lâcherent dans les campagnes

pagnes peu de tems après la conquête.

Les chiens, qui, par la ſuite des tems, ſont devenus ſauvages, les tigres & les lions en détruiſent une très-grande quantité. On aſſure que les lions & les tigres n'attendent pas que la faim les preſſe pour les tuer. Ils ſe font ſouvent un plaiſir de leur donner la chaſſe & en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un ſeul. Les plus grands ennemis de ces animaux ſont les chiens. Un Gouverneur de la Province ayant envoyé quelques compagnies de ſoldats pour donner la chaſſe à ces terribles animaux, on railla ces ſoldats à leur retour, on les appella *Tueurs de Chiens*, &c. Chiens ſauvages.

Les Mulets ſont encore fort communs au Paraguay. Ces animaux ſont d'une grande reſſource dans ce pays où il y a tant à monter & à deſcendre. Mules.

On trouve dans les forêts une multitude incroyable d'abeilles, qui font leur miel dans le creux des arbres : on en compte juſqu'à dix eſpéces différentes. Il y en a une nommée *Opemus*, dont la cire eſt plus blanche & le miel plus délicat que ceux des autres. Abeilles.

Le coton eſt naturel à tout le pays, Coton ; Chanvre.

& l'arbre qui le porte y croît en buisson. Il veut être taillé tous les ans, comme la vigne. Sa fleur eſt jaune & approche de la tulipe : elle s'ouvre au mois de Décembre & de Janvier : trois jours après elle ſe fane & ſe séche. Le bouton qu'elle renferme a toute ſa maturité au mois de Février, & contient un coton fort blanc & d'une bonne qualité. Les Indiens avoient commencé à ſemer du chanvre; mais ils ont mal réuſſi à en faire du fil, & la plupart y ont renoncé. Les Eſpagnols en font un uſage aſſez avantageux.

Outre le maïs, le manioc & les patates qui ſont communs dans ce pays, & dont les Indiens faiſoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve divers fruits & ſimples qui ſont propres au pays. Les Eſpagnols y font des confitures excellentes. Quelques-uns y ont planté des vignes, mais avec un ſuccès inégal. A Rioja & à Cordoue, deux villes du Tucuman, on fait beaucoup de vin. Celui de Cordoue eſt gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts : mais on en fait à Mendoze, ville dépendante du Chili

Vignes, Vins.

& ſituée dans la Cordeliere à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'eſt pas fort inférieur à celui d'Eſpagne. On a ſémé du froment en quelques endroits, & l'on emploie la farine à faire des gâteaux & de la pâtiſſerie.

Ce pays eſt rempli d'herbes venimeuſes, dont les Indiens ſe ſervent pour empoiſonner leurs fléches : mais il y a par-tout des contre-poiſons. Le plus renommé eſt l'*Herbe au Moineau* : elle forme d'aſſez gros buiſſons. Voici comment elle fut connue & d'où lui vient ce nom. Parmi les différentes eſpéces de moineaux qu'on voit dans ce pays, & dont la plupart ſont de la groſſeur de nos merles, on en diſtingue un fort joli qui ſe nomme *Macagua*. Ce petit animal fait une guerre continuelle aux viperes & les mange avec avidité. Dès qu'il en apperçoit une, il cache ſa tête ſous ſes ailes & demeure immobile dans la forme d'une boule. La vipere s'approche ; mais l'oiſeau, qui la regarde au travers de ſes plumes, lui donne un coup de bec ſi-tôt qu'il la voit à portée : elle le mord : lorſqu'il ſe ſent bleſſé, il va manger de ſon herbe qui le guérit dans l'inſtant : il retourne Herbe au Moineau.

promptement au combat, &, chaque fois qu'il eſt mordu, il a recours à ſon ſpécifique. Ce combat dure juſqu'à ce que la vipere, qui n'a pas la même reſſource, ait perdu tout ſon ſang. Alors le moineau la mange, & lorſqu'il eſt raſſaſié, il fait encore uſage de ſon contre-poiſon.

Serpens du Tucuman & du Paraguay.

On trouve un nombre extraordinaire de Reptiles dans le Tucuman & le Paraguay : il y a, entr'autres, beaucoup de Serpens, mais ils ne ſont pas tous venimeux. Les Indiens connoiſſent ceux qui ne ſont pas dangereux, s'en font une ceinture, ſans qu'il leur en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une groſſeur proportionnée, qui avalent des cerfs entiers : les Eſpagnols prétendent en avoir été témoins. Les Indiens aſſurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les petits déchirent le ventre de la mere pour en ſortir. Les plus forts dévorent enſuite les plus foibles ; ſans cela, l'on ſeroit ſans ceſſe expoſé aux attaques de ce monſtreux reptile. Entre ceux qui ſont ovipares, il y en a qui font de fort gros œufs & que les meres couvent.

Il n'y a point d'endroit où le Serpent à sonnettes soit si commun qu'au Paraguay. Lorsque ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup. Pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre : par deux crochets creux, assez larges à leur racine, & terminés en pointe, il insinue dans la partie qu'il saisit l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de plusieurs autres Serpens du Paraguay, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les oreilles, les narines, les gencives & le bout des doigts : mais les antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie principalement une pierre qu'on nomme *Saint-Paul*; le bézoard & l'ail qu'on applique sur la plaie, après l'avoir mâché. La tête du Serpent & son foie que l'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remede moins vanté. Le plus sûr est, cependant, de faire promptement une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du souffre. Ce remede suffit souvent seul pour la guérison.

Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme *Chasseurs*. Ils montent sur les Serpens Chasseurs.

arbres pour découvrir leur proie, s'élancent dessus lorsqu'elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut remuer, & la dévorent toute vivante : mais lorsqu'ils ont avalé quelque bête entiere, ils deviennent si pesans, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On dit que n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la nature ne leur avoit pas suggéré un remede fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir : les vers s'y mettent, les oiseaux fondent dessus & se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque pas de les empêcher d'aller trop loin, & bien-tôt sa peau se rétablit : mais en se rétablissant, elle enveloppe des branches d'arbres sur lesquelles l'animal étoit couché. Nous nous contentons de rapporter notre autorité, sans garantir le fait.

Le P. Montoya, conquête spirituelle.

Plusieurs de ces reptiles vivent de poisson. L'Auteur raconte qu'il vit un jour une couleuvre dont la tête étoit de la grosseur d'un veau, & qui pêchoit sur le bord d'une riviere. Elle commençoit par jetter de sa gueule beaucoup

d'écume dans l'eau; ensuite y plongeant la tête & demeurant quelque-tems immobile, elle ouvroit la gueule & avaloit quantité de poisson que l'écume sembloit attirer. Le même Missionnaire vit un jour un Indien de la plus grande taille qui étoit dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé à la pêche. Il fut englouti par une couleuvre qui le rejetta le lendemain tout entier. Ses os étoient aussi brisés que s'ils eussent été entre deux meules de moulin. Les couleuvres de cette espéce ne sortent jamais de l'eau, & dans les endroits rapides, on les voit nager la tête haute. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terrestres, & que les mâles attaquent les femmes, de la même maniere qu'on le rapporte des singes. Le Missionnaire qui nous fournit ces détails, fut appellé pour confesser une Indienne qui, étant un jour occupée à laver du linge sur le bord d'une riviere, avoit été attaquée par un de ces animaux qui l'avoit violée. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle sentoit que sa fin approchoit. A peine

ſa confeſſion fut-elle achevée qu'elle expira.

Caymans & Requins.

Les Caymans du Paraguay ſont d'une prodigieuſe groſſeur. Il ont une qualité qu'on ne trouve point à ceux de Guayaquil : ſous leurs pattes de devant, on trouve des bourſes remplies d'une ſubſtance dont l'odeur eſt ſi forte qu'elle fait mal à la tête. Séchée au ſoleil elle a toute la douceur du muſc. Les Requins du fleuve de la Plata ſont auſſi plus grands que ceux des autres rivieres. Ils ſaiſiſſent par le mufle les taureaux qui y vont boire & les étouffent.

Cameleons.

On voit dans quelques cantons des Cameleons d'une eſpéce ſinguliere. Ils ont cinq ou ſix piés de long : ils portent toujours leurs petits avec eux, & tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. C'eſt un animal fort doux, mais très-ſtupide.

Singes.

Les Singes de ce pays ſont preſque tous de grandeur humaine ; ils ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables lorſqu'ils ſont atteints d'une fléche, l'arrachent de la plaie & la rejettent contre ceux qui les ont bleſſés.

Les Renards ſont fort communs dans ce pays. Du côté de Buenos-Aires ils tiennent beaucoup du liévre, & leur poil eſt d'une belle variété. Cet animal eſt ſi familier qu'il carreſſe les paſſans : mais ſon urine eſt ſi puante, qu'on eſt obligé de jetter au feu tout ce qui en eſt mouillé. Renards.

Il y a dans ce pays deux eſpéces de Tatars : les uns ſont de la taille d'un cochon de ſix mois, ont dans le ventre une ſorte de nacre ou coquille, & une autre dans les reins. Tous ont le muſeau allongé. Les deux pattes de devant leur ſervent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Tatars.

Les Lapins du Pérou n'ont preſque point de queue & ſont d'un gris argenté. Il y en a une eſpéce dont la gueule eſt ſi petite, qu'à peine une fourmi peut y entrer. Lapins.

On trouve dans ce pays trois eſpéces de Cerfs : les uns ſont preſque de la taille des bœufs, & ont le bois fort branchu : ils ſe tiennent ordinairement dans les lieux marécageux. D'autres ſont un peu plus grands que la chévre : ils paiſſent dans les plaines. La troiſieme Cerfs.

eſt un peu plus grande qu'un taureau de ſi mois.

Chevreuils. Les Chevreuils du Paraguay n'ont preſque rien qui les diſtingue des nôtres.

Sangliers. Les Sangliers ont le nombril ſur le dos, ce qu'ils ont de commun avec tous les autres de l'Amérique. La chair de ceux du Pérou eſt ſi délicate & ſi ſaine qu'on en fait manger aux malades.

Buffle. On trouve dans cette partie du continent de l'Amérique une eſpéce de *Buffle* qui eſt de la groſſeur d'un âne, & en approche beaucoup par la figure; mais il a les oreilles fort courtes. Il a une trompe qu'il allonge & qu'il retire à ſon gré, & par laquelle on croit qu'il reſpire. A chaque pié il a trois ongles, auxquels on attribue une vertu ſouveraine contre toutes ſortes de poiſons. Il ſe ſert des deux piés de devant comme les ſinges & les caſtors. On trouve dans ſon ventre des pierres de bézoard qui ſont fort eſtimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & mange la nuit d'une eſpéce d'argille qu'il trouve dans les marais, où il ſe retire au coucher du Soleil. Sa chair eſt fort ſaine & ne dif-

fere de celle du bœuf, qu'en ce qu'elle eſt plus légere & plus délicate. Il a la peau ſi forte, que lorſqu'elle eſt ſéche, on la croit à l'épreuve des balles de mouſquet. Les Eſpagnols s'en font des caſaques & des cuiraſſes. Ces animaux ſe rendent par troupes dans leur retraite : lorſqu'on les voit paroître, on va au-devant d'eux avec des torches allumées qui les éblouiſſent, & pendant qu'ils ſe renverſent les uns ſur les autres, on tire ſur eux, & au jour, on en trouve une multitude qui ſont bleſſés ou morts.

Arbres du Chaco.

La Province du Chaco, dont on a donné une deſcription particuliere, eſt couverte de vaſtes forêts ; quelques-unes n'ont point d'autre eau que celle qui ſe trouve dans le creux des arbres. La chaleur devroit y être exceſſive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du ſec : mais le vent du Sud y ſouffle tous les jours & y apporte la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on y éprouve quelquefois des froids très-piquants. Les arbres y ſont d'une beauté ſinguliere. Le long d'une petite riviere nommée *Sinta*, on trouve des cédres qui

surpassent en hauteur tous ceux des autres pays : on en trouve des forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le Quinaquina y est fort commun. C'est un grand arbre dont le bois est rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une grosse féve fort dure & célébre par ses vertus médicinales. Il y a dans le même pays des forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement composées de grands palmiers. Le cœur de ces arbres croît avec sa moëlle, & fait un aliment sain & d'assez bon gout. Le *Rival* est un arbre tout hérissé d'épines. On prétend que les feuilles mâchées sont un remede souverain contre le mal d'yeux. Son fruit est doux & agréable. Il y a deux espéces de Gayac dans le Chaco. La plus estimée est celle que les Espagnols nomment *Santo Palo*.

es Animaux. Les *Lions* de ce pays ont le poil rouge & fort long. Ils sont si timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien : s'ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre, ils se laissent prendre. Ils n'y a point d'endroits où les *Tigres* soient plus grands & plus furieux. On a remar-

qué qu'ils ne peuvent souffrir l'urine d'un homme, & l'on se sert de cette découverte, pour se garantir de leurs insultes. On a encore remarqué qu'ils perdent toute leur force lorsqu'ils sont blessés au rable, du côté des reins. Ils sont aussi bons chasseurs dans l'eau que sur terre. Il y a dans cette Province des *Peccaris* ou des *Sangliers* de deux couleurs ; de gris & de noirs. Les *Chevres* y sont noires ou rouges comme dans le Tucuman, & l'on n'en voit de blanches que sur les bords du Pilcomayo. On trouve dans ce pays jusqu'à six espéces différentes d'*Oies*, & toute sorte de *Volailles*.

L'*Anta* de cette Province est un peu différent de celui dont on a déja donné la description. Les Espagnols le nomment *la grande Bête*. Il a le poil châtain & fort long, la tête d'un cheval, les oreilles d'un mulet, les lévres d'un veau, les piés de devant fourchus en deux & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau une trompe qu'il allonge dans sa colere. Sa queue est courte, ses jambes sont déliées & ses dents pointues. Il a deux estomacs ; un lui sert de magasin. On y trouve quelquefois Anta du Chaco.

du bois pourri & des pierres de bézoard. Sa peau durcie au ſoleil & paſſée en buffle eſt impénétrable aux coups de feu; ſa chair ne differe point de celle du bœuf. La corne de ſon pié gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'Elan, ou l'Orignal du Canada. Il en fait le même uſage dans les accès d'épilepſie auxquels il eſt ſujet comme l'Orignal. Lorſqu'il a trop de ſang, il ſe perce la veine avec la pointe d'une canne. C'eſt de lui que les Indiens ont appris ce remede.

Guanaco, ou Wanotra. Le *Guanaco* eſt une eſpéce de Llama du Pérou. Les Anglois le nomment *Wanotra*. Il n'eſt pas moins commun dans le Chaco. Il porte des pierres de bézoard de trois livres & demie. On dit que l'Indien qui en donna la premiere connoiſſance aux Eſpagnols fut maſſacré par ſes compatriotes. En 1723, quelques Anglois porterent deux Guanacos en Angleterre. Ces animaux ne multiplierent pas dans un climat ſi différent de celui de leur origine. On ne voit jamais les Guanacos qu'en troupes. Pendant qu'ils paiſſent, il y en a toujours un qui ſe tient en ſentinelle ſur une hauteur, pour avertir les autres du

moindre danger, par une eſpéce de henniſſement. Alors ils ſe réfugient tous dans des lieux bordés de précipices : les femelles marchent les premieres avec leurs petits. La chair de cet animal eſt blanche, d'aſſez bon goût, mais un peu ſéche.

On trouve encore dans ce canton du Pérou un animal nommé *Zorillo*. Il ne paroît pas différer de la bête puante du Canada; un autre nommé *Capivara*. Ce dernier eſt un amphibie qui ne differe pas du Porc. L'*Iguana* differe peu de celui de l'Iſthme; le *Quinquiuchon* eſt très-rare : il porte avec lui ſa maiſon; c'eſt-à-dire, une écaille fort dure, dans laquelle il ſe replie tout entier. Il a auſſi la figure du Porc. Avec ſes pattes & ſon muſeau, il ſe creuſe en terre un trou de trois ou quatre piés de diamétre, & ſe tapit dedans. Des écailles qu'il a ſous le ventre, il ſort un poil fort long & fort épais. On aſſure que quand il pleut, il ſe tourne ſur le dos pour recevoir la pluie, & qu'il reſte dans cette poſture juſqu'à ce que quelque Daim altéré vienne boire l'eau qui eſt dans ſa conque : mais auſſi-tôt que

Zorillo, Capivara.

le Daim y a fourré ſon muſeau, il ſe trouve pris, ſans pouvoir reſpirer. Ne pouvant ſe retirer, il ſert de nourriture au Quinquiuchon. Quelques Anglois en préſenterent deux au Roi d'Angleterre en 1728. Leur chair jette un fumet qui en rend le goût déſagréable.

Tatou. Il y en a une autre que l'on nomme *Tatou* au Paraguay & *Mulica* au Tucuman. Il forme avec ſa coque une boule ſi bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a point de poil, & ſa chair ne differe pas de celle du cochon de lait. Les vallées qui ſéparent les montagnes par leſquelles on entre dans le Chaco, ſont remplies de cette eſpéce de moutons qu'on nomme *Llamas* au Pérou, & que l'on prendroit pour de petits Chameaux, s'ils avoient une boſſe. Les Indiens s'en ſervent pour bêtes de charge.

Quelques Voyageurs aſſurent qu'on ne trouve dans le Chaco aucun animal venimeux : les Miſſionnaires y en ont cependant trouvé un aſſez grand nombre : ils aſſurent en même-tems que le pays eſt riche en contre-poiſons.

Toutes les forêts de cette Province

ſont remplies d'abeilles : il eſt rare qu'on y trouve un arbre ſans ruche : le miel eſt d'une qualité admirable.

Dans le pays des Magnacicas qui eſt à l'extrémité ſeptentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit par-tout, & ſans aucune eſpéce de culture, diverſes ſortes de fruits. La vanille y eſt fort commune, auſſi bien qu'une eſpéce de cocotier qui eſt différent de ceux des autres contrées, & dont le fruit eſt plutôt un melon qu'un coco. Productions du pays des Magnacicas.

Entre les animaux qui s'y trouvent, on diſtingue par ſa ſingularité celui qui ſe nomme *Famacoſio*. Il a la tête d'un tigre, le corps d'un mâtin & n'a point de queue. Il eſt d'une férocité & en même-tems d'une légéreté extrêmes. Ceux qu'il apperçoit ne peuvent éviter d'être dévorés, qu'en montant avec précipitation ſur un arbre : mais l'animal reſte au pié & pouſſe des cris qui en attirent d'autres. Alors ils travaillent tous enſemble à déraciner l'arbre, & en viennent bien-tôt à bout : mais ſi l'homme eſt armé de fléches, il lui eſt facile de les percer tous. Les Indiens, pour dé- Famacoſio, animal terrible.

truire ces animaux, dont la multiplication rendroit le pays abſolument inhabitable, ſe réuniſſent dans un enclos bien paliſſadé, pouſſent de grands cris pour faire venir les Famacoſios. Tandis que ces monſtres ſont occupés à creuſer la terre pour faire tomber la paliſſade, on les tue à coups de fléches.

Moineaux qui ont dépeuplé d'hommes, un pays entier.

Les *Mapſicas*, qui occupoient un des plus beaux cantons du pays, n'ont pu réuſſir à ſe délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence. Ce n'étoit qu'une eſpéce d'oiſeaux auxquels on donne le nom de *Moineaux*. Ces petits animaux fondoient ſi furieuſement ſur les hommes, qu'ils les tuoient, ſans qu'ils puſſent ſe défendre, & qu'ils ont dépeuplé preſque tout le canton.

Hiſtoire du Paraguay, liv. 2. chap. 15.

M. de la Condamine donne la deſcription des animaux les plus ſinguliers qu'il eut occaſion d'obſerver dans ſon voyage ſur la riviere des Amazones.

Poiſſon bœuf de la riviere des Amazones.

« Je deſſinai, dit-il, dans la relation » de ſon voyage, le plus grand des poiſ- » ſons connus d'eau douce, à qui les » Eſpagnols & les Portugais ont donné » le nom de *Pexe-buey*, ou *Poiſſon bœuf*, » qu'il ne faut pas confondre avec le » *Phoca*, ou *Veau marin*. Celui dont il

» est question paît l'herbe qu'il trouve
» sur le bord de la riviere. Sa chair
» & sa graisse ont assez de rapport à
» celle du veau. La femelle a des ma-
» melles qui lui servent à alaiter ses pe-
» tits. Le P. d'Acuna rend sa ressem-
» blance avec le bœuf encore plus com-
» plette : il attribue à ce poisson des
» cornes dont la nature ne l'a pas pour-
» vu. Il n'est pas, à proprement parler,
» amphibie, puisqu'il ne sort jamais en-
» tiérement de l'eau, & qu'il n'en peut
» sortir, n'ayant que deux nageoires à
» côté de la tête, plattes & rondes, en
» forme de rames, de quinze à seize
» pouces de long. Elles lui tiennent
» lieu de bras & de piés, sans en avoir
» la figure. Il ne fait qu'avancer sa tête
» hors de l'eau pour prendre l'herbe qui
» est sur le rivage. Celui que je dessinai
» étoit femelle. Sa longueur étoit de
» sept piés & demi, & sa plus grande
» largeur de deux. J'en ai vu de plus
» grands. Les yeux de cet animal n'ont
» aucune proportion avec la grandeur
» de son corps : ils sont ronds & n'ont
» pas trois lignes de diamétre. L'ou-
» verture de ses oreilles est encore plus
» petite & ne paroît qu'un trou d'épin-

» gle. Quelques-uns ont cru que ce poiſ-
» ſon étoit particulier à la riviere des
» Amazones ; mais il eſt auſſi commun
» dans l'Orinoque. Il ſe trouve encore,
» mais moins fréquemment, dans l'Oya-
» poc, & dans pluſieurs autres rivieres
» des environs de Cayenne, de la côte
» de Guyane & des Antilles. C'eſt le
» même qu'on nommoit autrefois *Ma-*
» *nati*, & qu'on nomme aujourd'hui *La-*
» *mentin* dans les Iſles Françoiſes de
» l'Amérique. Cependant je crois que
» l'eſpéce qui ſe trouve dans la riviere
» des Amazones eſt un peu différente.
» Ce poiſſon ne ſe rencontre pas en
» haute mer ; il eſt même rare d'en voir
» à l'embouchure des fleuves : mais on
» le trouve à plus de mille lieues de la
» mer, dans le Guallaga, le Paſtaca,
» &c. Il n'eſt arrêté dans le fleuve des
» Amazones que par le Pongo, au-deſ-
» ſus duquel il ne s'en trouve plus ».

Mixano. On trouve dans le même fleuve un autre poiſſon auſſi petit que le précédent eſt grand. Il y en a qui ſont auſſi petits que le doigt. Ils arrivent tous les ans en foule à Borja, vers la fin de Juin, quand les eaux commencent à baiſſer. Ils n'ont de ſingulier que la for-

ce avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit de la riviere les rassemble nécessairement près du détroit, on les voit traverser en troupes d'un bord à l'autre, & vaincre alternativement, sur l'une ou l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans le canal étroit. On les prend à la main quand les eaux sont basses, dans les creux des rochers du Pongo, où ils se reposent pour prendre des forces, & dont ils se servent comme d'échelons pour remonter.

Puraqué.

Le *Puraqué* a le corps comme celui de la lamproie : il a encore la même propriété que la torpille. Ceux qui le touchent, même avec un bâton, sentent dans le bras un engourdissement douloureux. Il en est même quelquefois renversé.

Tortues de l'Amazone.

Les *Tortues* de l'Amazone sont fort recherchées à Cayenne. Ce fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses espéces, en si grande abondance, que seules avec leurs œufs elles pourroient suffire à la nourriture des habitans de ses bords.

Il y a aussi des tortues de terre qui se nomment *Sabutis*, & que les habi-

tans du Para préférent aux autres eſpéces. Toutes, particuliérement les derniéres, ſe conſervent pluſieurs mois hors de l'eau ſans nourriture ſenſible.

Pêches. La nature ſemble avoir favoriſé la pareſſe des Indiens & prévenu leurs beſoins. Les lacs & les marais qui ſe rencontrent à chaque pas ſur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les terres, ſe rempliſſent de toutes ſortes de poiſſons dans les crues de la riviere; & lorſque les eaux baiſſent, ils demeurent renfermés comme dans des étangs & des réſervoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Crocodilles. Les *Crocodilles* ſont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, même dans la plupart des rivieres que ce fleuve reçoit. Il s'y en trouve de vingt piés de long, même de plus grands. Comme ceux de l'Amazone ſont moins chaſſés & moins pourſuivis, ils craignent peu les hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens. Leur plus dangereux ennemi, & peut-être le ſeul qui puiſſe leur réſiſter, eſt le tigre. Les Indiens dirent à M. de la Conda-

mine, que quand le tigre va boire au bord du fleuve, le crocodille met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion, les bœufs, les chevaux, les mulets & tout ce qui se présente à sa voracité. Le tigre lui enfonce ses griffes dans les yeux, seul endroit que la dureté des écailles du crocodille lui laisse le pouvoir d'offenser : le crocodille se plonge dans l'eau, y entraîne le tigre qui se noye sans lâcher prise.

Tigres.

Les *Tigres* que M. de la Condamine vit dans son voyage, & qui sont communs dans tout les pays chauds couverts de bois, ne lui parurent point différents en beauté & en grandeur de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent l'homme que quand ils sont fort affamés. Il y en a une espéce dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Indiens Maynas sont fort adroits à combattre les tigres avec la demi-pique qui est leur arme ordinaire.

Ours.

Quoique les *Ours* ne se trouvent que dans les pays froids, les Indiens de ces climats parlent cependant d'un animal qu'ils nomment *Arrumari*, ce qui, dans la langue du Pérou, signifie *Ours*. M. de

la Condamine ne vit point cet animal pendant ſon voyage dans ce pays.

Le Coati. L'Académicien, en paſſant chez les *Yameos*, deſſina une eſpéce de *Belette* qui s'apprivoiſe aiſément : les Braſiliens la nomment *Coati*.

Singes de l'Amazone. Les *Singes* ſont le gibier le plus ordinaire & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorſqu'ils ne ſont pas pourſuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'homme. C'eſt par-là que les Sauvages de l'Amazone reconnoiſſent ſi le pays qu'ils viſitent a été fréquenté par les hommes. M. de la Condamine dit que le nombre en eſt prodigieux, & qu'il y en a de tant d'eſpéces, qu'il renonça à en faire l'énumération. Il ajoute qu'il y en a d'auſſi grands qu'un levrier & d'auſſi petits qu'un rat. Le poil des derniers eſt long, luſtré, ordinairement couleur de maron & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois auſſi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & ſaillantes comme les chiens & les chats, non comme les autres ſinges avec leſquels ils ont peu de reſſemblance, ayant plutôt l'air & le port du lion. Le Gouverneur de Para en

en fit présent d'un à M. de la Condamine. C'étoit l'unique de son espéce que l'on eût vû dans le pays. Le poil de son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds. Celui de sa queue étoit d'un maron lustré, approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable encore; ses oreilles, ses joues & son museau étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle. M. de la Condamine ajoute qu'il l'apporta vivant jusque sur les côtes de France, où le froid le fit mourir. N'ayant pas dans son vaisseau les commodités pour l'empailler, il le mit dans l'esprit de vin.

Il y a d'autres quadrupedes dans ce pays, mais ils se trouvent dans différentes contrées de l'Amérique, & on en a déja donné la description.

L'animal le plus rare & le plus singulier dans son espéce, est un grand serpent amphibie de vingt-cinq à trente piés de long & de plus d'un pié de grosseur. Les Indiens le nomment *Yacu-Mama*, c'est-à-dire, *Mere de l'eau*. Il habite ordinairement, dit-on, les grands lacs formés par l'épanchement des eaux du

Yacu-Mama, prodigieux Serpent.

fleuve au dedans des terres. Les Indiens prétendent que cette monſtrueuſe couleuvre engloutit un chevreuil tout entier ; qu'elle attire invinciblement par ſa reſpiration les animaux qui l'aprochent & qu'elle les dévore. Les gens ſenſés regardent ce fait comme fabuleux.

Suglacura ou Ver Macaque.

Le ver qui ſe nomme chez les Maynas *Suglacura*, & *Ver Macaque* à Cayenne, c'eſt-à-dire, *Ver Singe*, prend ſon accroiſſement dans la chair des animaux & des hommes. Il croît juſqu'à la groſſeur d'une féve & cauſe une douleur inſupportable : mais il eſt fort rare. On aſſure qu'il naît dans la piqûre d'une ſorte de Mouſtique ou de Maringouin : mais on ne connoît pas encore l'animal qui dépoſe l'œuf.

Oiſeau de l'Amazone.

La quantité de différents oiſeaux dont les forêts de l'Amazone ſont peuplées, eſt plus conſidérable encore & plus variée que celle des quadrupedes : mais on remarque ici, comme dans le reſte du nouveau monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a preſqu'aucun qui ait le chant agréable. On y trouve le *Colibri*, des *Perroquets* & des *Aras* de toute eſpéce. Les Indiens

Maniere de les embellir.

des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer aux Perroquets des couleurs différentes de celles qu'ils ont reçues de la nature. Ils leur tirent des plumes à différents endroits, sur le col & sur le dos, frottent l'endroit plumé du sang de certaines Grenouilles.

Le *Cahuitahu* est de la grandeur d'un Oie. Son plumage n'a rien de remarquable ; mais le haut de ses ailes est armé d'une corne très-aiguë, semblable à une grosse épine d'un demi pouce de long. Il a cela de commun avec l'oiseau nommé *Canelon* à Quito ; mais il est plus grand, & a, au-dessus du bec, une autre petite corne, droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt. Le Cahuitahu.

L'Oiseau nommé *Trompetero* par les Espagnols dans la Province de Maynas, est le même qu'on nomme *Agami* au Para. Il est très-familier & n'a rien de particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom. C'est mal-à-propos, dit M. de la Condamine, que quelques-uns ont pris ce bruit pour un chant. Il paroît qu'il se forme dans une organe tout différent. L'Oiseau Trompetero.

Le fameux Oiseau qu'on appelle Condor ou Contur.

Contur au Pérou, & par corruption *Condor*, eſt le plus grand oiſeau, non-ſeulement de l'Amérique, mais encore de tous ceux qui s'élévent en l'air, ce qui ſemble en excepter l'Autruche. Les Indiens lui tendent des piéges. Le plus ingénieux conſiſte à lui préſenter une figure d'enfant, d'une argile très-viſqueuſe. Il fond deſſus, d'un vol très-rapide, y engage ſes ſerres, de maniere qu'il lui eſt impoſſible de les tirer.

Chauve-Souris qui détruiſent le bétail.

Les *Chauve-Souris*, de l'eſpéce de celles qui ſucent le ſang des chevaux, des mulets, même des hommes, s'ils n'ont ſoin de s'en garantir en dormant ſous un pavillon, ſont le fléau de l'Amazone comme des pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monſtrueuſes pour la groſſeur. Elles ont entiérement détruit à Borja & dans d'autres lieux le gros bétail que les Miſſionnaires y avoient apporté & qui commençoit à s'y multiplier.

Tucan.

Le *Tucan* eſt de la groſſeur du Pigeon, & ſi célebre par ſon bec, qu'on l'a placé au Ciel parmi les conſtellations auſtrales. Le bec de celui dont on fit préſent au P. Feuillée, avoit à ſa naiſſance deux pouces & demi de groſ-

ſeur, & ſa longueur étoit de ſix Le Religieux crut que ce poids devoit gêner l'oiſeau : mais l'ayant examiné de près, il le trouva creux & fort léger. La partie ſupérieure, arrondie au-deſſus, étoit en forme de faux, émouſſée à la pointe. Les deux bords qui la terminoient étoient coupés en dents de ſcie. On voyoit le long du ſommet de cette partie une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui régnoit ſur toute ſa longueur. Cette couleur s'étendoit depuis l'origine du bec, juſqu'à un demi pouce au-delà, embraſſant toute cette partie d'une ligne & demie de largeur, ce qui faiſoit un bel effet. Tout le reſte de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge obſcur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avoit à ſa naiſſance une bande azurée de huit lignes de longueur, & tout le reſte étoit un mélange ſemblable à celui de la partie ſupérieure. Ses bords étoient ondés, à la différence de l'autre partie qui étoit en dents de ſcie.

La langue de cet animal, preſqu'auſſi longue que le bec, étoit compoſée d'une membrane blanchâtre fort déliée,

découpée profondément de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'auroit prise pour une plume. Ses yeux étoient plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée : ils étoient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, ses ailes étoient noirs. Il avoit, au-dessus de la queue, une grande bande d'un beau jaune. Son parement étoit d'un blanc de lait : il continuoit jusqu'à la poitrine, ou une bande jaune, large de deux lignes, séparoit ce beau blanc d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur. Suivoit une couleur noire qui alloit se perdre au-dessous du ventre, où un rouge clair prenoit naissance & continuoit jusqu'à l'anus. La queue étoit toute noire & avoit quatre pouces de longueur. Ses jambes étoient bleuâtres & couvertes de grandes écailles : elles avoient deux pouces de longueur. Chaque pié étoit composé de quatre serres, deux devant & deux derriere ; les deux premieres étoient longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un angle de trois lignes, noir & émoussé. On distingue si

peu les narines du Tucan, qu'on croiroit qu'il n'en a point, parce qu'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet oiseau s'apprivoise aussi facilement que les poules. Il va à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

Le *Chinche* est de la grosseur d'un chat. Il a la tête longue, se rétrécissant depuis sa partie antérieure, jusqu'à l'extrémité de la mâchoire inférieure, & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux angles extérieurs des yeux. Les yeux sont longs & fort étroits : l'uvée est noire & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme. Les cartilages qui les composent ont les bords renversés en dedans : leurs lobes, ou partie inférieure, pendent un peu bas, & toute la disposition de ses oreilles marque que l'animal a l'ouie fort délicate. Il a les pattes courtes, les ongles longs & pointus. Son dos est voûté comme celui d'un Porc, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue ressemble à celle du Renard. Son poil est d'un gris obscur & long comme ce- Chinche.

lui des chats. Il demeure en terre : mais ſon trou n'eſt jamais ſi profond que celui de nos Lapins.

La puanteur inſupportable que le P. Feuillée attribue à cet animal, ne laiſſe aucun lieu de douter que ce ne ſoit une eſpéce de Renard.

Macreuſe de Rio la Plata.

Les *Macreuſes* du fleuve de la Plata égalent nos poules en groſſeur : leur bec eſt fort dur & reſſemble à celui de nos poules. La partie qui diviſe le deſſus de leur bec d'avec la tête eſt relevée par une boſſe blanche, ronde en forme de calus, dont la groſſeur égale celle du pouce. Leurs paupieres ſont blanches, leurs yeux d'un rouge de ſang, & la prunelle d'un bleu azuré. Leur tête eſt d'un noir obſcur ; la couleur de leur dos & de leurs ailes eſt ardoiſe. Leurs jambes ſont de la longueur de celles des poules, d'un verd jaunâtre : mais la partie de deſſous du genou eſt d'un rouge écarlate, & augmente à meſure qu'il s'approche du plumage des cuiſſes. Les piés ſont compoſés de quatre ſerres, trois fort longues ſur le devant & une petite ſur le derriere : elles ſont armées d'ongles durs & pointus. Les trois ſerres de devant ſont bordées d'un

cartilage qui sert de nageoires. Cet oiseau est rare. Il s'en trouve en Europe dont le corps est presque semblable ; mais la tête est différente.

Colibri de la Zon: Torride.

Le P. Feuillée dit que les *Colibris* du Pérou sont encore plus petits que ceux des Isles de l'Amérique. Ils sont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe. Leur bec est extrêmement pointu, noir & délié. Ils ont sur la tête une huppe d'une beauté sans égale, par l'éclat d'un plumage doré & diversifié selon l'aspect de l'œil qui le regarde. Le manteau de cet oiseau est d'un verd obscur. Les grandes plumes des ailes sont d'un violet foncé; un peu pâle : la queue est composée de neuf petites plumes, aussi longues que tout le corps. Elle est d'un noir mêlé de violet & de verd. Ce mêlange fait un effet surprenant, selon la position de l'œil. Ses yeux vifs & luisants sont de la noirceur du jais & proportionnées à la grosseur de la tête. Ils ont les jambes courtes & les piés fort petits. Ils sont composés de quatre serres, dont trois sont sur le devant & la quatrieme sur le derriere : elles sont armées d'un petit ongle noir & fort pointu. Le reste

de cet oiseau ressemble à ceux dont on a donné la description.

Plante qui rend les femmes fécondes.

Le P. Feuillée dit qu'un Médecin qui étoit avec lui au Pérou, lui assura qu'on trouvoit dans les campagnes de Bambon, qui sont à dix degrés de la ligne, du côté du Sud, la célebre plante dont les Indiens font tant de cas pour rendre les femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*. Des expériences sans nombre, ajoute le même Voyageur, prouvent que c'est un spécifique admirable contre la stérilité dans les femmes qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un piê de hauteur. Ses feuilles & ses graines ressemblent à celles du *Nastursium hortense*. Sa racine est un oignon semblable au nôtre, d'un goût merveilleux & d'une qualité chaude.

Contra-Yerva.

On trouve sur les Paramos du Pérou une fameuse plante que Ulloa nomme *Contra-Yerva*. C'est un contre-poison admirable.

Sanglier marin.

Le P. Feuillée dit qu'un Pêcheur Indien lui apporta un Sanglier marin qu'il avoit pris dans la baie de la Conception au Chili. Il avoit presque la forme du Turbot : son corps étoit un

peu plus large que long. Sa longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à la naissance de la queue, n'excédoit pas dix pouces, & sa largeur, depuis le dos jusqu'à l'extrémité du ventre, n'en avoit pas moins de sept. Sa gueule qui étoit fort petite avançoit en maniere de grouin. Elle étoit garnie de quelques petites dents, si serrées les unes contre les autres, qu'elles paroissoient n'en composer qu'une. Ses yeux, comparés à la tête, étoient fort grands. Ils étoient ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle noire. La tête étoit presque toute renfermée dans la substance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressembloit à un petit éventail arrondi, dont le manche étoit une petite portion du corps, couvert de petites écailles. Les écailles étoient de quatre couleurs différentes. Tout le fond étoit or, traversé de quelques bandes grises & noires.

Ce poisson est de très-bon goût; mais il est fort rare, même dans ces contrées, & celui qu'on apporta au P. Feuillée est le seul qu'il y ait vû.

Le même Voyageur dit qu'allant chercher des plantes sur une montagne *Salamandre aquatique.*

du même canton, il prit dans les eaux d'une belle ſource un animal auquel il donna le nom de *Salamandre aquatique*, parce qu'il avoit la queue longue, plate, arrondie à ſon extrémité, & preſque ſemblable à une ſpatule, ce qui lui donnoit beaucoup de rapport avec la Salamandre de Fabius Columna. Sa longueur depuis ſes lévres jusqu'à ſa queue étoit de quatorze pouces ſept lignes. Sa peau ſans écailles étoit délicatement chagrinée, ſemblable à celle des Cameleons qu'on apporte d'Alexandrie & qui ſe trouvent encore dans les campagnes de Smirne. Cette peau étoit d'un noir tirant ſur le blanc d'indigo, excepté la paupiere & un peu au-deſſous du ventre, où ce bleu paroiſſoit de couleur d'ardoiſe. Son muſeau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards, & ſa tête, beaucoup plus élevée, avoit au ſommet une eſpéce de crête ondée, qui commençant audevant du front, s'étendoit juſqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie & perpendiculairement élevée au-deſſus du plan.

Entre le muſeau & le front, on voyoit de chaque côté une narine fort

ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'animal ouvroit & fermoit par intervalles comme deux espéces de paupieres. Ses yeux étoient situés au milieu des deux côtés de la tête. Ils étoient plus longs que larges & couverts par deux grandes paupieres ardoisées. Leur couleur étoit d'un jaune de safran, à la réserve de la prunelle qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de dents fort pointues & un peu crochues. Sa langue, épaisse, large, vermeille, étoit attachée dans le gosier par sa partie inférieure, qui s'étendoit au-dehors par un grand goître qu'il gonfloit & rétrécissoit comme une vessie. Ses bras étoient fort courts, à proportion des jambes, & les pattes de devant plus petites que celles de derriere: les doigts, tant des piés que des mains, étoient joints par un cartilage semblable à ceux des Canards & des Oies; leur extrémité étoit terminée par un autre cartilage arrondi, plat, large & relevé par une crête qui leur tenoit lieu d'ongle. Son thorax étoit court & étroit: mais l'abdomen, partie contenue par le dos & le ventre, étoit fort enflé & relevé

par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fausses, qui l'environnoient comme des cercles.

La queue est ce que cet animal a de plus sigulier : elle est ronde, étroite à sa naissance, s'élargit ensuite peu-à-peu jusqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une spatule, s'arrondissant à l'extrémité avec des bords dentelés en forme de scie, & le dessus relevé par une crête large & ondée.

Ce seroit donner trop d'étendue à cet ouvrage si l'on suivoit le P. Feuillée dans toutes ses observations : nous nous bornerons à rapporter celles qui nous paroissent le plus dignes de l'attention du Lecteur. Le Savant Naturaliste dit qu'il rencontra sur le rivage du Chili une *Holoture*. Il se servit de son bâton pour la mettre dans son mouchoir, parce qu'il avoit envie de la dessiner. Le lendemain il prit son mouchoir pour s'essuyer les mains après les avoir lavées. Il sentit aussi-tôt un feu violent qui augmenta jusqu'à lui causer des convulsions par-tout le corps, avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'en tenant long-tems ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau.

Holoture.

M. Frezier regrette qu'on ne cultive pas mieux des terres aussi fertiles & si faciles à labourer que le sont celles du Chili, & qu'on n'ait pas plus soin du vin qu'on tire des vignes qui y sont abondantes. On le met dans des pots de terre qui, au lieu d'être vernissés, sont enduits d'une sorte de résine, qui, jointe aux peaux de boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement. Vignes & vins du Chili.

Les *Fruits* du même pays viennent presque sans culture. On n'y greffe point les arbres. Cependant la quantité de *Poires* & de *Pommes*, dont on n'est redevable qu'à la nature, étonne ceux qui font attention que tous ces fruits n'y étoient point avant la conquête. Fruits du Chili.

On trouve des campagnes entieres couvertes d'une espéce de *Fraisiers*, différents des nôtres par les feuilles : elles sont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits sont de la grosseur d'une noix & quelquefois de celle d'un œuf de poule. Ils Fraisiers.

font d'un rouge un peu blanchâtre, un peu moins délicats pour le goût que nos fraises de bois : on en trouve cependant de l'espéce des nôtres.

Légumes. Les *Navets*, les *Patates*, la *Chicorée* des deux espéces, &c, y croissent naturellement.

Herbes aromatiques. Le *petit Beaume*, la *Melisse*, la *Tanesie*, les *Camomilles*, la *Menthe*, la *Sauge*, une espéce de *Pilosselle*, couvrent toutes les terres. On y trouve une espéce de petite Sauge qui s'éléve en arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût.

Fleurs. Les colines sont embellies de *Rosiers* qui n'ont point été plantés, & l'espéce la plus commune est sans épines. Les campagnes sont couvertes d'une espéce de *Lys* que les habitans appellent *Linto*. Il s'en trouve de différentes couleurs, & des six feuilles qui composent cette fleur, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'oignon de Lys donne une farine très-blanche, dont on fait des pâtes de confitures.

Herbes médicinales. On cultive dans les jardins un arbre qui donne une fleur blanche en forme

de cloche. L'odeur en est fort agréable, principalement à la fin du jour & pendant la nuit : sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diamétre par le bas. La feuille est velue & un peu plus pointue que celle du Noyer. C'est un très-bon résolutif pour certaines tumeurs.

Les habitans de ce pays ont un remede infaillible pour les chûtes violentes qui font jetter du sang par le nez : c'est la décoction d'une herbe appellée *Quinchumali*, espéce de *Santoline*, dont la fleur est petite, jaune & rouge. Outre nos vulnéraires & nos plantes médicinales, il y en a de particulieres au pays.

Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes : telle est celle qu'ils nomment *Reilbon*, espéce de *Garence* qui a la feuille plus petite que la nôtre. On en fait cuire la racine pour teindre en rouge. Le *Poquell* est une sorte de bouton d'or qui teint parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili est une espéce d'*Indigo* qui teint en bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille ronde & tissue comme celle de l'*Acante*, a deux ou

Herbes de teinture.

trois piés de diamétre. Lorſque la tige eſt rougeâtre, on la mange crue pour ſe rafraîchir : elle eſt d'ailleurs fort aſtringente. Bouillie avec le *Maki* & le *Goutthiou*, arbriſſeaux du pays, la teinture qu'elle donne en noir eſt non-ſeulement très-belle, mais elle ne brûle point les étoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette plante ne ſe trouve que dans les lieux marécageux.

Arbres aromatiques.

Les forêts du Chili ſont remplies d'arbres aromatiques, tels que des Myrthes de différentes eſpéces ; une ſorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur de ſaffran ; le *Boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & l'écorce tient un peu du goût de la Canelle. Le Canelier même qui a les qualités de celui d'Orient, ſans lui reſſembler : ſes feuilles approchent beaucoup de celles du grand Laurier ; mais elles ſont un peu plus grandes.

Arbre dont l'ombre fait enfler.

Le *Liẞi*, dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment deſſous, eſt fort commun au Chili. Le remede pour l'enflure de cette eſpéce eſt fort aiſé : on pile avec du ſel une herbe nommée *Pelboqui*, eſpéce de Lierre terreſtre, & l'on s'en frotte. L'écorce

du *Puemo*, en décoction, est un grand soulagement dans l'Hidropisie. Cet arbre porte un fruit rouge de la forme d'une olive : son bois peut servir à la construction des vaisseaux : mais le meilleur du pays pour cet usage est une espéce de chêne, dont l'écorce, comme celle de l'Yeuse, est un liége. Les bords de la riviere de Biobio sont couverts de Cédres qui peuvent servir à toute sorte de construction, même à faire de très-bons mâts : mais la difficulté de les transporter par la riviere, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un navire, les rend inutiles.

Les oiseaux dont ces campagnes sont peuplées different peu de ceux des autres contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie de ceux qui sont connus en Europe, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des Bécassines, toutes sortes de Canards, des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelines*, qui ont quelque ressemblance avec l'oiseau de mer qu'on nomme *Mauve*, sont d'un très-bon goût. Les *Pechiolorados* sont une espéce de *Rouge-gorges*, d'un beau ramage. On voit quantité de *Cignes* & de *Flamans*, Variétés d'Oiseaux.

dont les plumes, qui font un beau mêlange de blanc & de rouge, servent de parure aux bonnets des Indiens. La chasse est souvent interrompue par ces oiseaux, qu'on nomme *Criards*, parce qu'à la vue d'un homme, ils viennent voltiger & crier autour de lui, comme pour avertir les autres oiseaux qui s'envolent aussi-tôt qu'ils les entendent. Tout ce qu'on vient de dire concernant l'Histoire Naturelle du Chili regarde les cantons voisins de la Conception.

Herbes médicinales des montagnes de Valpariso.

Aux environs de Valpariso, les montagnes, quoique fort séches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée est le *Cachalingua*, espéce de petite *Centaurée*, plus amere que celle de France, & par conséquent plus abondante en sel. Elle passe pour un excellent fébrifuge. La *Vira-Verda* est une sorte d'*Immortelle*, dont l'infusion guérit la fiévre tierce. L'*Unoperquen* est un *Senné* semblable à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla* nommée *Culen* par les Indiens, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du Basilic, & contient un baume d'un

grand uſage pour les plaies. Un autre arbriſſeau nommé *Havillo*, n'eſt pas moins célébre par les mêmes vertus : il a la fleur du Genêt, la feuille très-petite, d'une odeur forte qui tient un peu de celle du miel, & ſi pleine de baume qu'elle en eſt gluante.

Le *Payco* eſt une plante de moyenne grandeur : ſa feuille eſt fort déchiquetée & jette une odeur de citron pourri. Sa décoction eſt ſudorifique & très-bonne pour la pleuréſie. Le *Palqui*, eſpéce d'*Hieble* à fleur jaune, guérit la teigne. Le *Thoupa* eſt un arbriſſeau ſemblable au Laurier-roſe. Sa fleur eſt d'un jaune aurore, approchant pour la figure de celle de l'Ariſtoloche. Il rend par les feuilles & l'écorce un lait jaune qui ſert à guérir certains chancres. Les *Biſmaques*, dont on fait des Curedents en Eſpagne, & dont la plante reſſemble fort au Fenouil, couvrent les vallées qui ſont autour de Valpariſo. Le *Quillay* eſt un arbre du même pays : ſa feuille a quelque reſſemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau comme le ſavon, & la rend bonne pour le lavage des laines ; mais elle jaunit le linge, Payco.

Les Indiens l'emploient à ſe nettoyer les cheveux, & c'eſt ce qui leur donne cette noirceur qui paroît être leur couleur commune.

On trouve dans le même canton le *Mollo*. Cet arbre, dont la feuille eſt à-peu-près ſemblable à celle de l'Acacia, porte pour fruit une grappe composée de petits grains rouges qui ont le goût de poivre & de genievre. Les Indiens en tirent une liqueur plus forte que le vin. Cet arbre produit une gomme qui eſt purgative. On tire de cet arbre du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en diſtille un lait qui diſſipe les taies des yeux. Du cœur de ſes rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de ſon écorce fait une teinture d'un brun rouge.

Poiſſons. Les *Poiſſons* de cette côte ſont les mêmes que ceux des environs : mais le P. Feuillée nous donne la deſcription d'un qu'il nomme *Poiſſon-Caq*. Il a juſqu'à cinq piés de long, & ſon épaiſſeur vers le milieu eſt de cinq pouces. Il va en groſſiſſant depuis la tête juſqu'au milieu du ventre, & diminue enſuite juſqu'à la queue qui eſt faite en

forme de faux recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-dessous du ventre & une sur le dos. Elle est appuyée sur une arête fort pointue, qui passe au-delà de l'angle aigu de l'extrémité de la nageoire, & prend naissance au derriere de la tête. C'est l'unique arête que l'on trouve à ce poisson; tout le reste n'étant que cartilages. Des quatre nageoires qui sont au-dessous du ventre, deux sont à l'anus & faites en palettes, & les deux autres qui sont fort larges prennent naissance au-dessous des branchies. L'épine du dos est une corde qui s'étend depuis l'occiput, jusqu'à la queue : elle n'a ni moëlle ni cavité, ni nerfs; ce n'est qu'une espéce de cartilage. Le fond de ses yeux est noir & le tour jaune. La trompe que l'on voit allongée à l'extrémité de la tête, est aussi un cartilage couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. Sa gueule a deux pouces de largeur : il y a un rang de dents en forme de scie, composé d'un cartilage semblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La peau de ce poisson est lisse, sans écailles, d'une couleur bleuâtre sur le dos. Sa chair est blanche & d'un goût assez agréable, mais un peu fade.

Pulpo, animal extraordinaire.

Les habitans du Chili nomment *Pulpo* un animal très-singulier. Lorsqu'il est sans mouvement, on le prend pour une branche d'arbre, couverte d'une écorce semblable à celle du Châtaignier. Il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces & divisé en quatre ou cinq articulations qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue a la forme d'un bout de branche rompue. Lorsque cet animal déploie ses jambes qui sont au nombre de six & qu'il les rassemble vers sa tête, on les prendroit pour autant de racines & la tête pour un pivot rompu. On assure qu'il engourdit la main de ceux qui le touche à nud, sans leur causer d'autre mal. Il y a à Valpariso des Araignées monstrueuses & velues ; mais elles ne passent pas pour être venimeuses.

Doradilla.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espéce de *Ceterach*, que les Espagnols ont nommée *Doradilla*. Sa feuille est toute frisée, & l'on en vante beaucoup la décoction. Elle sert à purifier le sang & à rétablir un Voyageur des fatigues d'une longue marche. On trouve dans le même pays une espéce de Citrouille, nommée *Lacatoya* : les habitans

habitans la cultivent & la font ramper ſur les toits des maiſons : on en fait d'excellentes confitures. On trouve encore dans le même canton un arbre que Frezier nomme *Lucumo*. Sa feuille reſſemble un peu à celle de l'Oranger, & ſon fruit eſt, à-peu-près, ſemblable à la poire qui contient la graine de Floripandio. Dans ſa maturité l'écorce eſt un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la conſiſtance du fromage frais. Le noyau reſſemble beaucoup à la Châtaigne : mais il eſt amer & ne ſert à rien. Les vallées qui ſont au bas de la Cordeliere produiſent une herbe qu'on peut manger en ſalade, lorſqu'elle commence à pouſſer : mais en croiſſant elle devient très-funeſte aux chevaux.

Le *Pacay* eſt un arbre dont les feuilles approchent de celles du Noyer : ſes fleurs ſont, à peu-près celles de l'Inga. Sa graine vient dans des gouſſes quarrées : elle a la forme d'une féve plate, eſt enveloppée dans une ſubſtance blanche & filamenteuſe que l'on prendroit pour du coton : mais ce n'eſt qu'une huile cryſtalliſée qu'on mange pour ſe rafraîchir & qui laiſſe dans la bouche Pacay.

un goût musqué, des plus agréables. Les François ont donné à cette graine le nom de *Pois sucrin.*

Fleurs & Plantes singulieres.

On ne trouve dans les jardins qu'une fleur particuliere au pays : elle ressemble à la fleur de l'Oranger, a même l'odeur plus suave & plus forte. Elle se nomme *Niorbe.* Dans les plaines de Truxillo, il croît un arbre qui porte vingt à trente fleurs, toutes différentes par la couleur & la figure : elles forment une grappe qu'on nomme *Fleur de Paradis.* Aux environs de *Caxa-Tambo* & *San-Matheo*, village du pays de Lima, à la chûte des montagnes, on trouve des arbrisseaux qui portent des fleurs bleues : leur fruit forme une croix si parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'équerre & le compas. Dans la Province de Charcas, sur les bords de la grande riviere de Misco, il croît de grands arbres qui ont la feuille de l'Arrayan ou du Myrthe, & dont le fruit est une grappe de cœurs verds, un peu plus petits que la paume de la main. Lorsqu'ils sont ouverts, ils présentent plusieurs petites toiles blanches comme du papier. Dans chaque feuille il y a un cœur, au centre duquel on

voit une croix avec trois clous au pié. On trouve dans la même Province l'herbe nommée *Pito réal*. Lorſqu'elle eſt réduite en poudre, elle diſſout le fer & l'acier. Elle prend ſon nom de celui d'un oiſeau qui s'en purge, qu'on dit être verd, à-peu-près de la forme du Perroquet, à l'exception qu'il a le bec long & une couronne ſur la tête.

Le *Curvi* eſt un poiſſon fort ſingulier. Sa longueur eſt d'un pié. Il a ſur la lévre inférieure deux cornes flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaiſſes d'une ligne à leur naiſſance, terminées en pointe & de couleur d'or. A l'extrémité de la même lévre il a quatre autres cornes, dont deux ont ſix pouces de long & les deux autres trois. Toutes ont la même couleur & la même flexibilité que les deux premieres. Sa tête eſt plate. Vers le haut il a ſix nageoires, deux au-deſſous des ouies : elles commencent par une arête fort dure, découpée en ſcie. Au-deſſous & vers le milieu du ventre, il a une autre nageoire compoſée de ſept épines qui ſe diviſent en pluſieurs branches vers leurs extrémités. Entre chaque il y a une pellicule mince, de couleur Curvi.

grise. Au-delà de l'anus, & toujours au-dessous du ventre, est une autre nageoire, également composée de sept épines, divisées vers leurs extrémités & couvertes d'une pellicule grise. Sur le dos il y a deux autres nageoires. La premiere commence derriere la tête : celle des mâles est découpée d'un côté en dents de scie ; celle des femelles est toute unie. La seconde nageoire est vers la queue. Cette derniere partie de ce poisson est divisée en deux vers le milieu. Sa chair est d'un très-bon goût.

§. VI.

Mines du Pérou.

LES plus grandes richesses du Pérou, même de toutes les Indes Occidentales, consistent dans les précieux métaux qui pénétrent, par une infinité de ramifications, dans toute l'étendue de cette grande contrée. Ce n'est point dans les relations des Espagnols qu'il faut chercher des détails sur cet article. Nous croyons que le meilleur guide est M. Frezier, dans sa relation de la Mer du Sud.

Selon cet Ecrivain, les plus riches

mines d'argent qu'on trouve au Pérou font celles d'*Oruro*, petite ville située à quatre vingt lieues d'*Arica*, d'*Ollachea* près de *Cufco*; des *Lipes* & du *Potofi*; mais elles ne font pas aujourd'hui fi abondantes qu'elles l'étoient autrefois, & entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur. Les mines d'or font rares dans la partie méridionale du Pérou. Il ne s'en trouve que dans les Provinces de *Guanuco*, du côté de *Lima*, de *Chuquiago*, ou *Chuquiaguillo*, nom Indien qui fignifie *Maifon d'or*.

Les veines des Mines, de quelque qualité qu'elles foient, font ordinairement plus riches au milieu que vers les bords. Lorfqu'il arrive que deux veines fe coupent, l'endroit où elles font confondues eft toujours très-riche. On remarque en même-tems que celles qui courent du Nord au Sud le font plus que les autres. Une mine riche qui s'enfonce eft ordinairement noyée d'eau : alors les frais du travail deviennent exceffifs. Corréal compte dix-neuf Mines fort riches de différents métaux au Pérou.

La Province de Quito n'en contient pas moins que les autres parties du Pé-

rou : mais elles y ſont fort négligées.

Le Popayan en eſt rempli, & on les exploite avec beaucoup de ſoin, ce qui eſt cauſe que ce canton eſt fort peuplé & fort riche. L'or des Mines de *Zaruma* eſt de bas-aloi : mais cette mauvaiſe qualité eſt réparée par ſon extrême abondance. Celles de *Jaën de Bracamoros* étoient dans le même cas, mais on a perdu ces précieuſes ſources depuis que les Indiens de ces cantons ſe ſont révoltés. Celle de *Latacunga* eſt fort riche.

La Mine d'argent de *Guayana* eſt fort abondante : mais on l'a négligée. Ulloa prétend que la montagne de *Pichincha* renferme des richeſſes conſidérables, auſſi bien que la Cordeliere de ce canton.

Pluſieurs montagnes aux environs du bourg de *Mira* ſont encore remplies d'or : on ſait, par la tradition, que les anciens Péruviens y en tiroient beaucoup : mais ces Mines ſont négligées, ſans qu'on en ſache la cauſe.

Le pays de *Palactanga*, dans la Juriſdiction de Riobamba, en eſt ſi rempli, qu'en 1743 un habitant de cette ville avoit fait enregiſtrer pour ſon ſeul

compte, au Bureau des Finances de Quito, dix-huit veines d'or & d'argent, toutes riches & de bon-aloi.

Une ancienne tradition annonce que les montagnes de la Jurisdiction de *Cuença* sont autant de Mines d'or & d'argent : mais on en a fait ouvrir plusieurs qui n'ont pas rendu ce qu'on espéroit.

Les Gouvernemens de Quixas & de Macas sont très-riches en Mines. Ceux de Maynas & d'Atamès en ont aussi d'une grande valeur. Beaucoup de rivieres roulent des grains d'or dans leur sable : mais on n'a pas jusqu'à présent songé à chercher d'où venoient ces grains.

Outre les Mines d'or & d'argent, on en trouve dans l'Audience de Quito de différents métaux & des carrieres de pierres. Il y en a de mercure, de fer, de cuivre, d'étain & de plomb. Dans les carrieres de pierres on trouve de l'albâtre ; mais il a un peu de mollesse. Le même canton produit beaucoup de crystal de roche ; mais on n'en fait aucun usage ni aucun cas. Dans la même Jurisdiction on trouve une petite colline qui est toute couverte de pierres à feu, grandes & petites, la plupart très- Carrieres de pierres.

noires. Les habitans n'en tirent aucun avantage, parce qu'ils ignorent la maniere de les tailler : ils tirent toutes leurs pierres à fusil de l'Europe, & elles leur coutent des sommes considérables.

Les Mines d'Emeraudes, qui étoient autrefois abondantes dans les Jurisdictions d'Ataçamès & de Manta, ne sont pas tout-à-fait épuisées; mais on n'en tire qu'avec peine & beaucoup de travail. Les premiers Conquérans en détruisirent beaucoup à coups de marteau, dans l'opinion que si c'étoit des pierres fines, elles devoient résister : leurs descendans n'ont pas la même simplicité : mais l'indolence leur nuit encore plus. Ulloa assure qu'il y a dans ce canton une mine de rubis : dans les sables d'une petite riviere qui coule vers cet endroit, on trouve souvent de très beaux rubis de la grosseur d'une lentille & quelquefois plus gros : il paroît que ces petits grains sont des fragmens que l'eau détache de la mine & qu'elle charie avec le sable.

Le même pays produit en abondance une autre espéce de pierre d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre, sans

être transparente. On en fait quelques ouvrages. Il s'y trouve aussi des mines de soufre que l'on tire en pierre ; & dans quelques endroits des mines de vitriol, qui sont aussi négligées que les autres.

Au Nord de Quito, entre deux métairies qui sont au bas de la montagne de *Talanga*, passe une grande riviere qui pétrifie le bois qu'on y jette, même les feuilles d'arbres. On voit des branches entieres absolument changées en pierres : on y apperçoit encore la porosité des troncs, les fibres du bois & de l'écorce, même jusqu'aux petites veines des feuilles. Elles changent de couleur, mais la figure est exactement conservée. Riviere qui pétrifie le bois.

Les mines & les autres présents de la nature sont fort négligés dans l'Audience de Quito, sans qu'on en trouve d'autre motif que l'extrême négligence des habitans : mais les Gouvernemens de Quixas, de Macas, de Jaën & de Maynas, sont environnés d'un grand nombre de Barbares qui n'ont jamais laissé de repos aux ouvriers. Lorsqu'on passe cette partie de la Cordeliere, on voit la fumée de leurs feux qui part de

divers endroits. Ce ſpectacle a quelque choſe d'effrayant ſur les montagnes qui bordent les cantons de Cayambé & de Mira. Souvent on a vu paroître dans le bourg de Mira des troupes d'Indiens qui ſe ſont retirés avec la même promptitude, après avoir exercé leurs ravages. Ceux même qu'on croit le plus ſoumis quittent quelquefois les Corrégimens pour ſe retirer chez ces terribles voiſins.



ARTICLE V.

Découverte & Conquête du Pérou.

NOUS avons vu dans le Volume précédent que ce fut le brave & en même-tems infortuné Nugnez qui eut les premiers indices du Pérou. Lorſque Pédrarias d'Avila, Gouverneur du Darien, eut fait périr ce brave Officier, il continua de ſignaler ſa cruauté par des exécutions ſanglantes, fit la guerre à différents peuples Indiens & les ſoumit. Il forma enfin le projet d'étendre les limites de ſon Gouvernement ſur les côtes de la mer du Sud, & de faire de nouvelles découvertes en ſuivant les indications que Nugnez avoit données. Deux hommes, François Pizare & Almagro, déja célébres par leurs différentes courſes ſur mer & par les exploits qu'ils avoient faits contre les Indiens, lui propoſerent de ſe charger de l'entrepriſe qu'il méditoit. Comme ils s'étoient enrichis, ils ſe chargerent de toute la dépenſe & s'aſſocierent Fernand

de Luques, Prêtre fort riche. Le Gouverneur n'eut pas de peine à leur accorder ce qu'ils lui demandoient : il ne lui en coûtoit rien, &, se trouvant maître des conditions, il pouvoit en tirer tout l'avantage. Les trois associés convinrent que Pizare, connu pour un homme de main, seroit chargé de l'expédition, qu'Almagro fourniroit toutes les provisions & auroit soin des préparatifs, & que Fernand de Luques feroit les autres dépenses. Le traité étant fait & signé, Fernand de Luques dit la Messe, partagea l'Hostie en trois, en prit une partie & donna les deux autres à ses associés.

Naissance & caractere de Pizare.

Avant de parler de l'expédition de Pizare, nous croyons devoir apprendre au Lecteur quelle étoit sa naissance. Il étoit fils de Gonzale Pizare, surnommé le *Long*, habitant de Truxillo dans l'Estramadure, ancien Capitaine d'Infanterie. Gonzale Pizare eut deux fils légitimes, *Fernand Pizare* & *Jean Pizare*, & de différentes meres deux fils naturels, *François Pizare* & *Gonzale Pizare*. C'est *François* qui va paroître sur la scène. Son pere maria sa mere à un Laboureur : elle en eut un autre fils. Quel-

ques Ecrivains ont assuré que François Pizare fut, au moment de sa naissance, porté à l'entrée d'une Eglise, où il resta exposé pendant quelque-tems. On découvrit qui étoit son pere & on l'obligea d'en prendre soin ; mais il le fit avec tant d'indifférence qu'il ne lui donna aucune éducation. Il l'envoya garder des pourceaux, & François Pizare passa une partie de sa jeunesse dans cet état abject. Arrivé à un certain âge, il eut honte de s'y trouver. Il quitta son troupeau & s'embarqua sur un flotte qui alloit aux Indes Occidentales. Il y fut bien-tôt regardé comme un homme actif, mais prudent, & fut élevé des plus bas emplois à un poste important. Il soutint l'opinion qu'on avoit conçue de lui lorsqu'il fut arrivé à Saint Domingue. Dans plusieurs expéditions il donna des preuves de sa valeur & acquit la réputation d'un brave Officier. La fortune seconda son courage, il amassa des richesses considérables, & s'établit à Panama. Il y étoit lorsqu'il fit le traité, dont nous venons de parler.

Les préparatifs, pour l'expédition que les trois associés méditoient, furent prêts vers la fin d'Octobre 1524, & Départ de Pizare.

François Pizare partit vers le milieu de Novembre de la même année. Il avoit eu la précaution de consulter Pascal d'Andagoya, qui avoit fait une partie de la route qu'il entreprenoit de parcourir ; mais celui-ci lui conseilla d'abandonner son entreprise. Les dangers excitoient le courage de Pizare : ceux qu'on lui présentoit l'affermirent dans sa résolution. Sa flotte ne consistoit qu'en un seul vaisseau & deux canots que les associés avoient achetés. Almagro resta à Panama, chargé du soin de former un renfort de Matelots, de Soldats, & de ramasser des vivres, & promit de joindre promptement Pizare.

A quarante lieues de Panama, Pizare trouva un Port, qu'il nomma *Las Pinas*, parce qu'il vit une prodigieuse quantité de pommes de pin dans le voisinage. Quelques Soldats descendirent à terre : mais la faim les força de retourner aux vaisseaux. Après une route de dix lieues, il trouva un autre Port où il chargea du bois & de l'eau ; mais il n'y trouva aucuns vivres. Au bout de dix jours, les provisions qu'il avoit prises à Panama furent consumées, & tout l'équipage se trouva réduit à une misere af-

ſreuſe. Un jour on apperçut de loin une clarté qui ſurprit les Eſpagnols. Pizare ſe fit conduire à terre avec les plus braves de ſes Compagnons, & marcha vers l'endroit d'où la lumiere ſembloit partir. Il y trouva quantité de Cocos, s'y arrêta, & envoya le vaiſſeau à l'Iſle des Cocos pour y chercher des vivres. Il ne tarda pas à revenir avec des proviſions. Pizare continua ſa route, débarqua proche un village dans lequel pluſieurs de ſes gens entrerent : il n'y avoit point d'habitans : mais on y trouva beaucoup de maïs, de la chair de porc, des piés & des mains d'hommes, ce qui fit connoître qu'on étoit dans une nation d'Antropophages. Les Eſpagnols arriverent bientôt dans un pays dont les habitans leur firent une guerre opiniâtre & leur tuerent beaucoup de monde.

Almagro joint Pizare.

Pendant que Pizare luttoit contre la fortune, Diegue d'Almagro partit de Panama avec ſoixante-dix Eſpagnols & le joignit à Chincana. La joie que reſſentirent les Compagnons de Pizare à la vue de ce nouveau renfort, leur fit oublier toutes leurs peines. Les fâcheuſes avantures qu'ils avoient eſ-

fuyées jufqu'alors, leur firent connoître qu'ils devoient tenir toutes leurs forces réunies pour pénétrer dans un pays qui paroiffoit fi bien défendu. Ils recommencerent à fuivre la côte avec leur petite flotte qui étoit compofée de deux vaiffeaux, trois canots & deux cens Efpagnols. Ils ignoroient les peines qui les attendoient. Ils trouverent d'abord quantité de rivieres, dont l'embouchure eft remplie de Caymans. Ayant confumé leurs provifions, ils n'eurent d'autre reffource que de manger le fruit des Mangles dont ce pays eft couvert & dont les racines, toujours abreuvées d'eau de mer, donnent au fruit un goût amer. Leurs canots, qui ne pouvoient aller qu'à la rame, travailloient continuellement contre les courans, & étoient continuellement emportés vers le Nord. Les Indiens ne perdoient aucune occafion de les attaquer, & leur reprochoient d'être des malheureux qui aimoient mieux ravager le pays d'autrui que de cultiver celui de leur naiffance. Les deux Capitaines, voyant que la mifere & les armes des Barbares leur enlevoient beaucoup de monde, déciderent qu'Almagro retourneroit à Pa-

nama pour y prendre des vivres & y faire des reçrues. Il partit & revint bientôt avec quatre-vingt hommes. Ce renfort leur donna la hardieſſe de pénétrer dans le pays de Catamez, au-delà des Mangles. Ils y trouverent peu d'habitans, mais beaucoup de maïs. L'or qu'ils avoient vu chez les différentes Nations qu'ils avoient viſitées, & dont ils ſe procuroient quelquefois une quantité conſidérable par des échanges ou par la force, excitoit leur courage. Dans quelques Nations, ils voyoient des hommes qui avoient le viſage parſemé de clous d'or enchaſſés dans des trous qu'ils ſe faiſoient pour y mettre ces ornemens.

Après la découverte du Catamez, les deux Capitaines jugeant qu'ils avoient encore plus beſoin de monde, Almagro fit une ſeconde courſe à Panama, pour en ramener un nouveau renfort, que Pizare alla attendre dans une petite Iſle qu'il nomma *Gallo*. Almagro trouva beaucoup de changement à Panama, Pédrarias n'y commandoit plus : ſon ſucceſſeur étoit Pédro de Los Rios. Almagro craignit de le trouver moins diſpoſé à favoriſer les

découvertes. Ses craintes étoient fondées : le nouveau Gouverneur, après lui avoir accordé quelques secours, lui défendit de faire de nouvelles levées. Quelques-uns des Compagnons de Pizare, rebutés par ce qu'ils avoient souffert, & tremblans pour l'avenir, avoient écrit à leurs amis qui étoient à Panama. Ceux-ci supplierent Pédro de Los Rios de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allassent périr dans une si dangereuse expédition, & lui demanderent ses ordres pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. Almagro fut obligé de partir sans secours d'hommes, avec le peu de vivres qu'il avoit pu amasser. Il trouva Pizare dans une très-grande misere. Ces deux Officiers prirent querelle ensemble : Pizare reprocha à Almagro sa lenteur à lui amener du secours, lui dit qu'allant & venant comme il faisoit, il n'avoit rien à souffrir, tandis que les autres mouroient de faim. La querelle s'échauffa au point qu'ils mirent l'épée à la main : mais plusieurs autres Officiers se mirent entre deux & les séparerent. Los Rios, pressé par les sollicitations des amis de ceux qui se

plaignoient de la misere qu'on enduroit avec Pizare, envoya un Lieutenant nommé *Tafur*, natif de Cordoue, pour ramener ceux qui n'étoient pas contens de leur sort. La plupart saisirent avec joie l'occasion qui se présentoit de terminer leurs peines & leur misere. Il s'en trouva treize & un Mulâtre qui voulurent suivre le sort de leur Capitaine. Pizare chargea Tafur de deux lettres, l'une pour le Gouverneur de Panama, auquel il reprochoit de rendre un mauvais service à la Couronne d'Espagne en mettant un obstacle à son entreprise; l'autre pour Fernand de Luques, ce Prêtre qui étoit un de ses associés.

Isle Gorgone.

Pour attendre les réponses, il se retira dans l'Isle de Gorgone. Elle est située à trois degrés Nord : son circuit est d'environ trois lieues. Ceux qui ont vu cette Isle la comparent à l'enfer, par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, les pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le soleil ne pénétre jamais l'épaisseur, enfin par la prodigieuse quantité de mosquites & de reptiles dont elle est remplie.

Ce fut l'asyle que Pizare choisit, au-

tant pour se dérober aux attaques des Indiens, dans un séjour si affreux, que pour se procurer de l'eau qui lui avoit manqué dans l'Isle de Gallo. Il y fit un séjour de plusieurs mois : ses gens y bâtirent des cabanes & y fabriquerent un canot, avec lequel il alloit lui-même pêcher. Malgré les pluies, les orages & les mosquites, il alloit presque tous les jours à la chasse & apportoit du gibier pour faire subsister ses gens. Ne recevant de nouvelles d'aucun côté, il crut qu'on le laisseroit périr dans cette Isle avec ses Compagnons. Il songea à faire un radeau des débris du navire qui n'avoit pu résister aux injures du climat de la Gorgone, & à retourner à Panama. La résolution étoit prise, lorsqu'ils découvrirent un vaisseau. Le Gouverneur, cédant enfin aux sollicitations de ceux qui avoient abandonné Pizare, lui envoya du secours. Ce vaisseau, à son arrivée, apporta la joie parmi les Espagnols qui étoient dans l'Isle. On s'attendoit que Pizare alloit retourner à Panama : mais il prit le parti d'aller droit à Tumbez sous la direction de deux Indiens de cette contrée qu'il s'étoit attachés par ses carresses,

& qui commençoient à ſavoir un peu d'Eſpagnol.

L'exécution ſuivit de près la réſolution. Après vingt jours d'une navigation pénible, il arriva ſous une Iſle ſituée devant Tumbez proche Puna. Il la nomma *Sainte-Claire*. Elle étoit inhabitée : mais les Indiens la regardoient comme un ſanctuaire, parce qu'en certains tems ils y alloient faire des ſacrifices à des Idoles de pierres. Les Eſpagnols ne les virent pas ſans étonnement. La principale avoit une tête d'homme, de monſtrueuſe forme. Ils trouverent dans cette Iſle pluſieurs ouvrages d'or & d'argent, ce qui leur cauſa beaucoup de joie. Il y avoit en outre pluſieurs couvertures de laine jaune aſſez bien travaillées. Pizare s'affligea beaucoup du départ de ſes autres Compagnons avec leſquels il auroit pu faire quelqu'entrepriſe importante. Les Indiens qui étoient venus avec lui l'aſſuroient que ce n'étoit rien en comparaiſon des richeſſes qu'il trouveroit dans le continent. Ayant remis le lendemain à la voile, il apperçut un radeau ſi grand qu'il le prit d'abord pour un navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Il y

Pizare aborde à Tumbez.

avoit quinze Indiens dans chaque. Ils ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorſqu'ils apperçurent deux hommes de leur Nation dans les vaiſſeaux Caſtillans. Ceux qui étoient dans les radeaux alloient à Puna pour faire la guerre aux habitans de ce canton : mais l'étonnement que le vaiſſeau & l'habillement des Eſpagnols leur cauſa, les fit retourner à la côte. Le Pilote du vaiſſeau Eſpagnol, ne voyant aucune apparence de danger, mouilla dans la rade de Tumbez. Alors Pizare fit dire aux Indiens des radeaux que ſon deſſein étoit de rechercher leur amitié, & qu'il les prioit d'en avertir leurs Caciques.

On ne tarda pas à voir arriver ſur le rivage une foule d'autres Indiens qui venoient admirer les barbes & les habillemens des Etrangers. Le Cacique du lieu, les croyant deſcendus du Ciel, ne tarda pas à leur envoyer ſur dix ou douze radeaux toutes ſortes de viandes, de fruits & divers breuvages dans des vaſes d'or & d'argent. Parmi les viandes il y avoit un mouton. C'étoit un préſent des Vierges du Temple. Un Officier du Cacique dit aux Eſpagnols qu'ils pouvoient deſcendre, ſans aucune

défiance, & prendre ce qu'ils jugeroient nécessaire à leurs besoins. Pizare envoya un Matelot dans la chaloupe : les Indiens lui aiderent à charger vingt pipes d'eau. L'Officier du Cacique fit diverses questions à Pizare par le moyen des interprêtes. Le Chef des Espagnols lui répondit qu'il venoit de Castille avec ceux qui l'accompagnoient ; qu'il étoit sujet d'un Roi fort puissant ; que, par ses ordres il avoit fait le tour d'une grande partie du monde, pour venir apprendre aux Indiens que les Divinités qu'ils adoroient étoient fausses, & pour leur faire connoître un Dieu Créateur du ciel & de la terre qui promettoit une éternité de bonheur à ceux qui observoient ses loix. Il lui désigna ensuite l'enfer par un lieu obscure & rempli de feux, destiné à la punition de ceux qui ne connoissoient pas ces loix. L'Officier Indien l'écouta avec attention & but avec plaisir quelques verres de vin qu'on lui présenta. On lui donna ensuite une hache de fer, dont il parut faire beaucoup de cas & des bijoux de l'Europe pour son Cacique. Il pria Pizare de laisser descendre à terre quelques-uns de ses gens. Alfonse de Molina

Il tient le langage d'un Apôtre.

le suivit avec un Négre qui servoit Pizare.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Indiens qui s'y étoient assemblés marquerent une égale admiration pour la blancheur de l'un & la noirceur de l'autre. Ils lavoient le Négre pour essayer s'ils feroient disparoître sa couleur. Molina se laissa conduire dans une habitation voisine. Il y vit de beaux édifices de pierres, des canots, des fruits extraordinaires, des moutons dont on a donné la description ci-dessus, & qui étoient alors inconnus à l'Espagnol: il admira la parure & la beauté des femmes qui s'offrirent à ses regards. Les vases d'or & d'argent y étoient fort communs & tout y présentoit l'opulence. Le récit que Molina fit à son retour au vaisseau y excita des transports de joie, & augmenta le chagrin que Pizare ressentoit d'avoir été si malheureusement abandonné par ses gens. L'état de ses forces ne lui laissant aucune espérance de retirer quelque fruit de ces découvertes. Il fit descendre *Pédro de Candie*, Ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses observations & reconnoître par où l'on pourroit attaquer cette

place

place, lorsqu'on y reviendroit avec plus de monde.

Effroi que les armes à feu causent aux Péruviens.

Candie partit avec le même Négre & un Interprête : il reçut des Indiens l'accueil le plus favorable. Le Cacique, auquel il fut présenté, le voyant armé d'un fusil, lui en demanda l'usage. Candie en tira un coup contre une planche voisine qu'il perça. Le bruit & l'effet causerent aux Indiens une telle frayeur, que les uns se laisserent tomber & les autres pousserent un grand cri. Le Cacique, plus ferme, garda le silence de l'étonnement. Il fit amener un Tigre & un Lion & pria l'Espagnol de tirer dessus. Le coup fit encore tomber plusieurs Indiens & effraya les deux animaux au point qu'ils approcherent de Candie avec beaucoup de douceur. Le Cacique les fit reconduire dans leur loge, &, se tournant vers l'Espagnol, il lui présenta une liqueur du pays, lui dit : « Bois donc, puisque tu fais un » bruit si terrible : tu ressemble au ton» nerre ». Candie visita la place & fut conduit dans le Monastere des Vierges qui étoient consacrées au service des Idoles. Elles avoient fait demander au Cacique la permission de voir l'Etran-

ger. Elles étoient occupées à faire des ouvragesde laine, & presque toutes d'une rare beauté.

Lorsque Candie retourna au vaisseau, il y porta des instructions beaucoup plus intéressantes que les premieres : il avoit vu des vases d'or & d'argent, & des ouvriers en différens genres. Le portrait qu'il fit des Vierges frappa l'imagination des Castillans. Ayant appris que le Cacique de Tumbez avoit envoyé à Quito pour informer l'Empereur de l'arrivée des Etrangers & lui demander ses ordres à leur sujet, Pizare crut que la prudence ne lui permettoit pas de s'exposer avec le peu d'hommes qu'il avoit avec lui aux caprices d'un Monarque qui, selon toutes les apparences, étoit fort puissant. Il fit mettre à la voile, garda un Indien de Tumbez & parcourut toute la côte. On le recevoit fort bien par-tout, parce que le bruit s'étoit répandu qu'il étoit doux, humains & généreux. Un de ses Matelots, charmé de la beauté du pays & de la douceur des habitans, résolut de passer le reste de ses jours dans cet heureux climat.

Pizare, voyant que ses gens se mu-

tinoient, résolut de retourner à Panama, pour y annoncer ce qu'il avoit vu, & tâcher d'obtenir des forces capables de le faire respecter. Il emmena avec lui plusieurs Indiens pour les instruire & en faire des interprêtes. Les Espagnols s'accoutumerent à nommer cette grande région *Biru* ou *Birou*, du nom d'une riviere qu'ils avoient découverte ; delà vint, avec quelque changement, celui de *Pérou*.

Origine du nom de Pérou.

Pizare, de retour à Panama, fait ses efforts pour engager le Gouverneur à lui fournir les moyens de tenter une nouvelle entreprise. C'est en vain, Pédro de Los Rios ne veut point consentir à ses demandes. Les obstacles irritent l'opiniâtreté de Pizare : il s'embarque pour l'Espagne, arrive à la Cour, y annonce ce qu'il a entrepris, ce qu'il a souffert, & les avantages que la Couronne peut en retirer. Il offrit de tenter une nouvelle expédition, & demanda le Gouvernement du pays qu'il avoit découvert & qu'il espéroit conquérir. Cette grace lui fut accordée, aux conditions qui étoient alors en usage ; c'est à-dire, qu'il prendroit sur lui les frais & les dangers de la Conquête. Pizare, muni

de lettres qui l'établissoient Gouver-neur du Pérou, trouva quantité de Volontaires qui s'engagerent à suivre sa fortune : ses freres voulurent être aussi de la partie. Lorsqu'il fut de retour à Panama, il eut beaucoup de peine à trouver un vaisseau pour faire son embarquement, parce qu'ayant épuisé tous ses fonds avec ceux de ses associés dans sa premiere expédition, il n'avoit plus de quoi en acheter & en équiper un. Almagro, craignant que Pizare ne se passât tout-à-fait de son secours, lui fournit quelques bâtimens.

Second Voyage de Pizare au Pérou.

On ignore quel étoit le nombre des vaisseaux avec lesquels Pizare entreprit la conquête du Pérou. Il partit au commencement de l'année 1531. Il avoit formé le projet de débarquer à Tumbez, où les observations de Molina & de Candie lui faisoient espérer de grandes richesses : mais les vents contraires le forcerent de prendre terre cent lieues au-dessous, & d'y débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la côte par terre. Les grandes rivieres qu'il falloit souvent passer à la nage rendirent la route très-pénible. Pizare trouva des ressources dans son courage & son adres-

ſe. Il aidoit lui-même à nager à ceux qui ſe défioient de leur habileté, les ſoutenoit & les conduiſoit juſqu'à l'autre bord. Ils arriverent dans un endroit nommé *Coaque*, y firent un tel butin, que Pizare, voulant engager les Eſpagnols qui étoient à Panama, y envoya un de ſes vaiſſeaux chargé d'or. Son projet réuſſit : il ne tarda pas à voir arriver un renfort conſidérable.

Pizare, continua ſa route, & ſe propoſoit de paſſer au Port de Tumbez : mais ſe ſouvenant qu'il y avoit une Iſle aux environs, il crut que la prudence demandoit qu'il s'y fît un établiſſement. Y étant arrivé, & les Inſulaires lui ayant demandé la paix, il crut que ſes vues étoient heureuſement remplies ; mais il ne tarda pas à être informé que les Inſulaires avoient des troupes cachées, pour maſſacrer tous les Eſpagnols pendant la nuit. Il les attaqua promptement, les défit, ſe ſaiſit du Cacique : le jour ſuivant il lui fallut encore combattre une multitude d'ennemis. Il fut même obligé d'envoyer du ſecours aux vaiſſeaux qui furent attaqués par un grand nombre de barques plates. Les Eſpagnols ſe défendirent avec tant de

résolution, qu'ils tuerent une multitude d'Indiens, & forcerent les autres de se retirer. Pizare perdit cependant quelques soldats, & son frere Gonzale fut dangereusement blessé au genou. Il visita l'Isle, trouva beaucoup de prisonniers, ce qui annonça que les Insulaires étoient fort guerriers. Parmi les prisonniers, il se trouva plusieurs habitans de Tumbez: Pizare les mit tous en liberté, renvoya ceux de Tumbez dans leur pays & les pria de prendre dans leur barque trois de ses gens qu'il envoya à leur Cacique. A peine ces perfides Indiens furent-ils arrivés dans leur ville, qu'ils sacrifierent ces trois Députés à leurs Idoles. Fernand Soto, qui s'étoit mis avec plusieurs Indiens sur une autre barque, pensa essuyer le même sort. Quelques-uns de ses amis le voyant partir, l'arrêterent, le firent descendre de la barque & lui sauverent la vie.

La trahison des Indiens à l'égard des Espagnols doit faire juger qu'ils n'étoient pas disposés à leur fournir des barques pour descendre, aussi ne reçut-on d'eux aucune espéce de secours. Pizare, ses freres, & quelques autres Officiers furent les seuls qui passerent la

nuit à terre; mais ils resterent toujours à cheval. Le lendemain on fit débarquer les troupes. Pizare avança plus de deux lieues dans les terres, sans rencontrer un seul Indien : il s'apperçut que tous les habitans s'étoient retirés sur une hauteur voisine. A son retour il rencontra un détachement de cavalerie qui partoit pour le chercher. Il résolut d'établir un camp, pour se donner le tems d'examiner le pays & ses habitans.

Il fit prier le Cacique d'écouter ses propositions : mais trois semaines se passerent avant qu'il pût en obtenir une réponse. Il avoit distribué les Indiens par pelotons & faisoit faire d'effrayantes menaces à tous les Espagnols qui sortoient du camp. Un jour on découvrit un gros corps d'Indiens qui étoit posté de l'autre côté d'une riviere, & les prisonniers jugerent à diverses marques qu'il étoit commandé par le Cacique. Pizare, irrité de son obstination, prit enfin le parti de l'attaquer. Il fit préparer secrétement quelques barques plates, passa la riviere à la fin du jour, avec deux de ses freres & cinquante cavaliers, marcha toute la nuit. Se trouvant le

lendemain, dès la pointe du jour, fort près du camp des Indiens, il s'élança sur eux avec une impétuosité qui leur causa tant de frayeur, qu'ils ne songerent qu'à fuir. Il en tua un grand nombre & leur fit une cruelle guerre pendant quinze jours, pour venger la mort des trois Espagnols qu'ils avoient sacrifiés. Le Cacique effrayé fit demander la paix, & accompagna sa demande de quelques présens d'or & d'argent. Cette victoire excitant le courage de Pizare, il avança dans le pays avec la plus grande partie de ses troupes, & laissa le reste proche de Tumbez, sous le commandement d'Antoine de Navarre & d'Alonse Requelme. Le bruit de sa victoire engagea tous les habitans de cette Province à lui demander la paix. Son dessein étoit de pénétrer jusqu'au Port de Payta : mais il reçut des envoyés de Cusco, de la part d'un Prince nommé *Guascar* ou *Huascar* qui lui faisoit demander du secours contre *Atahualipa*, son frere. Cette circonstance lui fit changer tout-à-coup de résolution. Comme c'est à la mésintelligence de ces deux Princes que les Espagnols doivent la Conquête du Pérou, il paroît nécessaire d'en expliquer l'origine en peu de mots.

Pizare défait les Péruviens.

Huayna-Capac, Souverain de Cuſco, avoit ſoumis pluſieurs Provinces à ſon Empire, & ſa domination comprenoit une étendue de cinq cens lieues, à compter depuis ſa capitale. Le pays de Quito avoit ſes Souverains particuliers; celui de Cuſco réſolut de le conquérir & réuſſit. Le pays nouvellement conquis lui plut tant, qu'ayant laiſſé à Cuſco Huaſcar ſon fils aîné, Mango & pluſieurs autres de ſes enfans, il ſe maria dans le pays de Quito avec la fille du Souverain qu'il avoit détrôné, en eut un fils nommé *Atahualipa*, auquel il donna toute ſa tendreſſe. Ayant fait un voyage à Cuſco, il abandonna le ſoin de ce fils chéri à des tuteurs, & retourna quelques années après dans ſa nouvelle capitale, où il reſta juſqu'à ſa mort. En mourant il déſigna pour ſon ſucceſſeur Huaſcar, ſon fils aîné: mais il en ſépara le Royaume de Quito, qui étoit ſa Conquête particuliere, & qui ne devoit pas être comptée entre les Provinces de l'Empire. Il en diſpoſa en faveur d'*Atahualipa*, dont les ancêtres maternels avoient été en poſſeſſion.

Ce qui facilite la Conquête du Pérou.

Après ſa mort, Atahualipa s'empara

de ſes tréſors, ſe mit à la tête de ſon armée, & envoya des Ambaſſadeurs à Cuſco pour informer ſon frere aîné de la mort de leur pere, & le prier de confirmer le Teſtament qu'il avoit laiſſé. Huaſcar répondit que ſi ſon frere vouloit lui marquer ſa ſoumiſſion & venir à Cuſco, il lui feroit un parti convenable à ſa naiſſance; mais qu'il ne pouvoit lui céder la Province de Quito qui étoit frontiere de ſon Empire. Il ajouta que ſi ſon frere s'obſtinoit dans ſes prétentions, il marcheroit contre lui avec toutes ſes forces.

Atahualipa comprenoit dans l'héritage de ſon pere deux Capitaines d'une expérience & d'une valeur reconnues, *Quiſquiz* & *Eplicachicua* qui s'étoient attachés à ſon ſervice. Ils lui conſeillerent de prévenir ſon frere aîné : il ſuivit ce conſeil. La guerre fut vive entre les deux freres. Après une bataille qui dura trois jours entiers, Atahualipa fut pris & renfermé dans un Château : mais il profita de la négligence de ſes gardes, perça la muraille de ſa priſon & s'enfuit. En rentrant dans ſes Etats il annonça au peuple que le feu Roi, ſon pere, favoriſant la juſtice de ſa cauſe,

l'avoit changé en ſerpent, pour lui donner le moyen de s'évader par un petit trou. Le peuple eſt toujours diſpoſé à croire le merveilleux. Ses ſujets, ranimés par l'eſpérance d'une protection ſurnaturelle, ſe rallierent autour de lui. Il marcha contre ſon frere, gagna ſur lui une victoire ſi complette, que longtems après on voyoit dans le champ de bataille les os des vaincus entaſſés les uns ſur les autres. Le vainqueur ravagea pluſieurs Provinces, arriva juſqu'à Tumbez qui ſe ſoumit ſans réſiſtance : il voulut pénétrer dans l'Iſle de Puna : mais il fut repouſſé & forcé d'abandonner ſon entrepriſe. Il prit ſa route vers Cuſco, s'arrêta à Caxamalca, où il apprit que ſon frere Huaſcar marchoit à ſa rencontre avec une armée formidable. Il envoya un détachement à la découverte. Huaſcar avoit eu l'imprudence de s'écarter de ſon armée : il fut enveloppé par le détachement, chargé de chaînes & conduit à ſon frere. Ses partiſans, informés qu'il étoit arrivé dans le pays des hommes extraordinaires qui paſſoient pour être enfans du Soleil, allerent implorer leur protection en faveur de l'infortuné Huaſcar. Les

Espagnols étoient au Port de Payta ; lorsque ces Députés arriverent. Pizare sentit combien la conjoncture étoit favorable à ses desseins : il rappella les troupes qu'il avoit laissées à Tumbez, fit construire un Fort sur la riviere de Payta & lui donna le nom de *Saint Michel*. Son dessein étoit de procurer une retraite assurée aux vaisseaux qui viendroient de Panama. Il distribua ensuite à ses soldats l'or & l'argent qu'on avoit amassé dans les différentes expéditions, & ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinoit à l'habiter.

Pizare, se hâta de faire ses préparatifs, & se mit en marche pour joindre Atahualipa qui étoit alors dans la Province de Caxamalca. Les Espagnols furent obligés de traverser un désert de vingt lieues, où ils eurent beaucoup à souffrir par la chaleur & la faim : mais, si-tôt qu'ils en furent sortis, ils trouverent des vallons peuplés où on leur fournit des rafraîchissemens en abondance. Ils rencontrerent bien-tôt un envoyé d'Atahualipa qui présenta au Général des brodequins très riches & des bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer

lorſqu'il paroîtroit devant l'Inca, auquel cette marque le feroit connoître. Les autres préſents conſiſtoient en diverſes ſortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuſes, des oiſeaux & différens quadrupedes du pays; en vaſes, en coupes, en plats & baſſins d'or & d'argent ; en pierreries, comme turquoiſes & émeraudes. Enfin la quantité de richeſſes qu'on préſenta aux Eſpagnols leur fit juger que le Prince qui les envoyoit poſſédoit d'immenſes tréſors. Ils ne douterent pas qu'il ne fût allarmé des traitemens qu'on avoit faits aux habitans de Tumbez : mais ils ignoroient, dit Garcilaſſo, que ces peuples les regardoient comme fils du Soleil & comme exécuteurs de ſes vengeances, & que leur but étoit moins d'acheter l'amitié d'un ſi petit nombre d'hommes, que d'appaiſer la colere du Soleil qu'ils croyoient irrité contre eux.

Pizare n'avoit pour interprête qu'un jeune Indien de Puna, qui ſavoit peu la langue de Cuſco qui étoit celle de Cour, ni celle des Eſpagnols : il ne put rendre le diſcours du Député. Les Eſpagnols ignorant ce qu'il leur avoit dit, délibérerent ſur le parti qu'ils

avoient à prendre. Les uns jugerent que plus les présents étoient riches, plus ils devoient inspirer de défiance, & que ce pouvoit être une amorce pour les faire donner dans quelque piége. D'autres penserent qu'il ne falloit pas juger si mal des intentions d'un grand Prince ; que, sans négliger de sages précautions, on devoit suivre des voies pacifiques, & que l'obscurité que l'on trouvoit dans les termes de l'Inca ne venoit, peut-être, que de l'explication de l'interprête. On résolut de continuer la marche vers Caxamalca où l'on espéroit trouver le Prince. On reçut beaucoup d'accueil de la part des Indiens dans tous les lieux par où l'on passa : ils apportoient aux Espagnols diverses sortes de viandes & de liqueurs, & l'on remarquoit par-tout qu'ils n'avoient rien épargné pour les préparatifs. Ces Barbares ayant remarqué que les chevaux mâchoient leur frein, ils s'imaginoient que ces animaux extraordinaires vivoient de métaux : ils leur apportoient de l'argent & de l'or en abondance & les leur présentoient avec un air de franchise & d'amitié. On peut penser que les Espagnols ne cherchoient pas à les détromper.

Pizare, voulant répondre à l'honnêteté de l'Empereur, lui envoya Fernand, un de ses freres, & Soto. Ils ne le trouverent point dans la ville de Caxamalca. Ce Prince, pour affermir sa domination, passoit successivement d'un lieu à un autre, & faisoit égorger tous ceux de la famille Royale qui tomboient entre ses mains, aussi bien que les partisans de son frere. Le Gouverneur de Caxamalca avoit ordre de recevoir les Espagnols, qu'on appelloit *Fils du Soleil*, avec toute la distinction que que l'on devoit à leur naissance. Il envoya au-devant d'eux quelques Officiers, suivit bien-tôt lui-même, & les conduisit à un Palais des Incas où l'Empereur s'étoit rendu lui-même à la nouvelle de leur approche. En avançant dans la plaine, ils virent des gens de guerre envoyés pour leur faire honneur. Soto, qui ignoroit leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'Officier qui les commandoit. Les Soldats s'écarterent, autant parce qu'ils avoient ordre de le respecter, que par la crainte que leur inspiroit un cheval qu'ils voyoient pour la premiere fois en course. L'Officier Péruvien fit aux Espa-

gnols un ſalut qui étoit une eſpéce d'adoration, & les accompagna juſqu'au Palais avec les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richeſſes qui ſe préſentoient de toutes parts. L'Inca étoit âſſis ſur un ſiége d'or. Il ſe leva pour les embraſſer & leur dit : *Capac Viracocha ; ſoyez les bienvenus dans mes Etats.* On leur préſenta des ſiéges d'or, & l'Inca, ſe tournant vers quelques Seigneurs qui étoient à côté de lui, leur dit : « Vous voyez la figure & l'ha» bit de notre Dieu *Viracocha* *, tels » que notre prédéceſſeur *Yahuarhuacac* » a voulu qu'il fuſſent repréſentés dans » une ſtatue de pierre ». Deux Princeſſes, d'une extrême beauté, préſenterent des liqueurs : ces rafraîchiſſemens furent ſuivis d'un feſtin. Fernand Pizare fit enſuite ſon compliment à l'Empereur, voulut lui parler de Religion : mais il avoit trop peu de tems pour développer les vérités qu'il annonçoit, & l'Inca ne put les comprendre : il ſe contenta de répondre avec honnêteté, mais conformément à ſes préjugés. Il

* Voyez pages 228 & 230 de ce Volume.

promit aux deux Eſpagnols d'aller le lendemain voir leur Chef. Ils ſe retirerent tout remplis de l'idée des richeſſes qu'ils avoient vues.

Le Général, inſtruit que l'Empereur devoit lui rendre viſite le lendemain, partagea ſoixante chevaux, dont toute ſa Cavalerie étoit composée, en trois Compagnies de vingt chacune. Il en donna le commandement à ſes trois freres qui ſe rangerent derriere un vieux mur, pour n'être pas d'abord apperçus des Indiens & leur cauſer plus de ſurpriſe en ſe montrant tout-à-coup. Il ſe mit lui-même à la tête de ſon Infanterie qui étoit composée de cent hommes, en fit un bataillon. Dans cet ordre il attendit le Prince, ſans aucune eſpéce de crainte, quel que fût ſon projet. La marche de l'Inca fut ſi lente qu'il employa quatre heures à faire une lieue. Il étoit accompagné des principaux Seigneurs de ſa Cour : ſes gens de guerre formoient quatre corps de huit mille hommes : le premier compoſoit l'avant-garde : deux marchoient à ſes côtés : le quatrieme faiſoit l'arriere-garde. Il eut ordre de s'arrêter à quelque diſtance,

Atahualipa vit, en arrivant, les Eſpagnols rangés en ordre de bataille : il dit à ſes Officiers : « Ces gens ſont les » Meſſagers des Dieux : gardons-nous » de les offenſer ; il faut, au contraire, » que nos civilités les appaiſent ». Vincent de Valverde, Jacobin & Aumônier des Eſpagnols, marcha vers l'Inca, une Croix de bois dans une main & ſon Bréviaire dans l'autre. Ses cheveux coupés en couronne étonnerent l'Inca, qui demanda à quelques Indiens qui étoient familiers avec les Eſpagnols quelle étoit la condition de cet étranger. Ils lui répondirent que c'étoit un Meſſager de Pachacamac. Le Jacobin fit un aſſez long diſcours, qu'il diviſa en deux parties. Son exorde roula ſur la néceſſité de la Religion Catholique : il paſſa enſuite à la Trinité, aux châtimens & aux récompenſes d'une autre vie, à la Création du monde, à la chûte d'Adam, dans laquelle il comptoit toute la race, à l'exception de Jeſus-Chriſt. Il parla de la naiſſance de l'Homme-Dieu, de ſa mort pour la Rédemption des hommes, de ſa Réſurrection, des Apôtres, enfin de la primauté de Saint Pierre. Dans la ſeconde partie, il dit que le Pape, ſuc-

cesseur de Saint Pierre, informé de l'Idolâtrie des Indiens, & voulant les attirer à la connoissance du vrai Dieu, avoit chargé l'Empereur Charles, Monarque de toute la terre, d'envoyer son Lieutenant pour les soumettre & les faire entrer volontairement ou de force dans la seule bonne voie qui étoit celle qu'on venoit leur indiquer. Il cita l'exemple du Mexique & d'autres pays. Enfin il déclara à l'Inca que s'il s'endurcissoit contre l'Evangile, il périroit comme Pharaon.

Il étoit difficile que l'Inca comprit quelque chose au discours que lui tint le Jacobin. Les Mystères de la Religion Chrétienne lui furent présentés avec tant de rapidité, qu'il ne put rien y comprendre. La maniere même dont ce discours lui fut rendu par l'interprête, qui étoit un Péruvien & connoissoit peu la langue Espagnole, augmenta la confusion dans l'esprit d'Atahualipa. Il ne fit attention qu'à la menace qu'on lui faisoit de soumettre son pays & de le faire entrer de force dans la voie qu'on venoit lui enseigner. Cet endroit du discours du Jacobin fut, peut-être, le seul qu'on put lui interprê-

ter. Ce Prince pouſſa un ſoupir, ſans doute, parce qu'il ſe rappella dans le moment la prédiction d'un de ſes prédéceſſeurs : mais, reprenant ſes eſprits, il répondit que ce pays avoit été conquis par ſes peres, & qu'il feroit tous ſes efforts pour le conſerver; qu'à l'égard de Jeſus-Chriſt qu'on lui annonçoit comme le Créateur du ciel & de la terre, il ignoroit ce qu'on vouloit lui dire; qu'il avoit appris de ſes peres que cet ouvrage étoit celui du Soleil, & qu'il le croyoit. Il finit par demander au Jacobin où il avoit pris tout ce qu'il venoit de lui dire. Celui-ci répondit que cela étoit dans le livre qu'il tenoit & qui étoit la parole de Dieu. L'Inca le demanda, l'ouvrit, tourna les feuillets, dit que ce livre ne lui faiſoit rien entendre, & le jetta par terre. Valverde, indigné de cette profanation, ſe tourna vers les Eſpagnols & cria aux armes. Pizare, jugeant de ſon côté qu'il lui ſeroit difficile de réſiſter aux Indiens s'ils l'attaquoient les premiers, envoya dire à ſon frere Fernand de s'élancer deſſus avec la Cavalerie. De ſon côté il fit faire une décharge de toute ſon artillerie, les attaqua avec ſon in-

Pizare attaque les Indiens.

fanterie, pénétra jusqu'à la litiere où étoit l'Inca, fit main-basse sur ceux qui la portoient; mais si-tôt qu'il en tomboit un, d'autres se présentoient pour lui succéder. Pizare comprit qu'il étoit perdu si le combat tiroit en longueur, parce que la perte d'un seul Espagnol lui seroit plus funeste que celle de mille Indiens ne le deviendroit à l'Inca. Dans cette idée, il redoubla ses efforts, prit Athaualipa par la robe, le renversa de sa litiere, & le fit prisonnier, au milieu des Indiens, qui mirent tout en usage pour le sauver. D'après ce récit que nous tirons de Garcilasso, le Lecteur sera, sans doute, indigné de voir les Espagnols attaquer les Péruviens sans sujet, en massacrer un nombre incroyable, & faire leur Monarque prisonnier: mais les Ecrivains Espagnols, qui ont rapporté ce fait, assurent que Pizare ne commença les hostilités que parce qu'il étoit certain que l'intention des Péruviens étoit de laisser les Espagnols s'abandonner à la confiance & de profiter de leur sécurité pour les massacrer tous. La relation de Jérôme Benzoni, Milanois, qui alla au Pérou peu d'années après cet événement, peut guider dans

Il fait l'Inca prisonnier.

Les relations sont partagées sur cet événement.

le j gement qu'on doit porter ſur la conduite des Eſpagnols & des Péruviens. Aucun intérêt particulier ne l'engageoit à défendre une nation aux dépens de l'autre. Pour ne pas ennuyer nos Lecteurs nous donnerons le précis de ſa narration.

Jérôme Benzoni, Hiſt. du Nouveau Monde, liv. 3, pag 159 & ſuiv.

Atahualipa, inſtruit de l'arrivée des Etrangers, donna ordre qu'on l'informât de toutes leurs démarches. On les examina, & on lui fit dire qu'ils étoient en petit nombre, & ſi las, qu'ils étoient obligés de ſe faire porter par de grands animaux. Il leur envoya dire de ne pas paſſer outre, ſinon qu'il les feroit tous exterminer. Pizare répondit qu'étant ſi près de la Cour, il ne pouvoit ſe diſpenſer de rendre hommage à l'Empereur, & donna ordre en même-tems à ſes gens de hâter leur marche. Il fit prendre les devants à quelques Cavaliers, afin d'être inſtruit de la contenance des Péruviens & de pénétrer dans les intentions de l'Inca. Les Péruviens furent effrayés à la vue des chevaux qu'ils prenoient pour des monſtres. L'Inca ſeul tint une contenance aſſurée. Fernand Pizare s'avança vers lui, & lui dit, par le moyen des Interprètes qu'il

étoit frere du Général, lequel étoit venu de la part d'un grand Monarque pour lui dire des choses importantes, puis qu'ils s'en retourneroient tous dans leur pays. L'Inca répondit qu'il se rendroit à la ville de Caxiamalca où il donneroit audience au Général, à condition qu'il partiroit avec sa suite aussi-tôt qu'elle seroit finie.

Fernand Pizare alla porter cette réponse à son frere, & lui fit une énumération des richesses qu'il avoit vues à la Cour du Monarque Péruvien : il lui dit en même-tems qu'il étoit résolu de faire sortir les Espagnols de ses Etats, de gré ou de force. Le Général fit avancer ses gens vers le lieu indiqué, & passa la nuit à ranger ses soldats en ordre de bataille, & à préparer les armes. Lorsque tout fut en ordre, il ordonna à ses gens de ne tirer que quand il leur auroit donné le signal.

Dès que le jour parut, on apperçut l'Inca qui avançoit à la tête de plus de vingt mille hommes. Il étoit dans une litiere d'or massif, portée sur les épaules de plusieurs Indiens. Ses habits consistoient en une camisole de coton, sans manches : les parties naturelles étoient cou-

vertes d'une bande de coton. Un floquet rouge de laine fine, pendoit sur sa joue gauche & lui ombrageoit les sourcils. Il avoit aux piés des souliers assez bien faits. Sa camisole étoit couverte de plumes de toutes sortes de couleurs & de pierreries de toutes espéces. Il entra dans la ville & se rendit au Palais où il devoit donner audience aux Espagnols.

On les fit avertir que le Monarque étoit disposé à les écouter. Ils entrerent dans la ville, & un Jacobin, nommé *Frere Vincent de Vauverde*, fendit la presse, s'approcha de l'Inca, tenant une Croix & un Bréviaire, lui fit un long discours pour lui prouver la vérité de l'Evangile, la puissance du Pape & celle du Roi d'Espagne, & finit par dire que si l'Inca ne vouloit pas se faire son ami & se rendre son tributaire, on lui feroit faire de force.

Atabualipa répondit qu'il consentiroit à être l'ami d'un Monarque aussi puissant que celui dont on lui parloit, mais qu'étant libre & indépendant, il ne consentiroit jamais à payer tribut à quelqu'un qu'il ne connoissoit point. Il ajouta qu'il ne quitteroit jamais sa reli-

gion

gion pour en prendre une autre ; que ſi les Chrétiens croyoient que Jeſus-Chriſt avoit fait le ciel & la terre, lui croyoit que c'étoit le Soleil qui ne mouroit jamais. Il demanda enſuite au Jacobin comment il ſavoit que le Dieu des Chrétiens avoit fait le ciel & la terre de rien : le Religieux lui répondit que ſon livre le prouvoit & lui préſenta auſſi-tôt ſon Bréviaire. Atahualipa le prit, le regarda avec attention, tourna les feuillets, ſe mit à rire, dit : Je ne trouve là rien de ce que vous m'annoncez, & jetta le Bréviaire à terre. Le Religieux ramaſſa ſon Bréviaire, retourna vers les Eſpagnols, en criant de toutes ſes forces : *Vengeance Chrétiens.* On vient de jetter l'Évangile par terre. Tuez ces Mécréans qui foulent aux piés la loi de Dieu.

A l'inſtant François Pizare fit déployer les enſeignes & donna le ſignal du combat. Auſſi-tôt on fit une décharge de toute l'artillerie, afin de commencer le combat par étonner les Indiens : la cavalerie parut enſuite ; les trompettes & les tambours firent un bruit ſi terrible qu'ils acheverent de jetter la conſternation parmi eux. Les Eſpagnols mirent

les armes à la main, s'élançerent ſur les Péruviens, & en firent un carnage horrible. Ceux qui leur échappoient ne ſongeoient qu'à fuir : ils ſe culbutoient les uns les autres & facilitoient encore plus aux Eſpagnols le moyen de les maſſacrer.

Lorſque la cavalerie eut commencé le maſſacre, François Pizare avança à la tête de l'infanterie & dirigea ſes coups du côté où étoit l'Inca. Ce Prince avoit beaucoup d'Indiens autour de lui, mais ils étoient tous ſi conſternés, qu'aucun n'oſoit ſe défendre. Les Eſpagnols renverſerent tout ce qu'ils rencontrerent ſur leur paſſage & arriverent juſqu'à Atahualipa. Chacun s'empreſſa de le ſaiſir, & de frapper ſur ceux qui portoient ſa litiere. François Pizare s'approcha, ſaiſit Atahualipa par ſa camiſole & le renverſa. Le Monarque Péruvien ne fit aucune réſiſtance & ſe rendit priſonnier. Pizare fut légérement bleſſé à la main par un Eſpagnol qui frappoit ſur les Indiens ſans diſcernement.

On envoya la cavalerie après les fuyards : dans cette pourſuite il périt encore un grand nombre d'Indiens. Le

Jacobin ne cessoit d'exciter les Espagnols, & de leur dire de n'épargner personne & de prendre garde de rompre leurs sabres. Les vainqueurs passerent la nuit à se réjouir.

Plusieurs Ecrivains se sont occupés à faire des dissertations pour juger lesquels des Péruviens ou des Espagnols avoient le plus de tort : mais il est certain que les Espagnols avoient le projet d'attaquer les Péruviens pour s'emparer de leurs richesses, & que si cette occasion leur avoit manqué, ils en auroient trouvé ou fait naître une autre.

Le lendemain les Espagnols se rendirent au camp que les Péruviens avoient occupé. Ils y trouverent une quantité surprenante de vases d'or & d'argent, des tentes fort riches, des étoffes, des habits & des meubles d'un prix inestimable. La vaisselle d'or valoit seule, si l'on en croit Zarate, plus de soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes allerent les trouver & se remirent volontairement entre leurs mains.

Atahualipa, que les Espagnols conduisoient avec eux, pria le Général de le traiter avec ménagement, & lui proposa pour sa raçon de remplir d'or une

Richesses qu'Atahualipa offre pour sa rançon.

falle où ils étoient alors, jufqu'à la hauteur où fon bras pouvoit atteindre, & fit faire autour de cette falle une marque de la même hauteur. Il promit en outre une fi grande quantité d'argent, que les vainqueurs ne pourroient tout emporter. Pizare accepta l'offre, & bientôt on vit la campagne couverte d'Indiens courbés fous le poids de l'or qu'ils apportoient de toutes parts. Comme il falloit ramaffer cet or de toutes les parties de l'Empire, les Efpagnols trouvoient qu'on ne rempliffoit pas les promeffes de l'Inca avec affez de promptitude, & commençoient à foupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualipa s'apperçut de leur mécontement, & dit à Pizare que la ville de Cufco étant éloignée de deux cens lieues, & cette diftance étant remplie de chemins très-difficiles, il n'étoit pas étonnant que ceux qu'il avoit chargés de fes ordres tardaffent à revenir. Il ajouta que fi le Général vouloit y envoyer lui-même deux de fes gens, ils verroient de leurs yeux qu'il étoit en état de remplir fa promeffe. Voyant que Pizare étoit rebuté par le danger que les Efpagnols pourroient courir dans une fi

longue route, il lui dit en riant : Vous me tenez dans les fers avec ma femme, mes enfans & mes freres ; ne sommes-nous pas des ôtages suffisans. Soto & Pierre de Varco s'offrirent pour faire ce voyage. Atahualipa leur conseilla de le faire dans une de ses litieres, afin qu'ils fussent plus respectés.

Ils partirent & rencontrerent à quelques journées de Caxamalca un corps de troupes Péruviennes qui amenoient prisonnier Huascar, frere d'Atahualipa. Ce malheureux Prince, ayant appris qui étoient ceux qu'il voyoit dans des litieres, demanda à leur parler. Les deux Espagnols lui assurerent que l'intention de l'Empereur leur maître & celle du Général Pizare étoit de faire observer la justice à l'égard des Péruviens. Alors il leur exposa ses droits à la Couronne, l'injustice de son frere, & les pria de retourner vers le Général pour l'engager à prendre ses intérêts, & ajouta que si Pizare se déclaroit en sa faveur, il s'engageoit, non-seulement à remplir d'or la salle de Caxamalca, jusqu'à la ligne qu'on avoit marquée, mais encore jusqu'à la voûte, ce qui étoit le triple de plus. Atahualipa, ajou-

Celles que son frere Huascar offre sont au-dessus.

ta-t-il, sera obligé, pour remplir son engagement, de dépouiller le Temple de Cusco, & moi j'ai dans ma puissance toutes les pierreries & tous les trésors de mon pere. Les ayant en effet reçus de son pere, par héritage, il les avoit cachés sous terre, dans un lieu qui n'étoit connu de personne, parce qu'il avoit fait tuer les Indiens qui avoient travaillé à cette opération.

Les deux Espagnols ne voulurent pas manquer aux ordres qu'on leur avoit donnés & refuserent de retourner sur leurs pas. D'un autre côté les partisans de l'Usurpateur, croyant sa délivrance prochaine, &, regardant les offres de son frere comme un obstacle à son rétablissement, l'informerent de ce qui s'étoit passé entre Huascar & les deux Espagnols. Il sentit de quelle importance il étoit pour lui que Pizare n'en fût pas informé : mais avant de suivre le barbare conseil que lui dictoit la politique, il crut devoir pressentir quels seroient les idées des Espagnols sur la mort de son frere. Il feignit une extrême affliction, & lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il eut l'art de verser des larmes & d'entrecou-

Atahualipa les apprend & le fait mettre à mort.

per son discours de sanglots, & dit que ses gens, le voyant dans les chaînes, & craignant que Huascar ne profitât de l'occasion pour recouvrer sa liberté, l'avoient assassiné, & qu'il regardoit cette mort comme le comble de ses malheurs. Pizare, trompé par ces apparences de vérité, fit des efforts pour le consoler, & alla jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Atahualipa, voyant que sa ruse avoit le succès qu'il attendoit, donna ordre de tuer promptement son frere, & cet ordre fut exécuté si ponctuellement qu'il n'y eut point d'intervalle entre la douleur simulée & le fratricide. Zarate assure que Huascar, voyant les meurtriers prêts à l'immoler, dit avec fermeté. « Je n'ai pas régné long-tems : » mais le barbare qui m'arrache la vie, » malgré les cris de la nature qui l'avertissent d'épargner le sang de son frere » & son Empereur, n'aura pas un plus » long régne ». Cette prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir, rapella aux Péruviens celle de Huayna Capac, & les confirma dans l'opinion que les Incas étoient véritablement fils du Soleil.

Découverte & Conquête du Pérou par Augustin Zarate, tom. 1, pag. 125.

Pendant que Soto & Varco continuoient leur route vers Cusco, le Gou-

verneur envoya son frere Fernand Pizare avec une partie de la cavalerie, pour découvrir les Provinces intérieures. Ce détachement rencontra dans sa route un frere d'Atahualipa, nommé *Illescas*. Il conduisoit trois millions en or avec une très-grande quantité d'argent pour la rançon de son frere. Après une marche très-pénible, Fernand arriva dans la ville de Pachacama, où il trouva un Temple rempli de richesses, en enleva une partie : les Indiens prirent le reste pour la rançon de leur Empereur. Fernand Pizare, ayant appris que Culicuchima, un des Généraux de l'Empereur, étoit dans ce pays avec une armée assez nombreuse, le fit prier de venir le voir : mais le Général, soit par orgueil, ou par crainte, refusa de se rendre à son invitation. Fernand alla le trouver au milieu de ses troupes, l'engagea à les congédier & à le suivre. Ils parcoururent beaucoup de pays & retournerent à Caxamalca. Lorsque le Général approcha du Palais où l'Empereur étoit détenu prisonnier, il ôta ses souliers, &, en paroissant devant lui, se jetta à ses piés, lui dit, en versant un torrent de larmes, que s'il avoit été au-

près de sa personne, il ne seroit pas chargé de chaînes. Atahualipa lui répondit, qu'il reconnoissoit dans sa disgrace un juste châtiment de la négligence qu'il avoit eue pour le culte du Soleil, & que son malheur venoit principalement de la lâcheté de ses gens qui l'avoient abandonné.

La renommée porta rapidement à Panama la nouvelle des progrès que François Pizare faisoit au Pérou, & des richesses immenses qu'il y trouvoit. Almagro, un de ses associés, cédant à la jalousie, conçut le projet de se mettre en possession du pays qui étoit au-delà du Gouvernement de Pizare. Il équipa quelques vaisseaux, se rendit à Puerto Viejo, où le bruit de la défaite de l'Inca s'étoit répandu, avec l'engagement qu'il avoit pris pour sa rançon. A cette nouvelle, il changea de dessein, résolut d'aller à Caxamalca, espérant partager avec Pizare les richesses de l'Inca. En y arrivant il trouva qu'on avoit déja ramassé une grande partie de la rançon d'Atahualipa. Son étonnement fut extrême à la vue de ces prodigieux monceaux d'or & d'argent : mais les Soldats de Pizare lui déclarerent que de nou- *Idem. Ibid. pag. 126.*

veaux venus ne devoient pas partager les dépouilles des vaincus avec les vainqueurs. Il s'éleva à ce ſujet une conteſtation qui eut de fâcheuſes ſuites. Pizare, quoique le plus fort par le nombre de ſes ſoldats & par l'affection qu'ils avoient pour lui, feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'Almagro, & prit occaſion de ſon arrivée pour envoyer Fernand, ſon frere, en Eſpagne. Il le chargea de rendre compte à la Cour des progrès de la Conquête, & de préſenter à l'Empereur ce qui lui appartenoit des richeſſes qu'on avoit amaſſées. Atahualipa ne vit partir Fernand Pizare qu'avec un extrême chagrin. C'étoit le ſeul Eſpagnol auquel il avoit accordé ſa confiance. On aſſure qu'il lui dit : « Vous me quittez Capitaine ! » je ſuis perdu : je ſuis perſuadé que, » pendant votre abſence, ce gros ven» tre & ce borgne me feront aſſaſſiner ». Le borgne étoit Almagro qui avoit perdu un œil dans une action contre les Indiens, & le gros ventre, Alfonſe de Requelme, Tréſorier de l'Empereur.

Fernand Pizare emporta avec lui cent mille peſos d'or & autant en argent. Chaque Cavalier eut pour ſa part douze

mille pesos en or & à peu près la même quantité en argent, c'est-à-dire, deux cens quarante marcs de chaque espéce. L'Infanterie fut payée à proportion. Soixante Soldats demanderent la permission de retourner en Espagne, pour y jouir paisiblement de leurs richesses. Pizare, ne doutant pas que leur fortune n'excitât les désirs de la plupart de ceux qui les verroient, & ne lui procurât, par cette raison, un grand nombre d'hommes, les laissa partir.

Les deux Espagnols que François Pizare avoit envoyés à la capitale du Pérou revinrent & annoncerent au Général qu'il y avoit dans les Temples & dans les Palais une si prodigieuse quantité d'or & d'argent, qu'ils avoient peine à croire eux-mêmes ce qu'ils avoient vu. Pizare, impatient de posséder toutes ces richesses, fit promptement fondre l'or & l'argent qui lui restoit. On assure qu'il se trouva deux cens cinquante-deux mille livres pesant d'argent, & treize millions deux cens soixante-cinq mille livres d'or, richesses qu'on n'a jamais vues assemblées depuis. Le Général, sentant combien il seroit dangereux pour lui de laisser sub-

Gomera, liv. v. chap. 1.

ſiſter un motif de jalouſie entre ſes ſoldats & ceux d'Almagro, donna aux derniers une ſomme preſqu'auſſi conſidérable que celle qu'il avoit diſtribuée aux ſiens.

Motifs qui engagent les Eſpagnols à faire périr l'Inca.

Les Eſpagnols, inſtruits que Huaſcar avoit fait cacher les tréſors de ſes peres & qu'il étoit mort ſans indiquer le lieu où ils étoient, eurent peur qu'Atahualipa n'en fit faire autant de ceux qui étoient dans les Temples & les Palais : ils ſavoient qu'un ſimple ordre de ſa part ſuffiſoit pour les faire enlever. D'ailleurs Almagro & ſes ſoldats diſoient que tout l'or & l'argent qu'on apporteroit ſeroit regardé comme faiſant partie de ſa rançon, & qu'on pourroit refuſer de le partager avec eux. Ils déciderent qu'ils feroient périr ce Prince, pour s'affranhir des embarras qu'il pourroit leur cauſer. Pizare, de ſon côté s'intéreſſoit peu pour cet infortuné Prince. Benzoni prétend que, dès le premier moment de ſa victoire, il avoit ſongé lui-même à s'en défaire. Garcilaſſo fait connoître la cauſe de ſa haine. Atahualipa, dit-il, qui avoit un eſprit naturel, admiroit les Arts qu'il voyoit exercer aux Eſpagnols : celui d'écrire, entre

autres, lui parut ſurprenant : il le prit d'abord pour un don de la nature. Pour s'en aſſurer, il pria un Eſpagnol de lui écrire ſur l'ongle du pouce le nom de ſon Dieu. Le ſoldat le ſatisfit. Atahualipa montra ſon ongle à pluſieurs ſoldats qui lui dirent tous ce qui étoit deſſus. Le Gouverneur parut quelque tems après & Atahualipa le pria de lui dire ce qui étoit ſur ſon ongle. Pizare, qui, comme on l'a vu, avoit été élevé à garder des Porcs, ne ſavoit pas lire : il fut fort embarraſſé pour lui répondre. L'Inca comprit alors que c'étoit un talent acquis & le fruit de l'éducation, &, pouſſant plus loin ſes raiſonnemens, il conclut qu'un homme à qui l'éducation avoit manqué devoit être de baſſe extraction & d'une naiſſance inférieure à celle des ſoldats qui étoient mieux inſtruits. Il conçut depuis ce tems pour Pizare un mépris qu'il n'eut pas l'adreſſe de diſſimuler.

Ces motifs n'étoient cependant pas aſſez forts pour qu'on ſe déterminât à faire mourir l'Empereur du Pérou : la crainte de déplaire à Charles-Quint, en faiſant périr un Monarque ſans aucun ſujet plauſible, retenoit les eſ-

prits des Officiers Espagnols dans l'irrésolution : mais les méchans trouvent toujours les moyens d'autoriser leurs crimes. Un Indien, originaire de l'Isle de Puna, né parmi le bas peuple, avoit gagné la confiance de Pizare auquel il servoit d'Interprête : il s'étoit fait baptiser & avoit reçu le nom de *Philippe* qu'on avoit changé en celui de *Philipillo.* Cet Interprête étoit devenu amoureux d'une des femmes de l'Inca & s'en étoit fait aimer : pour s'assurer un commerce paisible avec elle, il résolut de perdre l'Empereur, alla dire à Pizare qu'Atahualipa prenoit des mesures secretes pour faire massacrer tous les Espagnols, & qu'il avoit fait cacher dans plusieurs endroits un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendoient que l'occasion pour exécuter les ordres qu'ils avoient reçus. Comme l'examen des preuves ne pouvoit se faire que par le moyen de cet Interprête, il étoit maître de tout exprimer suivant ses vues. L'accusation de Philipillo fut écoutée, & l'on saisit avidement cette occasion pour faire périr l'infortuné Atahualipa. Cependant, pour donner une couleur de justice à son exécution, on observa

Zarate, *ubi suprà.*

Atahualipa est accusé de vouloir faire périr les Espagnols.

quelques formalités dans le procès. Pizare nomma des Commissaires pour entendre l'accusé, & lui donna un Avocat pour le défendre. Cette procédure étoit une barbare comédie : toutes ses réponses devoient passer par la bouche de son Accusateur. Il se trouva cependant parmi les Espagnols onze Officiers, tous d'une naissance distinguée, qui blâmerent hautement la conduite des Chefs & la nommerent cruauté barbare. Ils dirent publiquement qu'on ne devoit point attenter à la vie d'un Souverain, sur lequel on n'avoit pas d'autre droit que celui de la victoire, que s'il paroissoit coupable, il falloit l'envoyer à l'Empereur qui avoit seul droit de le juger ; que l'honneur de la Nation Espagnole y étoit engagé ; que d'ailleurs il étoit odieux de faire périr un prisonnier, après avoir touché une grande partie de sa rançon pour laquelle on lui avoit promis de conserver sa vie & de lui rendre la liberté ; qu'une action si barbare & si injuste terniroit la gloire des armes de l'Espagne, & ne manqueroit pas d'attirer la malédiction du Ciel. Ils finirent par appeller du procès & de la sentence à la personne de l'Empereur,

firent ſignifier leur oppoſition & leur appel aux Commiſſaires, & nommerent *Jean d'Herreda* pour protecteur de l'Inca.

Ceux qui étoient d'avis qu'on fit périr Atahualipa, n'épargnerent rien pour effrayer les onze Officiers qui prenoient ſa défenſe : on les menaça de les traduire à la Cour comme des traîtres qui s'oppoſoient à l'aggrandiſſement de leur patrie, &, voulant mêler la perſuaſion aux menaces, on leur faiſoit entendre que la mort d'un ſeul homme aſſuroit leur vie & leur conquête, & que ſi on le laiſſoit ſubſiſter, l'une & l'autre ſeroit en danger. La diſpute alla ſi loin, qu'elle auroit produit une rupture ouverte, ſi les plus modérés ne ſe fuſſent mis à la traverſe pour arrêter les plus ardents. Ils repréſenterent aux partiſans de l'Inca que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation ſe trouvant mêlé dans cette affaire, ils entreprenoient trop en s'y oppoſant, & qu'outre les ſuites fâcheuſes que leur oppoſition pourroit avoir du côté de l'Eſpagne, ils haſarderoient leur vie à pure perte, puiſqu'étant en très-petit nombre, ils ne ſauveroient point l'Inca. Ce raiſonnement les engagea à céder au torrent, & la ſentence

de mort fut prononcée contre l'infortuné Atahualipa. Pizare poussa l'indécence jusqu'à se charger lui-même d'annoncer au Monarque l'horrible injustice qu'on venoit de commettre à son égard. Il vouloit se repaître du barbare plaisir de voir la douleur que cette horrible nouvelle ne pouvoit manquer de causer à ce malheureux Prince. Il l'aborda avec cet air de fierté si ordinaire aux ames basses en présence des malheureux, & lui dit : « Votre trahison est découverte : vous aviez formé le projet de nous faire tous périr ; mais, pour arrêter vos complots, on vient de prononcer contre vous une sentence qui vous condamne à subir la juste punition due à votre crime ». Le malheureux Atahualipa demeura quelque tems dans le silence de la douleur & de la consternation. Il versa ensuite un torrent de larmes, se mit aux genoux de Pizare, lui dit : « Vous m'aviez promis, Seigneur, de me rendre la liberté lorsque j'aurois payé ma rançon : elle est payée, & vous me faites mourir. Pour couvrir cette injustice, on m'accuse d'avoir tramé le complot de faire périr tous les Espagnols : mais on

Les Espagnols le font étrangler.

» n'en a d'autre preuve que la délation
» d'un ſcélérat ſans naiſſance qui ne
» cherche ma perte que pour aſſouvir
» une paſſion brutale qu'il a conçue pour
» une de mes femmes, & qui, ſelon tou-
» tes les loix, doit être punie du der-
Benzoni, ubi ſuprà. » nier ſupplice. Je proteſte devant le
» ciel & la terre que je n'ai jamais ſongé
» à faire périr aucun Eſpagnol. Si vous
» ne voulez pas vous en rapporter à
» moi, vous pouvez m'envoyer en Eſ-
» pagne : l'Empereur me jugera ſelon
» les loix de l'équité. Si vous vous
» opiniâtrez à me faire mourir, mes ſu-
» jets éliront un autre Roi qui vengera
» ma mort & fera périr tous les Eſpa-
» gnols qui ſont ici. Si on me laiſſe
» vivre, je tiendrai tous les Péru-
» viens dans le devoir & aucun ne ſon-
» gera à la révolte ». Les larmes & les ſoupirs l'empêcherent d'en dire davantage. Pizare lui répondit qu'il n'étoit plus tems, que la ſentence étoit prononcée, & qu'il falloit qu'on l'exécutât. Il ordonna auſſi-tôt à quelques Mores qui étoient préſens, & dont il ſe ſervoit pour ces ſortes d'expéditions de l'emmener & de l'exécuter. Quelques Eſpagnols, dit Gomara, lui conſeillerent

de demander le baptême, si-non qu'on avoit donné ordre de le brûler vif. Il se fit baptiser, & si-tôt que la cérémonie fut achevée, les Mores lui mirent la corde au col, la serrerent avec un bâton, & l'étranglerent. Voilà quelle fut la fin du malheureux Atahualipa, Empereur du Pérou.

Ce Prince étoit d'une moyenne stature, généreux, aimoit le faste. On assure qu'une de ses affectations de grandeur étoit de ne pas cracher à terre : une de ses femmes présentoit la main pour recevoir sa salive. Celle qu'il aimoit le plus & qu'il regardoit comme sa femme légitime étoit sa propre sœur nommée *Pagha* : il en eut quelques enfans. De tout ce que les Espagnols lui montrerent, il n'y eut que le verre qui lui plût : il dit à Pizare qu'il étoit étonné que des hommes qui possédoient une si belle chose dans leur pays, s'exposassent à tant de fatigues pour chercher des métaux qui n'étoient pas à mettre en comparaison pour la beauté.

Caractere d'Atahualipa.

Atahualipa étoit, suivant le témoignage des Historiens contemporains, digne du trône qu'il occupoit : mais on lui reproche d'y être monté par des

voies iniques. La mort de Huascar & d'un grand nombre de Princes de la famille Royale méritoient la vengeance du Ciel : mais les Espagnols étoient-ils en droit de s'en rendre les Ministres? Quoiqu'il y ait de l'obscurité dans le récit des Historiens, il paroît que si ce Prince avoit pris quelques précaution pour sa sûreté, il auroit pu exterminer les Espagnols. Une aveugle superstition le guida : il défendit à ses gens de les attaquer, écouta paisiblement leur Orateur, &, soit frayeur ou religion, il ne rétracta pas ses ordres en voyant commencer les hostilités. La fermeté ne l'abandonna pas dans sa disgrace; il convint du prix de sa liberté, en pressa le paiement & contint ses sujets dans la soumission, pendant qu'on dépouilloit ses Palais & ses Temples. Cette conduite n'annonçoit pas qu'il eût de pernicieux desseins contre les Espagnols. Enfin les Historiens le plus dévoués à l'Espagne traitent les Juges de l'Inca de tyrans cruels, & remarquent, comme de concert, que tous ceux qui avoient eu part à cette injuste sentence n'échapperent point à la punition du Ciel.

S'il étoit cependant permis d'excuser la cruauté, on diroit que les Espagnols étoient dans une conjoncture fort embarrassante. En rendant la liberté à l'Inca, ils rendoient un Chef aux Péruviens qui n'auroient pas manqué de se ranger autour de lui pour venger l'insulte faite à la Nation qu'on dépouilloit de toutes ses richesses, & à la religion dont on profanoit les Temples : en le retenant prisonnier, ils avoient à craindre que les Péruviens ne s'armassent & ne vinssent tous ensemble les attaquer pour ôter l'Inca d'entre leurs mains. La politique est cruelle, mais nécessaire.

Les Généraux Péruviens veulent se soustraire à la domination des Espagnols.

La mort des deux fréres laissa les Péruviens sans Chef, & il ne se trouva personne qui entreprît de venger celle d'Atahualipa. Le peuple rempli de l'idée du fantôme de Viracocha, & persuadé, par la conduite des deux derniers Incas, que les Espagnols étoient fils du Soleil, leur rendoit des hommages qui approchoient de l'adoration. Il se trouva cependant quelques Généraux qui formerent le projet de se soutenir dans l'indépendance. Un entre autres, nommé *Ruminagui*, se retira à Quito avec cinq mille hommes, se sai-

fit des enfans d'Atahualipa & résolut de s'emparer du trône. L'Inca, peu de tems avant sa mort, lui avoit envoyé Illescas, son frere, pour lui recommander ses fils & le charger de leur éducation. Ruminagui le fit arrêter, & lorsqu'il apprit la mort d'Atahualipa, il fit étrangler les deux jeunes Princes.

Cruauté de Ruminagui.

Quelques Officiers Péruviens crurent que leur honneur demandoit qu'ils rendissent les honneurs de la sépulture à leur Souverain : ils assemblerent deux mille Soldats, tirerent son cadavre de l'endroit où les Espagnols l'avoient mis, le transporterent à Quito, pour le mettre dans le tombeau de ses ancêtres. Ruminagui, qui commandoit alors dans cette ville, affecta de le recevoir avec de grandes marques de respect : il lui fit faire des funérailles magnifiques & le déposa lui-même dans le tombeau de ses peres : mais il termina cette solemnité par un grand festin, & fit égorger tous les Officiers & les Soldats lorsqu'il les vit dans l'ivresse. Il fit périr aussi le malheureux Illescas, & poussa à son égard la cruauté jusqu'au comble : il le fit écorcher vif, fit faire de sa peau un tambour, dans lequel sa tête fut renfermée.

Quisquiz, autre Général Péruvien, assembla des troupes & se fit un parti considérable. Pizare en fut informé, & se hâta de marcher contre lui. Il craignoit qu'un vieux guerrier qui avoit acquis de la réputation parmi les soldats ne fît beaucoup de mal & ne causât beaucoup de peine aux Espagnols. Il ne les attendit pas; mais en se retirant, il leur tua quelques soldats de l'avant-garde. Soto qui la commandoit eût péri lui-même, si Dom Diégue d'Almagro ne fût venu à son secours avec un détachement de cavalerie. Tout le reste de la marche des Espagnols fut fort difficile : les Indiens profitoient des montagnes & des passages : mais l'arriere-garde étant arrivée avec Pizare, on en tua un si grand nombre, que le reste ne tarda pas à se dissiper. Quisquiz, sachant que deux jeunes freres d'Atahualipa vivoient encore, envoya chercher le plus jeune nommé *Paulu* & lui proposa de mettre sur sa tête la frange qui servoit de diadême. Il faisoit cette proposition au plus jeune des deux Princes, parce qu'il ne vouloit avoir qu'un fantôme d'Empereur. Paulu, élevé dans le respect pour son

Quisquiz, autre Général Péruvien, cause de l'embarras aux Espagnols.

frere aîné Mango, qu'il reconnoissoit pour légitime successeur au trône après la mort de ses deux autres freres, refusa un honneur qui ne lui appartenoit pas, & dont il savoit qu'on ne lui laisseroit que le titre. Il quitta aussi-tôt l'armée de Quisquiz, se rendit à celle de Pizare, lui demanda la paix, lui apprit qu'il s'étoit rendu à Cusco un grand nombre d'Indiens, dont il croyoit pouvoir garantir la soumission, parce qu'ils attendoient ses ordres. Pizare tourna sa marche du côté de Cusco. Au bout de quelques jours, il arriva devant la ville; mais il en vit sortir une si épaisse fumée qu'il crut que les Indiens y avoient mis le feu. Il y envoya un détachement de cavalerie, pour arrêter des effets qu'il attribuoit à leur désespoir. Ce détachement fut repoussé avec une vigueur étonnante & les hostilités durerent toute la nuit. Le jour suivant Paulu déclara aux habitans qu'il avoit fait son accommodement avec Pizare, & les Espagnols y furent admis sans aucune résistance. La quantité d'or & d'argent qu'ils y trouverent étoit encore plus considérable que celle qu'ils avoient reçue à Caxamalca. Ils étoient occupés à le partager,

partager, lorsqu'ils apprirent que Quisquiz ravageoit la Province de *Condésujos*. C'étoit une ruse : on détacha Soto contre lui avec cinquante Cavaliers : l'habile Indien, averti de cette marche, prit la route de *Xuaxa*, dans l'espoir de surprendre une partie du bagage des Espagnols & leur trésor, qu'on y avoit laissés sous l'escorte de quelque Infanterie : mais il trouva ce petit détachement si bien posté qu'il ne put l'entamer, & Pizare, instruit qu'il tournoit de ce côté-là, fit partir ses deux freres avec un détachement considérable. Lorsqu'ils eurent joint Soto, Quisquiz décampa : ils le poursuivirent l'espace de plus de cent lieues, sur la route de Quito, &, perdant l'espérance de le joindre, ils retournerent vers Xuaxa, prirent leurs bagages, leurs trésors & les transporterent à Cusco.

Pizare, dans ses prospérités, n'oublia pas la Colonie de Saint-Michel, où il avoit laissé fort peu de Cavalerie. Avant de quitter Caxamalca, il y avoit envoyé un de ses Officiers nommé *Belalcazar*, avec dix Maîtres. Ce petit détachement, dans une Nation que l'approche d'un cheval faisoit encore trembler,

valoit une armée. Lorsqu'il arriva, les Cagnares, peuple soumis aux Espagnols, se plaignirent à Belalcazar, qu'ils étoient continuellement exposés aux insultes de Ruminagui. Dans le même tems il arriva à Saint-Michel un nombre assez considérable d'Avanturiers, qui étoient partis de Nicaragua & de Panama pour chercher fortune. Belalcazar en prit deux cens, dont quatre-vingt étoient à cheval, se mit à leur tête & marcha droit à Quito, dans l'intention d'humilier Ruminagui & d'enlever les trésors qu'Atahualipa devoit avoir laissés dans cette ville. Ruminagui employa toutes sortes de ruses pour faire périr cette petite armée. Il fit faire de larges & profonds fossés dans lesquels on fichoit des pieux pointus, & on les couvroit de roseaux jusqu'au niveau de la terre ; la surface étoit revêtue de gazon. Ailleurs il faisoit faire des trous en terre, fort près les uns des autres, & à-peu-près de la grandeur du pié d'un cheval.

Zarate, ubi suprà.

Toutes ces ruses n'empêcherent pas les Espagnols d'arriver à Quito. Etant à la vue de cette ville, il apprit que Ruminagui ayant fait assembler les fem-

mes d'Atahualipa & les siennes qui étoient en fort grand nombre, leur avoit dit : « Vous aurez bien-tôt le plai- » sir de voir les Chrétiens, & vous mé- » nerez une vie fort agréable avec eux ». Il ne leur tenoit ce langage que pour connoître leurs dispositions. La plupart, prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Ce rire leur coûta la vie ; il leur fit couper la tête. Prénant ensuite la résolution d'abandonner la ville, il mit le feu à la partie du Palais qui contenoit les plus précieux meubles d'Atahualipa, & prit la fuite. Ainsi Belalcazar se rendit maître de Quito. Pizare avoit envoyé dans le même tems Diégue d'Almagro vers la mer, pour connoître la vérité d'une nouvelle très-importante qui s'étoit répandue. On assuroit que Dom Pédre d'Alvarado, Gouverneur de Guatimala au Mexique, s'étoit embarqué pour le Pérou avec une grosse armée. Dom Diégue se rendit à Saint-Michel ; n'y ayant rien appris qui eût rapport au bruit qui se répandoit, il retourna à Cusco.

Cependant ce bruit n'étoit pas sans fondement. Fernand Cortez, après

avoir fait la Conquête du Mexique avoit donné à cet Officier, pour la récompense de ses services, la Province de Guatimala, dont le Gouvernement lui avoit été confirmé par l'Empereur. Alvarado, informé de ce qui se passoit au Pérou, fit demander à la Cour d'Espagne la permission de travailler à la Conquête de ce Royaume. Sa demande lui fut accordée. Aussi-tôt il fit partir un homme de confiance pour reconnoître la côte du Pérou. Sur le récit qu'on lui fit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizares y avoient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers vainqueurs à Caxamalca, il pouvoit remonter la côte & descendre à Cusco. Il croyoit que cette ville étoit hors du Gouvernement de Pizare & qu'il étoit en droit de s'en emparer. Ayant été informé qu'on équipoit deux vaisseaux à Nicaragua avec un secours d'hommes & de provisions pour les Pizares, il eut l'adresse de s'en approcher & de s'en saisir pendant la nuit avec cinq cens hommes qui s'embarquerent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la Province de Puerto-Viéjo, d'où il marcha vers l'o-

rient presque sous l'équateur, & eut beaucoup à souffrir en traversant les montagnes. La faim & la soif y auroient fait périr tous ses gens s'ils n'eussent trouvé certaines cannes, de la grosseur de la jambe, creuses & remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit venir de la rosée qui s'amasse pendant la nuit. Ils n'eurent point d'autre ressource contre la faim que de manger leurs chevaux. Pour comble de malheur ils étoient accablés par une multitude de cendres chaudes qui sortoient d'un Volcan voisin de Quito : il les poussoit quelquefois à plus de quatre-vingt lieues, avec un bruit qui se faisoit entendre encore plus loin. Souvent ils étoient obligés de s'ouvrir un passage au travers les broussailles en les coupant avec la hache & le sabre. Dans cette marche pénible, ils trouvoient un grand nombre d'émeraudes. Avant d'arriver à Quito, ils furent encore obligés de passer par des montagnes où une neige continuelle rendoit le froid si piquant qu'il y périt soixante hommes. Un Espagnol qui avoit amené sa femme & deux petites filles, les voyant tomber de lassitude & se trouvant hors d'état de les

porter & de leur donner quelque ſecours, aima mieux périr avec elles que de les abandonner. On trouva quelque tems après leurs cadavres gelés. Alvarado & ſes Compagnons arriverent enfin dans la Province de Quito : mais la fonte des neiges cauſa une inondation ſi violente, qu'il y périt pluſieurs hommes. Se trouvant près d'une ville où un parti d'Indiens s'étoit fortifié, il en fit le ſiége & força les Indiens de l'abandonner.

Almagro, ce Concurrent de François Pizare, étoit dans ce canton à la pourſuite de Ruminagui : il fut ſaiſi de crainte à la nouvelle de l'arrivée d'Alvarado avec un corps formidable d'Eſpagnols. Sentant bien qu'il n'étoit pas en état de lui réſiſter en cas qu'il voulût lui faire un mauvais parti, il ſe diſpoſa à prendre le chemin de Cuſco pour rejoindre Pizare : mais Philipillo, cet interprête dont nous avons parlé, réſolut de le livrer à ceux qu'il vouloit éviter. Ayant mis dans ſon parti pluſieurs Indiens qui l'accompagnoient, il concerta avec eux qu'au premier ſigne, ils paſſeroient du côté d'Alvarado. Pour remplir ſon projet, il ſe déroba du camp d'Almagro

avec un Indien, se rendit à celui du nouveau Capitaine, & lui proposa de le rendre maître du pays.

Alvarado n'avoit pas le projet de traverser les Pizares dans leur entreprise, il vouloit, au contraire, les assister de toutes ses forces, s'ils en avoient besoin, & pousser les Conquêtes vers le Midi. Sans mépriser les avis de Philipillo, il résolut de n'en faire usage que dans le cas où il verroit qu'Almagro ne voudroit entrer en aucun accommodement avec lui. Il ne vouloit cependant pas faire les premieres démarches: Almagro de son côté restoit dans la même indifférence & se préparoit à la défensive en cas d'attaque. Cette fierté réciproque pensa être funeste aux Espagnols: Alvarado, impatient du silence de l'autre, fit avancer ses gens en ordre de bataille, & Almagro prit toutes les mesures nécessaires pour se défendre: mais un des Officiers d'Alvarado entreprit de les accommoder & y réussit. Les conditions du traité furent qu'on donneroit une certaine somme à Alvarado pour le dédommager de ses frais, qu'il iroit faire de nouvelles découvertes & qu'il laisseroit au Pérou ceux de ses gens

qui voudroient y rester. Ils prirent ensuite le chemin de Cusco.

Plusieurs Espagnols sont pris par Quisquix.

Pendant que ces choses se passoient dans la Province de Quito, Quisquiz continuoit de harceler les Espagnols qui étoient sous le commandement de Pizare : il en tua plusieurs & en prit quelques-uns, conduisit ces prisonniers à Caxamalca, où se rendit *Titu-Autache*, un des freres du feu Empereur. Ce Prince résolut de punir ceux d'entre les prisonniers qui avoient contribué à la mort de son frere. Il fut informé que Cuellar, en qualité de Greffier, avoit écrit la sentence de mort, & avoit assisté à l'exécution : il le fit étrangler de la même maniere que son frere l'avoit été. On lui apprit que François Chaves, Fernand de Haro & quelques autres, qui étoient aussi ses prisonniers, avoient pris la défense d'Atahualipa ; il leur accorda la vie, prit soin de faire guérir les blessures qu'ils avoient reçues, leur prodigua les caresses & leur fit de riches présens. Pensant ensuite à leur rendre la liberté, il entama avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étoient la cessation des hostilités & l'oubli de ce qui s'étoit

Capitulation que proposent les Péruviens.

passé. Il demandoit une solide & durable amitié entre les Péruviens & les Espagnols : mais il vouloit qu'on accordât le bandeau Royal à Mango, fils aîné de l'Empereur & que tous les Péruviens reconnoissoient pour légitime héritier du trône ; qu'on reconnût les Péruviens pour alliés des Espagnols, comme les Péruviens promettoient de reconnoître les Espagnols pour leurs alliés.

Il avoit dressé lui-même ces conditions, & les fit interpréter aux Espagnols par quelques Péruviens qui, les ayant accompagnés depuis quelque tems, commençoient à parler leur langue. Les prisonniers Espagnols, de leur côté, demanderent, au nom de leur Nation, qu'il fût permis à leurs Prêtres de prêcher l'Evangile dans tout l'Empire. Ils représenterent ensuite qu'étant étrangers, ils n'avoient ni terres ni revenus pour les faire subsister, & demanderent qu'on leur donnât des vivres comme aux autres habitans, & des Indiens de l'un & de l'autre sexe pour les servir, non comme Esclaves, mais comme Domestiques.

Les Péruviens répondirent que, loin

de rejetter la Religion Chrétienne, ils souhaitoient d'en être instruits; qu'ils prioient le Gouverneur de leur envoyer des Prêtres, & qu'ils en témoigneroient leur reconnoissance; qu'ils savoient que la Religion des Espagnols étoit meilleure que la leur; que Huayna Capac, un de leurs Incas, les avoit priés avant sa mort de l'embrasser, leur avoit même recommandé d'obéir à des Etrangers qui arriveroient bien-tôt dans ses Etats; que cet ordre d'un Roi, dont ils honoroient la sagesse & la bonté, les obligeoit de servir les Espagnols, même aux dépens de leur vie, comme Atahualipa leur en avoit donné l'exemple. On voit, par ce récit qui est tiré de Garcilasso, que le préjugé continuoit de disposer les Péruviens en faveur des Espagnols.

Peu de tems après le départ des Espagnols, Titu-Autache fut attaqué d'une maladie mortelle : avant de mourir, il fit appeller Quisquiz & les autres Capitaines, leur enjoignit de vivre en paix avec les *Viracochas*, c'étoit ainsi qu'ils appelloient les Espagnols, comme on l'a vû plus haut. « Souvenez-vous, » ajouta-t-il, que Huayna Capac, nous

» l'ordonna par ſon teſtament, & par » un oracle dont l'accompliſſement a » commencé ſous nos yeux. Obéiſſez : » c'eſt ma derniere volonté. Je vous » recommande l'exécution des volontés » de l'Inca mon pere ». Ce diſcours & l'eſpoir d'une paix dont on n'attendoit plus que la ratification, porterent Quiſquiz à ceſſer toutes les hoſtilités & à renvoyer tous les priſonniers Eſpagnols. Leur retour & le bon traitement qu'ils avoient reçu cauſerent une joie extrême : on les croyoit morts. Les plus zélés pour la Religion ſe réjouiſſoient particuliérement des progrès que l'Evangile alloit faire à la faveur de cette paix.

Mango, légitime héritier du trône, fut averti de la Négociation qui ſe tramoit. Perſuadé que les Eſpagnols agiſſoient de bonne foi, il réſolut d'aller à Cuſco pour conférer avec le Général. Envain ſes Officiers lui conſeillerent de ne traiter avec eux que les armes à la main, & lui repréſenterent que le ſort d'Atahualipa devoit l'inſtruire de ce qu'il avoit à craindre : mais il rejetta ces timides conſeils & partit. Il arriva à Cuſco, ſans autre diſtinction que la

frange jaune qui étoit la marque distinctive de l'héritier présomptif du trône, & dit à Pizare qu'il vouloit recevoir la frange rouge de ses mains. Pizare la lui donna peu de tems après.

Quisquiz est mal à propos attaqué & défait par les Espagnols.

Pendant ce tems Almagro & Alvarado continuoient leur route vers Cusco : ils traverserent la Province de Cagnares où Quisquiz s'étoit rendu avec une armée nombreuse pour y attendre la ratification de la paix. Ce Péruvien, informé qu'un détachement d'Espagnols passoit aux environs de son camp, envoya un Officier au-devant pour demander dans quels termes en étoit l'accommodement. Almagro & Alvarado, ignorant la Négociation, firent arrêter cet Officier. Envain il leur raconta ce qui s'étoit passé, ils regarderent ce qu'il leur disoit comme une feinte & se disposerent à surprendre les Péruviens. Quisquiz évita le combat pendant quelque tems, dans la crainte de nuire à la paix : mais, voyant qu'on le poussoit vivement, il fit face dans trois actions consécutives, où il perdit beaucoup de monde. Les Espagnols perdirent quinze hommes & cinquante-trois furent blessés : mais ils demeurerent

maîtres du champ de bataille, enleverent plus de quinze mille bestiaux & quatre mille Indiens des deux sexes qui étoient chargés de les garder.

Quisquiz se retira vers Quito avec les débris de son armée. Il fut encore attaqué par un détachement d'Espagnols, que commandoit Belalcazar & qui mit son avant-garde en piéces. Cette seconde disgrace le jetta dans la consternation : il étoit incertain de quel côté il devoit tourner pour rétablir ses forces. Ses Officiers lui conseillerent de demander la paix : mais, indigné d'avoir été trompé par une fausse confiance, il conçut tant d'aversion pour les Espagnols qu'il menaça de la mort ceux qui lui parleroient de paix. Comme ils manquoit de vivres, & qu'il n'avoit pas espérance d'en trouver : d'autre lui représenterent qu'il valoit mieux mourir en attaquant les Chrétiens que d'aller périr de faim & de misere dans une contrée déserte. Il leur fit une réponse qui ne les satisfit pas, & Guaypalan, un des principaux, lui porta un coup de lance dans l'estomac : tous les autres s'élancerent sur lui, acheverent de le tuer à coups de haches & de massues. L'armée

Il est tué par ses gens.

ne tarda pas à se dissiper après sa mort.

Pizare, informé de ce qui s'étoit passé, & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, crut qu'il n'étoit pas de son intérêt qu'Alvarado vît Cusco, parce que ses prétentions pouvoient croître avec ses lumieres. Il se hâta d'aller au-devant d'eux, paya à Alvarado la somme stipulée par son associé; lui fit tous les honneurs qui pouvoient satisfaire son ambition. Il joignit cent mille pesos d'or à ceux qu'Almagro lui avoit promis, & lui fit un riche présent en vaisselle d'or & d'argent, d'émeraudes & de turquoises. Il se crut obligé à cette profusion à l'égard d'un homme qui venoit de détruire l'armée du plus dangereux des Officiers Péruviens, & dont la défaite entraînoit celle des autres Généraux qui tenoient encore pour les Incas.

Politique de Pizare.

Après cet arrangement, Alvarado ne tarda pas à partir pour son Gouvernement de Guatimala, & Almagro se rendit à Cusco. Pizare lui recommanda de traiter avec douceur l'Inca Mango qu'il y avoit laissé sous la garde de ses deux freres Jean & Gonzales Pizare: il le pria encore de ménager les Indiens qui s'étoient

soumis volontairement. Voyant que tout étoit tranquille, il alla fonder au bord de la mer, sur la riviere de Rimac ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parce qu'il en fit jetter les fondemens le 6 de Janvier, jour consacré à la Fête des Rois. Nous en avons donné la description ci-dessus, sous le nom de *Lima*.

François Pizare est fait Marquis par Charles-Quint.

Pendant que tous ces événemens se passoient au Pérou, Fernand Pizare arriva en Espagne. L'Empereur fut si content de la conduite de son frere François qu'il l'honora de la dignité de Marquis. Dans les lettres qu'on lui envoya, le pays qu'il avoit conquis & qui pouvoit contenir deux cens cinquante lieues de longueur, étoit nommé la *Nouvelle Castille*. Les mêmes lettres donnoient le nom de *Nouvelle Tolede* au pays plus avancé vers le Midi & conféroient ce Gouvernement à Dom Diégue d'Almagro, avec la qualité d'Adelantade du Pérou. Ces nouvelles qui furent apportées avant le retour de Fernand, & par conséquent avant l'arrivée des lettres patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles sembloient en devoir promettre. L'Adelantade, se

trouvant à Cuſco avec l'Inca & les deux freres du Marquis, en prit auſſi-tôt la qualité de Gouverneur, dans la ſuppoſition que cette ville étoit au-delà du terrein déſigné pour le partage du Marquis, & qu'elle appartenoit à la Nouvelle Tolede, dont la Cour lui accordoit le Gouvernement. Il trouva aſſez de gens pour flatter ſon ambition & pour l'encourager à ſoutenir ſes prétendus droits, avec promeſſe de le ſoutenir. Les deux Pizares avoient, de leur côté, des partiſans. La méſintelligence ne tarda pas à s'établir parmi les Eſpagnols qui étoient à Cuſco : elle auroit bien-tôt cauſé les plus grands déſordres, ſi le Marquis n'en avoit pas été informé & ne s'étoit hâté de les prévenir par ſon retour. Il étoit alors à Truxillo, autre ville qu'il venoit de fonder. Les Indiens, charmés des eſpérances qu'il avoit données à leur nouvel Inca, le porterent avec zèle ſur leurs épaules, & lui firent faire en peu de tems deux cens lieues de chemin.

Almagro ne put réſiſter à l'aſcendant de ſon rival, que pluſieurs grandes actions l'avoient même accoutumé à reſpecter. A peine ſe furent-ils vus, que

leur société se renouvella & prit plus de force. Pizare fit peu de reproches à Almagro, & celui-ci marqua de la confusion d'avoir si légérement formé une entreprise : il n'avoit réellement aucun titre. Ils convinrent que l'Adelantade iroit faire la découverte du Chili, dont on vantoit beaucoup les richesses, & que s'il ne se trouvoit pas content de ce partage, Pizare lui céderoit une partie du Pérou. Après cet accord, ils firent tous deux serment sur l'Hostie de ne jamais rien entreprendre à l'avenir l'un sur l'autre. Ceux qui étoient attachés à Almagro eurent la liberté de le suivre. Pizare, voyant les prétentions des Officiers, même des moindres soldats, eut peur des cabales séditieuses : il résolut de les occuper, les divisa en plusieurs corps, en donna la conduite à différents Chefs, & les chargea de conquérir le reste du Pérou. Belalcazar fut chargé de la conquête du Royaume de Quito, Jean Porcello alla soumettre le pays de *Bracamoros*, un troisieme alla subjuguer une Province qui fut nommée par ironie *Buena Ventura*. Alfonse d'Alvarado, frere de Pierre d'Alvarado qui avoit reçu tant de richesses de Pizare, pour abandonner le

Pérou, alla, avec trois cens hommes, soumettre le pays deChachapoyas,&forma l'établissement de S. Jean de la Frontera, dont il obtint le Gouvernement.

ARTICLE VI.

Découverte du Chili.

DOM Diégue d'Almagro ne tarda pas à faire ses préparatifs pour son expédition. Il partit au commencement de l'année 1535 avec cinq cens soixante-dix hommes, tant infanterie que cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnoient une fortune solide & des maisons au Pérou. Mango Inca lui donna, pour l'accompagner, son frere Paulu & le Grand-Prêtre des Péruviens que Garcilasso nomme *Villachumu*. Il y joignit quinze mille Indiens. Il espéroit se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette armée traversa d'abord la Province de Charcas, où elle s'arrêta quelque tems. Il y a deux chemins qui conduisent delà au Chili ; l'un par la plaine, mais c'est le plus long; l'autre par les mon-

tagnes, & c'est le plus court. Les neiges & le froid le rendent impraticable dans toute autre saison que l'été. Paulu & le Grand-Prêtre conseillerent à Almagro de prendre la plus belle de ces deux routes : mais il préféra la plus courte, & son obstination lui coûta cher. La faim, la soif le tourmenterent ; il eut à combattre des Indiens de grande taille & d'une adresse extraordinaire à lancer les fléches. Rien ne lui causa cependant tant de peine que l'excès du froid en traversant les montagnes. Un de ses Officiers & plusieurs Cavaliers resterent gélés avec leurs chevaux. Les Historiens qui assurent ce fait, disent que cinq mois après, l'armée, repassant par le même endroit, trouva les corps dans le même état & tenant dans leurs mains la bride de leurs chevaux. Leur chair étoit aussi fraîche que s'ils fussent morts dans le moment. Comme on n'avoit aucune espéce de vivres, on ne fit pas difficulté de manger celle des chevaux. Les Indiens qui portoient les bagages gélerent aussi.

Peines qu'Almagro endure en allant à la découverte du Chili.

Enfin Almagro & ses Compagnons arriverent au Chili. Ce pays étoit soumis aux Incas : les habitans, voyant

que les Espagnols étoient accompagnés du frere du Souverain & du Grand-Prêtre, les reçurent avec beaucoup d'accueil. Il paroît qu'Almagro s'avança jusqu'au trente-huitieme degré de latitude Méridionale ; mais il ne fut pas tenté d'y former un établissement. Il fut effrayé par le naturel de plusieurs Nations belliqueuses qu'il avoit trouvées dans sa route, & principalement par les forces de deux Seigneurs qui, dans leurs guerres mutuelles, mettoient en campagne chacun plus de deux cens mille combattants. L'un possédoit à deux lieues du continent une Isle consacrée à ses Idoles, dans laquelle il y avoit un Temple servi par deux mille Prêtres. Ses sujets apprirent aux Espagnols que cinquante lieues au-delà de ses Etats, on trouvoit, entre deux rivieres, une vaste Province qui n'étoit habitée que par des femmes, que la Reine se nommoit *Guaboymilla*, c'est-à-dire, en langue du pays, *Ciel d'or*, parce qu'outre l'or que la nature produisoit en abondance dans ses Etats, on y fabriquoit des étoffes fort riches ; mais quand même il n'auroit pas été rebuté par les difficultés du chemin, il apprit qu'il

s'étoit formé une conspiration contre sa vie & arrêta sa marche. Les Historiens ne disent point si elle s'étoit formée parmi les Espagnols, ou les Indiens, ils se contentent d'assurer que l'Interprête Philipillo étoit à la tête. Ce perfide auquel Almagro avoit fait grace en faveur de Pierre d'Alvarado, & dont il espéroit tirer beaucoup d'utilité dans son voyage, ennuyé, sans doute, d'une route si longue & si pénible, persuada à plusieurs mécontens que leurs fatigues ne pouvoient finir que par la mort du Chef. La maniere dont ce complot fut connu n'est pas moins obscure que l'origine & les circonstances. Lorsque l'Interprête Philipillo fut découvert, il prit la fuite, mais on l'arrêta bien-tôt : son procès fut si court que l'on en tire aucune lumiere. Almagro le fit écarteler, & tous les Historiens conviennent de l'aveu qu'il fit en mourant d'avoir faussement accusé le malheureux Atahualipa, pour s'assurer la possession d'une de ses femmes.

Un autre incident détermina encore Almagro à reprendre le chemin de Cusco. Jean de Herrada, Officier Espagnol, vint dans son camp pour lui remettre les lettres patentes de son Gouverne-

ment, que Fernand Pizare lui avoit apportées à son retour d'Espagne, & lui apprendre le soulévement général des Indiens du Pérou. Mango Inca, impatient de remonter sur le trône de ses peres, avoit formé quelques trames secretes contre les Espagnols. Les Officiers en ayant été informés le firent mettre en prison dans la forteresse de Cusco. Comme le Général étoit alors à Los Reyes, l'Inca n'eut d'autre ressource contre la rigueur que l'on exerçoit contre lui que d'implorer la bonté de Jean Pizare, qui étoit alors occupé à réduire quelques Indiens qui s'étoient retirés dans les rochers. Il le fit prier de lui rendre la liberté, afin qu'il n'eût pas l'humiliation de se trouver dans les chaînes, lorsque Fernand Pizare seroit de retour. Jean Pizare fut sensible à la douleur de ce Prince & lui fit rendre la liberté. Fernand, son frere, qui étoit revenu d'Espagne, conçut beaucoup d'amitié pour Mango Inca. Ce Prince lui demanda un jour la permission d'assister à une Fête Péruvienne, avec promesse de lui apporter une statue de Huayna Capac, son pere, laquelle étoit fort vantée, parce qu'on la disoit d'or.

Cause d'une révolte générale des Indiens du Pérou.

Fernand ne fit pas difficulté de lui accorder ſa demande. Le lieu où cette Fête devoit ſe célébrer ſe nommoit *Youcay* : c'étoit une maiſon de plaiſance. On y fit aſſembler pluſieurs anciens Capitaines Péruviens qui s'étoient retirés dans les montagnes pour éviter le joug des Eſpagnols, & qui gémiſſoient du malheur de leur patrie. Mango leur expoſa la capitulation réglée avec les Eſpagnols ; leur dit qu'au lieu de l'exécuter, ils l'amuſoient de vaines promeſſes, bâtiſſoient des villes & partageoient entre eux ſes Etats. Il leur fit une peinture touchante de l'indignité avec laquelle on l'avoit chargé de chaînes & des outrages auxquels il étoit tous les jours expoſé. Enfin il leur déclara qu'au prix de ſon ſang & de ſon trône il défendroit ſa liberté contre ces Tyrans barbus. Ce diſcours fit un tel effet ſur les Péruviens, qu'ils lui promirent tous, d'une voix unanime, de prendre les armes pour ſecouer le joug étranger. L'effet ſuivit bien-tôt la promeſſe : tous les Indiens qui n'étoient pas examinés de trop près, ſe ſouleverent depuis Los Reyes, juſqu'aux Chicas, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de plus de trois cens lieues. Ils

Révolte des Indiens du Pérou.

formerent en peu de jours deux armées nombreuſes ; l'une marcha vers Los Reyes, pour attaquer François Pizare ; l'autre tourna ſa marche vers Cuſco. Leur arrivée jetta la conſternation parmi les Eſpagnols : les Indiens en profiterent pour ſe ſaiſir de la citadelle & l'on eut beaucoup de peine à la reprendre. Jean Pizare fut tué dans le ſiége qu'on en fit. Sa mort cauſa beaucoup de chagrin aux Eſpagnols. Tout le monde l'eſtimoit, à cauſe de ſa douceur, de ſon courage & de l'intelligence particuliere qu'il avoit acquiſe de la maniere dont il falloit attaquer les Indiens. Mango Inca ne tarda pas à paroître avec une armée formidable, pour ſecourir les Indiens qui étoient aux priſes avec les Eſpagnols.

Jean Pizare eſt tué.

Ces fâcheuſes nouvelles déterminerent abſolument Almagro à retourner au Pérou. Il fit une marche ſi précipitée, qu'en peu de tems il arriva à ſix lieues de Cuſco, &, ſans donner aucun avis de ſon arrivée à Fernand Pizare, il fit propoſer un accommodement à l'Inca. Il vouloit, malgré le ſerment qu'il avoit fait ſur l'Hoſtie, ſe rendre maître de la ville : il croyoit trouver dans ſes

Lettres

Lettres patentes des termes qui autorisoient son parjure & ses prétentions ambitieuses. L'Inca lui fit proposer une entrevue à laquelle il consentit sans défiance. Il s'avança avec une escorte peu nombreuse, laissant la plus grande partie de son monde dans son camp : mais il fut dupe de sa confiance, donna dans une embuscade que lui avoit tendue l'Inca & perdit beaucoup de monde.

Fernand Pizare apprit son malheur aussi-tôt que son arrivée. Il fut en même-tems informé qu'il avoit laissé la plus grande partie de son monde sous les ordres de Jean de Sayaverda. Il sortit de Cusco à la tête de cent soixante-dix hommes & marcha vers l'endroit où Sayaverda étoit campé. Celui-ci en fut averti & mit en ordre de bataille trois cens Espagnols qui étoient avec lui. Lorsque les deux armées furent en présence, Fernand fit demander à Sayaverda une entrevue particuliere, pour chercher ensemble un moyen d'accommodement. Sayaverda consentit à ce qu'on lui demandoit. Fernand lui proposa une somme considérable s'il vouloit céder à son frere François Pizare les troupes qu'il commandoit. Saya-

verda avoit l'ame trop élevée pour ſa- crifier ſon honneur à l'intérêt : il rejetta cette offre avec indignation.

Zarate, liv.

Cependant, Dom Diégue Almagro avoit échappé aux embuches des Péru- viens & marchoit vers Cuſco. Il enleva quatre Cavaliers que Fernand avoit envoyés pour examiner ſa marche : ils lui apprirent ce qui s'étoit paſſé au Pé- rou depuis le ſoulévement des Indiens. Mango & ſes Officiers avoient, dans différentes attaques, tué plus de ſix cens Eſpagnols & brûlé une partie des édifices de Cuſco.

Almagro renouvelle ſes prétentions ſur Cuſco.

Cette nouvelle fit quelqu'impreſſion ſur l'eſprit d'Almagro ; mais elle ne fit qu'augmenter le déſir qu'il avoit de ſe rendre maître d'une ville dont il vou- loit faire le centre de ſon Gouverne- ment. En conſéquence il envoya ſes proviſions au Conſeil Royal, que les Pizares y avoient établi, & fit dire aux Chefs qu'il les prioit de le reconnoître pour leur Gouverneur, puiſque les bornes du pays qui étoit ſoumis à Fran- çois Pizare ne s'étendoient pas ſi loin. On lui répondit qu'il pouvoit faire me- ſurer la juſte étendue des deux Provin- ces, & que ſi Cuſço ſe trouvoit dans la

ſienne, on étoit tout diſpoſé à reconnoître ſes droits. On nomma pluſieurs Commiſſaires pour examiner ces bornes ; mais ils ne purent s'accorder. Les amis d'Almagro vouloient que les lieux déſignés dans les proviſions de François Pizare, fuſſent pris en ſuivant la côte maritime, ou le grand chemin Royal, & que l'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une & de l'autre route. Par cette maniere de meſurer, ſon Gouvernement finiſſoit non-ſeulement à la ville de Cuſco, mais encore avant celle de Los Reyes. Les partiſans de Pizare prétendoient au contraire que la meſure devoit être en ligne droite, ſans détour, ſans circuit, ſoit avec une ſimple corde, ſoit en comptant les degrés de latitude & convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

Fernand fit offrir à Almagro un quartier de la ville pour y loger avec ſes gens, juſqu'à ce que François Pizare ſon frere fût informé de la conteſtation, afin que l'on cherchât quelque tempérament qui convint aux deux aſſociés.

Sur cette propoſition les deux partis

convinrent d'une tréve, & Fernand dans un excès de confiance, permit à ses soldats de prendre quelque repos. Almagro profita pendant la nuit de la trop grande sécurité de Fernand : il fit entrer ses soldats dans la ville. Fernand & son frere Gonzale, éveillés par le bruit, s'armerent promptement & se défendirent avec un courage héroïque contre ceux qui attaquerent leur maison, sans autre secours que celui de leurs domestiques. Almagro y fit mettre le feu & les força de se rendre.

ARTICLE VII.

Suite de la Conquête du Pérou.

ALMAGRO, se croyant sûr de réussir dans ses projets par la prise des deux Pizares, se fit proclamer dès le lendemain Gouverneur de Cusco. Plusieurs de ses partisans lui conseillerent d'assurer sa conquête & son repos par la mort de ses prisonniers : mais il rejetta cette cruelle politique. Se voyant assuré du succès sans rendre sa victoire odieuse par un indigne assassinât, il donna la

frange rouge à Paulu. Pour faire diverſion parmi les Péruviens, il vouloit donner un rival à Mango qui s'étoit retiré dans les montagnes, en ſe plaignant d'être trahi par ſes Dieux.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Cuſco, François Pizare étoit dans les plus cruelles inquiétudes à Los Reyes : il étoit enveloppé par une prodigeuſe quantité de Péruviens qui le forçoient de ſe tenir continuellement ſur la défenſive : il ignoroit le ſort de ſes freres & croyoit qu'Almagro avoit été maſſacré au Chili. Il s'étoit hâté de faire partir tout ce qu'il avoit de vaiſſeaux, autant pour animer le courage de ſes gens, en leur ôtant l'eſpérance de ſe ſauver par mer, que pour faire demander du ſecours au Commandant de Panama, au Vice-Roi de la Nouvelle Eſpagne & à tous les Gouverneurs des Indes. Il avoit tiré les Garniſons de Truxillo & de quelques autres lieux voiſins. Il avoit rappellé Alfonſe d'Alvarado avec les troupes qu'il lui avoit confiées pour la découverte du pays des Chachapoyas. Il avoit pluſieurs fois envoyé du renfort à ſes freres ; mais il avoit toujours ignoré le ſort de ceux qui le compoſoient. S'il

en avoit été instruit, sa consternation auroit été beaucoup plus grande. Diégue Pizare, son cousin, parti à la tête de soixante dix Cavaliers, avoit été tué avec eux dans un passage à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses beaux-freres, avoit péri avec quatre-vingt Cavaliers. Plusieurs autres Officiers avoient essuyé le même sort avec leur troupe. Enfin plus de trois cens Espagnols avoient été détruits par les armes des Péruviens. Pour sortir d'inquiétude & avoir des nouvelles certaines de ce qui se passoit à Cusco, il y envoya Alvarado avec trois cens hommes. Ce brave Officier mit en fuite tous les Péruviens qui se présenterent pour l'arrêter dans sa marche & arriva à Cusco. Etant instruit de la conduite qu'Almagro y avoit tenue, il ne jugea pas à propos d'y entrer avant d'avoir reçu de nouveaux ordres de François Pizare. Pendant qu'il les attendoit, Almagro lui fit signifier ses provisions de Gouverneur par quelques Cavaliers, & lui déclarer que Cusco étoit compris dans son Gouvernement. Alvarado lut ces provisions : mais il dit aux Cavaliers qu'il ne pouvoit s'attribuer la qualité

de Juge, & qu'il falloit les signifier à François Pizare. Almagro, trompé dans son attente, résolut d'employer la ruse: il gagna plusieurs Officiers du détachement d'Alvarado, pénétra, par leur moyen, dans son camp pendant la nuit, & l'enleva avec tous ceux qui étoient restés fideles aux Pizares.

Les différentes victoires qu'Alvarado avoit remportées sur les Indiens pendant sa route avoient causé tant d'effroi aux Péruviens qu'ils s'étoient retirés de devant Los Reyes où ils tenoient François Pizare comme enfermé. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de voler au secours de ses freres. Il ignoroit le retour d'Almagro à Cusco, & ce qu'il avoit fait. Comme il avoit reçu des renforts des différents endroits où il en avoit demandé, son armée se montoit à plus de sept cens hommes. Ainsi il étoit en état de résister aux Péruviens, & arriva sans obstacle dans la Province de Nasca, à vingt-cinq lieues de Los Reyes. Il y apprit qu'Almagro étoit de retour à Cusco, & qu'il y agissoit en souverain. Craignant que ses soldats, qui n'étoient venus au Pérou que pour combattre les Indiens, ne refusassent de

marcher contre les Espagnols, il prit le parti de retourner à Los Reyes & d'envoyer à Cusco le Licentié d'Espinosa pour engager Almagro à la conciliation, & lui représenter que si la Cour d'Espagne apprenoit leurs démêlés, elle ne manqueroit pas de les rappeller l'un & l'autre, & de leur envoyer des successeurs qui jouiroient du fruit de leurs travaux. Si ce raisonnement ne faisoit aucune impression sur l'esprit d'Almagro, le Licentié étoit encore chargé de demander du moins la liberté des Pizares & de demeurer à Cusco, sans pousser plus loin ses entreprises, jusqu'à ce que la Cour eût fixé, par des ordres précis, les bornes des deux Gouvernemens. Almagro ne voulut se prêter à aucun accommodement. Il se mit en campagne à la tête de ses troupes, laissa à Cusco Gabriel Rojas, sous la garde duquel il mit Gonzale Pizare & Alvarado, fit mener Fernand Pizare à sa suite, marcha jusqu'à la Province de Chincha, où il établit, à vingt lieues de Los Reyes, une nouvelle Colonie dans un lieu qui faisoit, inconteſtablement, partie du Gouvernement de François Pizare.

Gomera, liv. v, chap. 11.

Une conduite aussi injuste & aussi opi-

niâtre de la part d'Almagro, lui attira l'indignation de tous ceux qui étoient capables de quelque raisonnement. Ils ne voyoient en lui qu'un ambitieux & un avare qui étoit prêt à tout sacrifier à son élévation & à ses intérêts : toutes les nouvelles troupes qui arrivoient embrassoient le parti des Pizares. Pédro de Bergara, Capitaine Flamand, avoit apporté de son pays beaucoup d'arquebuses & de munitions pour ces armes : il se rangea de leur côté. François eut encore la satisfaction de voir arriver à Los Reyes Alvarado & Gonzale, son frere. Ils avoient trouvé le moyen d'échapper de leur prison, & d'engager plus de soixante-dix soldats à les suivre. En partant ils avoient enlevé Gabriel de Rojas, Lieutenant de leur ennemi.

Almagro, instruit que le parti des Pizares augmentoit tous les jours, pendant que le sien diminuoit, résolut d'en venir à un accommodement. Il fit proposer une entrevue à François. Après quelques Négociations, on convint de part & d'autre de s'en rapporter au Pere François de *Bovadilla*, Provincial de l'Ordre de la Merci & du Pere François de *Lusando*. Ils déciderent que Fer-

nand Pizare, qu'Almagro tenoit toujours prisonnier, devoit être mis en liberté, & qu'on devoit remettre Cusco au Marquis jusqu'à l'entiere décision de la Cour d'Espagne; qu'on devoit, en attendant, congédier les deux armées, pour employer les soldats à la découverte de nouveaux pays. Almagro & ses partisans, voyant que cette décision étoit toute à l'avantage des Pizares, ne purent retenir leurs plaintes. Almagro convint cependant d'une conférence avec François Pizare : on espéroit qu'ils y termineroient tous leurs différents. Le village de *Mala* qui étoit entre les deux camps fut marqué pour cette entrevue, & l'on choisit douze Cavaliers de part & d'autre pour escorter les deux Chefs.

Almagro & François Pizare consent à une conférence.

Ils partirent au moment décidé : mais, Gonzale Pizare, se fiant peu à la parole d'Almagro, alla se poster, à peu de distance du village, & donna ordre à Castro de se tenir avec une Compagnie d'Arquebusiers dans des roseaux qui étoient sur le chemin d'Almagro, & de faire feu sur lui, s'il voyoit que son escorte fût plus nombreuse qu'elle ne devoit l'être. Almagro, de son côté, avoit

Leur défiance mutuelle.

donné ordre à Rodrigue d'Ordonez de tenir ſes troupes en état de combattre, & de régler ſa conduite ſur celle du parti oppoſé. Pizare & Almagro s'embraſſerent en s'abordant & ſe donnerent des marques mutuelles d'affection : mais, avant qu'ils euſſent commencé à s'expliquer, un Cavalier de l'eſcorte de Pizare, qui s'étoit apperçu de ce que Gonzale avoit fait, s'approcha d'Almagro & lui dit à l'oreille : *Votre vie eſt en danger*. Almagro ſe fit ſur le champ amener un cheval & ſe retira. Pizare fut ſollicité par ſes ſoldats de le faire arrêter : mais il leur répondit qu'il étoit indigne de lui de manquer à ſa parole. Almagro, en ſe retirant apperçut les Arquebuſiers qui étoient poſtés dans les roſeaux : il s'en plaignit beaucoup : Pizare aſſura, avec ſerment, qu'il ignoroit ce que ſon frere avoit fait.

Cette négociation, dont on avoit conçu les plus grandes eſpérances, n'aboutit qu'à aigrir encore les eſprits. Il ſe trouva cependant des perſonnes aſſez zèlées pour le bien public qui s'employerent encore pour les accorder, & Almagro conſentit à rendre la liberté à Fernand Pizare, ſous deux conditions;

l'une étoit qu'il partiroit promptement pour aller prendre les ordres de la Cour d'Espagne ; l'autre qu'on vivroit en paix jusqu'à son retour. Les amis d'Almagro lui représenterent que les mauvais traitemens que Fernand avoit essuyés dans sa prison lui avoient fait de cet Officier un ennemi implacable qui pourroit tôt ou tard exercer contre lui une vengeance cruelle : ils lui conseillerent de le faire périr : mais il eut horreur de commettre un crime aussi atroce & le renvoya. Quelques Ecrivains prétendent qu'il ne le vit pas plutôt partir, qu'il se repentit de n'avoir pas suivi l'avis que ses amis lui avoient donné ; qu'il envoya après lui plusieurs Officiers & plusieurs soldats pour le ramener : mais Fernand fit tant de diligence qu'il se déroba à leur poursuite & rejoignit un gros détachement que son frere avoit envoyé au-devant de lui.

Il paroît que François Pizare n'avoit feint de consentir à l'accommodement que pour délivrer son frere. Avant le traité, il avoit reçu des ordres de la Cour & n'en avoit pas fait la déclaration : mais si-tôt que Fernand fut en liberté, il les fit signifier à Almgro. Ils portoient

n substance que les deux Gouverneurs demeureroient, chacun dans le pays qu'ils auroient découvert & conquis, & dans lequel ils auroient fait des établissemens, lorsque ce réglement leur seroit apporté. Almagro répondit qu'il étoit disposé à s'y conformer & qu'étant maître de Cusco dans le moment qu'il lui étoit signifié, il y demeureroit tranquille. Pizare répliqua qu'il avoit occupé le premier Cusco & le pays voisin; qu'il en avoit fait la découverte, qu'il y avoit formé les premiers établissemens; qu'Almagro ne l'en avoit dépossédé que par la force, & que l'ordre de sa Majesté l'obligeoit d'en sortir. Pour ne pas perdre plus de tems en contestations, il déclara que toutes les conventions étoient abrogées par l'ordre de la Cour, & qu'il ne pouvoit se dispenser de prendre les armes pour en procurer l'exécution.

Almagro persista dans sa premiere réponse : mais comme il ne pouvoit contester que la Province où il étoit ne fût du Gouvernement de Pizare, il leva son camp & partit pour Cusco. Pizare le suivit en queue : mais Almagro, pour l'arrêter, faisoit rompre tous les

Ils prennent les armes l'un contre l'autre.

ponts par où il passoit. En arrivant à Cusco, il employa tous ses soins pour se fortifier, & pour lever des troupes. Il fit fondre de l'artillerie ; fit enfin tous les préparatifs pour un long siége. Au défaut de fer, il fit fabriquer des armes d'argent & de cuivre. Pizare, continuoit sa marche avec toute sa diligence possible : se voyant près de Cusco, il dit à ses soldats que se trouvant dans l'obligation de faire exécuter les ordres de la Cour, il alloit assiéger la ville ; que plusieurs habitans se plaignoient de la tyrannie qu'Almagro y exerçoit. Il nomma Fernand Pizare, son frere pour commander l'armée, désigna Lieutenant Général Gonzale son autre frere, & retourna à Los Reyes où sa présence étoit nécessaire, pour mettre dans ses intérêts les nouvelles troupes qui continuoient d'arriver.

Fernand étant sous les murs de Cusco apprit qu'Almagro avoit fait jetter tous les partisans de son frere dans des cachots si profonds, qu'il y en avoit eu quelques-uns d'étouffés. Tout étoit cependant très-calme dans la ville. Fernand ne douta pas que cette apparence de tranquilité ne couvrît quelque dessein

de le surprendre. Pour éviter toute embûche, il résolut de se tenir sur ses gardes pendant toute la nuit. Le lendemain, les premiers rayons du soleil lui firent appercevoir l'armée d'Almagro qui étoit rangée en bataille sous le commandement d'Ordonez. Almagro étoit malade ce jour-là, & n'avoit pu sortir de la ville.

Sanglant combat entre les deux partis Espagnols.

L'armée de Fernand étoit si supérieure en nombre, qu'il n'y avoit pas d'apparence que celle de l'ennemi osât l'attendre : mais Ordonez étoit entiérement décidé à combattre : il ne s'ébranla pas lorsqu'il vit Fernand venir à lui. Les troupes se mêlerent & le combat devint fort sanglant, parce que les soldats des deux partis combattoient avec un courage qui approchoit de la fureur. L'armée de Fernand demeura enfin victorieuse. Deux Cavaliers s'étoient saisis d'Ordonez & l'emmenoient prisonnier; mais un troisieme survint : il en avoit reçu quelque outrage : pour se venger, il lui fit sauter la tête. Plusieurs autres Officiers qui s'étoient rendus volontairement subirent le même sort, & Fernand, qui vouloit arrêter ce massacre, ne put faire exécuter ses ordres.

Cruauté des Espagnols les uns contre les autres.

Un Capitaine avoit pris en croupe un de ses amis qui étoit dans l'armée des vaincus & l'emmenoit pour lui sauver la vie : on courut après, & on tua son ami derriere lui d'un coup de lance. Cette bataille est nommée dans l'Histoire : *Bataille des Salines*. Elle se donna le 26 Avril 1538.

Almagro est fait prisonnier.

Almagro, qui regardoit le combat d'une hauteur, déploroit son malheur en voyant fuir ses soldats : il se retira dans la Forteresse de Cusco : mais Gonzale & Alvarado, qui y avoient été long-tems renfermés, en connoissoient toutes les issues : ils ne lui laisserent ni le tems ni le pouvoir de s'y défendre, le firent prisonnier. Ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de la ville ; les Indiens étoient toujours prêts à se déclarer pour les plus forts. D'ailleurs les débris de l'armée d'Almagro ne firent aucune résistance : ils regarderent comme une grace d'y être reçus après leur défaite.

Les freres de Pizare tâcherent de gagner l'amitié des Officiers d'Almagro qui avoient échappé à la fureur du soldat. La plus grande partie promit de se soumettre : ceux qui refuserent de les imiter furent chassés de Cusco.

Fernand Pizare, croyant sa conquête assurée par la détention du rival de son frere, envoya des détachemens pour faire de nouvelles découvertes: mais il apprit que plusieurs Officiers & plusieurs soldats qui avoient servi sous Almagro se mutinoient & se préparoient à prendre les armes pour mettre leur Chef en liberté. Il jugea de-là que ses freres & lui ne seroient tranquilles que par la mort d'Almagro, & résolut sa perte. Pour donner un air de justice à cette grande entreprise, il lui fit faire son procès dans les régles, & publia, lorsqu'il fit commencer l'instruction, que son dessein étoit de s'en tenir aux informations, de faire ensuite conduire Almagro en Espagne, de l'y accompagner & de se rendre prisonnier avec lui: mais ayant été averti que les factieux disoient publiquement qu'ils enleveroient Almagro dans la route, il prit ouvertement la résolution de le faire juger à Cusco. Les principales accusations portoient qu'il y étoit entré les armes à la main, & que cette violence avoit coûté la vie à plusieurs Espagnols; qu'il avoit conspiré, avec l'Inca Mango, contre l'autorité de l'Empe-

reur ; que, ſans commiſſion & ſans droit, il avoit donné des terres à ſes partiſans & en avoit dépouillé ceux qui en avoient été légitimement pourvus ; qu'il avoit rompu des tréves & violé ſon ſerment ; enfin qu'il avoit porté l'audace juſqu'à réſiſter aux armes de l'Empereur.

Almagro eſt condamné à mort.

On ne tarda pas à prononcer ſa ſentence. Lorſqu'il l'eut entendue, il fit l'impoſſible pour fléchir ſon Juge. Il le conjura, au nom de Dieu, de lui conſerver du moins la vie dans quelque priſon honorable, où il pût pleurer ſes péchés. Il lui dit qu'il n'avoit pas eu cette cruauté à ſon égard, lorſqu'il l'avoit eu en ſon pouvoir ; que loin d'avoir voulu répandre le ſang de ſon ami, c'étoit à ſes travaux, à ſes bleſſures & au ſacrifice de ſon bien, que François Pizare, ſon frere, devoit ſes honneurs & ſes richeſſes. Il ajouta que ſa vieilleſſe & ſes infirmités devoient exciter la pitié. Il appella de la ſentence au Conſeil de l'Empereur. Enfin il tenta tous les moyens pour conſerver ſa vie. Il n'auroit, ſans doute, pas manqué d'exciter la pitié de tout autre que Fernand Pizare qui rejetta avec dédain l'appel

comme injurieux à l'autorité de son frere, & ajouta qu'Almagro ne faisoit pas paroître les sentimens d'un homme de cœur, que l'arrêt de sa mort étant prononcé, il devoit se résoudre à mourir en bon chrétien & en soldat courageux. Almagro, perdant tout espoir, se confessa, & : dit « Qu'on me délivre » de la vie, & que le cruel se rassasie de » mon sang ». On l'étrangla dans la prison, & on porta ensuite son cadavre dans la grande place de Cusco, où on lui trancha la tête. On ignoroit son origine : quelques Ecrivains prétendent qu'il avoit été Moine, même Prêtre. Il laissa un fils dont on parlera dans la suite. Les cruautés que les Espagnols exerçoient les uns contre les autres annonçoient aux Péruviens ce qu'ils avoient à craindre d'eux.

Gomera, *ubi suprà.*

Fin du vingt-troisieme Volume.



TABLE
DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans le vingt-troisieme Volume.

CHAPITRE II.

Fin de la Table des Chapitres.





